
U d'/of OTTAWA
39003007037954

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE
DES ÉDITIONS JOUAUST

MÉMOIRES
DE
LOUVET DE COUVRAI
SUR
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PREMIÈRE ÉDITION COMPLÈTE

AVEC PRÉFACE, NOTES ET TABLES

PAR

F.-A. AULARD

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26

MÉMOIRES

DE

LOUVET DE COUVRAI

PUBLIÉS EN DEUX VOLUMES

Il a été imprimé, en sus du tirage ordinaire :

300 exemplaires sur papier de Hollande (nos 41 à 340).
20 — sur papier de Chine (nos 1 à 20).
20 — sur papier Whatman (nos 21 à 40).

340 exemplaires, numérotés.

MÉMOIRES

DE

LOUVET DE COUVRAI

SUR

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PREMIÈRE ÉDITION COMPLÈTE

AVEC PRÉFACE, NOTES ET TABLES

PAR

F.-A. AULARD

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

M DCCC LXXXIX





PRÉFACE

I



'auteur *de ces ingénieux mémoires, qui émurent si vivement les Parisiens en l'an 1795, et dont nous donnons pour la première fois le texte complet, s'appelait Jean-Baptiste Louvet. Il signait, avant la Révolution, Louvet de Couvrai, soit qu'il eût pris un nom de terre, comme Petion de Villeneuve ou Brissot de Warville, soit qu'il voulût se donner un air de noblesse. Un de ses biographes prétend même qu'il était réellement d'une famille noble, originaire du Poitou. Quoi qu'il en soit, il naquit à Paris le 12 juin 1760 d'un père marchand papetier rue Saint-Denis, qui, lui voyant de l'esprit naturel, ne négligea point son éducation; mais il accordait, dit-on, à un fils aîné une préférence dont le jeune Jean-Baptiste souffrit beaucoup. Selon Mercier, c'était un père « dur et brutal, dont l'organisation commune ne pouvait devi-*

ner celle de son fils[1] ». *Celui-ci, encore adolescent, aimait une toute jeune fille dont il était aimé, et qui fut contrainte à un mariage de convenance. Ce malheur, qui ne devait pas être irréparable, excita la sensibilité de Louvet et exalta son esprit romanesque.*

A dix-sept ans, il devint secrétaire du minéralogiste P.-F. de Dietrich : c'est alors que, d'après un de ses éditeurs, M. Barrière, il fit obtenir à une pauvre servante, sur un mémoire de sa main, le prix de vertu, récemment fondé par M. de Montyon. Bientôt il entra comme commis chez le libraire Prault. C'est là, dit le bon Jules Janin, qu'à force de vendre des livres obscènes il finit par écrire FAUBLAS (1787-1788) *qui lui rapporta quelque argent. Il put vivre librement et s'enferma, dit-il, dans un jardin à quelques lieues de Paris (à Nemours), où, au printemps de* 1789, *il écrivait la dernière partie de son roman,* FIN DES AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS, *quand il fut rejoint par l'héroïne de ses amours adolescentes, Mme Cholet, qui avait quitté son mari, riche joaillier du Palais-Royal, pour se donner au brillant écrivain. Elle divorça à la fin de l'année* 1792, *et Louvet l'épousa en août* 1793, *à Vire, pendant sa proscription. C'est elle qu'il appela dans ses écrits Lodoïska, du nom d'une des héroïnes de* FAUBLAS[2].

---

1. *Nouveau Paris*, II, 47.

2. Nous empruntons ces détails à une correspondance inédite de Louvet, analysée par M. Étienne Charavay dans

Ce serait une erreur de se représenter Louvet comme un écrivain sceptique, obscène, décrié, qui participerait à la Révolution pour faire fortune et pour réhabiliter son nom à force de popularité. Au contraire, son livre, plus léger qu'immoral et où la politique se mêle à l'amour, le préparait, ainsi que sa renommée, au rôle à la fois honorable et bruyant qu'il joua jusqu'à sa mort.

Il était encore à Nemours avec Lodoïska, obligé sans doute de cacher ses amours, quand il apprit la prise de la Bastille et arbora dans cette petite ville la cocarde tricolore.

Dès lors, attiré par la Révolution, il se fixa à Paris. Son premier ouvrage politique fut PARIS JUSTIFIÉ, *en réponse au manifeste de Mounier contre les journées des 5 et 6 octobre. Cette brochure le fit admettre aux Jacobins. Mais il ne se signala pas tout d'abord comme orateur; il ne parla que dans son district, et observa en philosophe.*

En 1791, il publia un roman social, ÉMILIE DE VARMONT, OU LE DIVORCE NÉCESSAIRE, ET LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN, *où il développait une thèse qu'il avait*

---

son *Catalogue d'une précieuse collection de lettres autographes,* Paris, 1886, in-8. — « J'ai connu Lodoïska, dit M. Barrière : elle n'était plus jeune alors, mais ses traits avaient encore de la régularité. Son maintien était à la fois simple et noble. Dans le calme habituel de sa physionomie on pouvait aisément deviner une âme haute, une volonté forte. »

déjà indiquée à plusieurs reprises dans son FAUBLAS. *Émilie, mariée et mal mariée, se croit veuve, et, persécutée par un frère odieux, se réfugie dans le presbytère du brave curé Sévin. Celui-ci la console, s'éprend d'elle et cache courageusement sa passion. Émilie va se remarier. Le curé pense en mourir de douleur, et sa raison s'égare. Cependant le premier mari d'Émilie n'est pas mort. C'est une situation inextricable que Louvet ne dénoue pas. Il lui suffit d'avoir indiqué la nécessité du divorce et celle du mariage des prêtres. Inférieur à* FAUBLAS *pour le style et l'intérêt, ce roman eut néanmoins du succès. On pleura sur le curé Sévin, et on répéta le refrain des conversations de ce prêtre romanesque :* On devrait bien marier les prêtres!

ÉMILIE DE VARMONT *ne ressemble pas à* FAUBLAS : *c'est une thèse sentimentale sur un ton lyrique et déclamatoire, mais avec de belles pages, et qui mériterait peut-être d'être tirée de l'oubli.*

Louvet, dans ces premiers temps de la Révolution, ne cessa pas de mettre sa plume au service des idées politiques qui lui étaient chères. Il fit des comédies aristophanesques sur lesquelles on trouvera des détails dans ses MÉMOIRES. *Il entra ensuite dans la politique militante, et, le* 25 *décembre* 1791, *au nom de la section des Lombards, il présenta à la barre de la Législative une pétition demandant un décret d'accusation contre les princes. Sans doute, tous les regards*

se tournèrent curieusement vers l'auteur de Faublas. *Il passait pour avoir été lui-même, dans son adolescence, le héros de l'aventure qu'il raconte dans la première partie de son roman. Travesti en femme, il aurait, à dix-sept ans, déjoué les précautions d'un mari jaloux. On s'attendait à voir un joli garçon, un jeune premier de théâtre. On vit un petit homme d'assez mauvaise mine, maigre, chauve, myope, à l'habit négligé, à l'attitude gauche*[1]. *Quoi! c'était là le triomphant Faublas! Les femmes furent déçues, mais cette déception ne nuisit pas à la bonne renommée du politique débutant. Sa modestie et sa gêne disaient assez sa vertu et sentaient le moraliste. On remarqua bientôt « la noblesse de son front et le feu dont s'animaient ses yeux et son visage ». C'est Mme Roland qui fit cette découverte. L'enthousiasme et l'esprit romanesque de Louvet le transfigurèrent à ses yeux en un disciple éloquent de son cher Jean-Jacques. « Il est impossible, disait-elle, de réunir plus d'esprit à moins de prétention et plus de bonhomie; courageux comme un lion, simple comme un enfant, homme sensible, bon citoyen, écrivain vigoureux, il peut faire trembler Catilina à la tribune, dîner avec les Grâces et souper avec Bachaumont. »*

Mais à la barre de la Législative, le 25 décembre

---

1. Mme Roland, *Mémoires,* et Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice,* t. II, p. 68.

1791, *il ne laissa, certes, deviner en rien le convive des Grâces et de Bachaumont. Il fut sérieux, tragique. Des applaudissements répétés accueillirent son discours orné, à la mode du temps, de figures classiques et d'allusions romaines, mais animé d'une colère vraie et d'un enthousiasme révolutionnaire : il osait demander à l'Assemblée de déclarer la guerre à l'Europe monarchique. Le succès qu'il obtint dans cette occasion le désigna pour les importantes fonctions de membre du Comité de correspondance des Jacobins.*

Il prit cette besogne au sérieux et consacra tout son zèle à une correspondance, qui dès lors gouvernait la France. Tout le labeur de cette tâche anonyme retombait, c'est lui-même qui nous l'apprend, sur quelques hommes de bonne volonté, sur lui, sur Duchosal, Bosc, Lanthenas, Bonneville, Boisguyon. Les illustres, Vergniaud, Condorcet, Camille Desmoulins, Robespierre, n'étaient là qu'à titre honorifique, oisifs par caractère ou par calcul.

A partir de ce moment, Louvet aborde avec éclat la tribune des Jacobins, sous les auspices de Brissot. Son attitude dans la séance du 17 *janvier* 1792 *montra qu'il avait accepté avec légèreté un rôle dont les chefs de parti lui laissèrent prudemment le risque et l'odieux.*

Dans la première période de sa carrière oratoire, il atteint rarement la note juste, et il n'évite pas tou-

jours le ridicule. Ainsi, le 30 janvier suivant, il fit jurer aux Jacobins qu'ils se passeraient de sucre jusqu'à ce que les accapareurs en eussent baissé le prix à vingt sous la livre. Ce ne fut pas assez de jurer : la motion, adoptée, fut signée individuellement par chacun des Jacobins et affichée dans Paris.

Les Jacobins furent les premiers à sentir qu'en dramatisant ainsi une mesure d'économie dont les Américains avaient déjà donné l'exemple avec plus de simplicité, Louvet leur avait fait faire un acte ridicule. Désormais, on l'écouta parler, car il parlait bien ; mais la grande influence lui échappa. Il ne fut jamais président du club qu'à titre de remplaçant. Si, le 10 février, il demanda et obtint provisoirement l'exclusion des femmes qui troublaient les séances de la Société, le 26, il se fit retirer la parole dans un dernier débat sur la guerre ; et si, le 18 mars, il défendit avec succès le projet d'amnistier les coupables d'Avignon, il ne joua, aux Jacobins, de février à décembre 1792, qu'un rôle insignifiant. La froideur dont il était l'objet permit même à un membre, le 28 mars, de l'accuser d'avoir émigré et d'être en relations avec Coblentz. Sans doute, il se justifia et fut applaudi ; mais il était grave qu'on eût écouté l'accusation.

Il répara un peu sa popularité sur un autre théâtre, à la barre de l'Assemblée législative, où il se présenta de nouveau au nom de la section des Lom-

bards, le 30 mai 1792, pour demander que la police eût « plus de force et plus d'action » contre les conspirateurs royalistes, et qu'on autorisât une mesure ultra-révolutionnaire, la permanence des sections. Très applaudie, cette motion fut honorée d'un renvoi au Comité de législation.

A ce moment-là, le nom de Louvet était dans toutes les bouches, moins encore pour son attitude à la tribune des Jacobins et à la barre de l'Assemblée que pour son audace et son éloquence comme journaliste. Deux fois par semaine, de grandes affiches roses, intitulées : LA SENTINELLE, *signées de Louvet et imprimées en gros caractères, couvraient les murs de Paris. Ce placard périodique ne contenait que peu de nouvelles ; ce n'était pas, à parler juste, une gazette, mais une série d'allocutions au peuple, de petites harangues spirituelles ou véhémentes qui attroupaient les passants, provoquaient les discussions et avivaient l'esprit public. Quand ce journal-affiche parut, en mars 1792, il avait pour but d'exciter le peuple contre la cour et de préparer la République. Mme Roland, qui avait patronné cette idée, nous raconte que Dumouriez faisait les frais de* LA SENTINELLE *sur les fonds des Affaires étrangères. Après le 10 août, le ton du journal changea : il fut l'organe des Rolandistes contre les Montagnards, il envenima la querelle qui devait se dénouer au 31 mai, et, par son esprit batailleur et rancunier, fit le plus grand*

tort à la République, quoique rédigé par un républicain. Mme Roland avait, dit-elle, choisi Louvet pour ce soin comme « capable de présenter les événements sous leur vrai jour », lui qui, au contraire, voyait tout en romancier ! En réalité, il mit au service des colères d'une femme tout le feu de son imagination et toute la force de sa sincérité. La Montagne fut noircie avec art, et toutes les haines furent savamment attisées. Cette SENTINELLE *dura du* 1er *mars* 1792 *à la fin du mois de novembre de la même année, puis disparut, enfin ressuscita au commencement de* 1793 *; elle fut un des griefs inoubliables des Robespierristes contre la Gironde.*

Mais il faut avouer qu'au point de vue littéraire Louvet inaugura, par cette entreprise hardie, un genre d'éloquence nouveau[1]*, l'éloquence du placard, dans lequel il fut aussitôt passé maître. Le chimérique même de son esprit le mettait à la portée du vulgaire : que le peuple lût avec confiance ces romans politiques, ces inventions énormes, ou qu'il déchirât avec dégoût l'affiche rose, il était toujours remué par la verve merveilleuse de l'auteur du* FAUBLAS. *Le succès de* LA SENTINELLE *fit connaître Louvet dans toute la France, et, en septembre* 1792, *sur la recommandation de Brissot, les électeurs du Loiret le nom-*

1. C'est Tallien qui inventa, en 1791, le journal-affiche. Mais son *Ami des citoyens* avait eu peu de succès.

mèrent à la Convention, en remplacement de Condorcet, qui avait opté pour l'Aisne.

II

C'est le moment de dire quelles idées religieuses et politiques inspiraient cette parole brillante. Disciple de Rousseau, qu'il appelle l'écrivain sublime, *Louvet semble avoir pris des théories du vicaire savoyard ce qu'en admettaient la plupart de ses amis politiques, les Girondins, c'est-à-dire un déisme vague. S'il parle, à trois reprises, de Dieu et de la Providence dans la partie imprimée de ses* NOTICES, *en revanche, il en commence les pages inédites par cet aveu presque sceptique : « Je ne dirai pas tout, mais ce que je dirai sera de la vérité la plus exacte. J'en atteste le Dieu....* Nature ou Dieu, qu'importe?... *j'en atteste le Dieu qui m'éprouve, etc... » Le* 17 *août* 1793, *il s'opposa à la motion de faire reconnaître par la Convention l'existence de l'Être suprême, sans qu'on pût discerner pleinement ce qu'il pensait de cette existence même. Cependant, dans les derniers temps de sa vie, il parut s'attacher plus fortement aux idées religieuses de Rousseau, à en juger par un passage du discours qu'il prononça au Conseil des Cinq-Cents, le* 23 *ventôse an IV, contre la liberté illimitée de la presse. Ce sont, d'après lui, les déclamations immorales des journaux qui ont fait couler tant de sang et peuplé*

de morts le cimetière de la Madeleine, — et il fait parler ces morts : « Moi, dit l'un d'eux, le sentiment d'une Providence rémunératrice était le seul frein qui pût retenir mes passions naturellement violentes; Hébert est venu mettre l'athéisme dans mon cœur : j'ai commis des forfaits sans nombre, j'ai fait des milliers de victimes, j'ai péri. »

Politiquement, il fut « républicain jusqu'au dernier soupir », comme l'écrivait un de ses collègues de la Convention[1]*. On le voit, après le 9 thermidor, lutter pour la Révolution contre les réacteurs, à la tête desquels se trouvaient les Girondins survivants. Il se tint droit et ferme et changea moins que des hommes réputés immuables, comme Lanjuinais. Ce romancier exalté et frivole fut un modèle de constance politique.*

Il est avide de justice, de fraternité. Ces instincts sont toute sa politique. Ne lui demandez ni combinaisons, ni vues d'avenir, ni même un plan de conduite pour la circonstance du jour. Quoi qu'il en dise, il n'est pas homme d'action. Il ne paraît pas au 10 août. Son rôle est d'étaler les sentiments généreux qui s'agitent en lui : l'indignation est la note dominante de son éloquence. — Il n'a, avant la période thermidorienne, aucune influence sur les hommes et les événements. Les passions qu'il soulève ne sont

---

1. Mercier, *Nouveau Paris*, II, 47.

pas des passions agissantes : elles retombent et s'endorment dès que l'orateur descend de la tribune, dès que le romancier ferme son roman.

Car ses discours tiennent du roman, et il est romancier en politique au moment où il se croit le plus sérieux. Les vraies combinaisons qui se forment autour de lui, il ne les voit pas ; il en crée lui-même, à son insu, d'autres plus compliquées, qu'il dénonce ensuite avec sincérité, mais dont l'invraisemblance surprend ses amis et rassure ses adversaires. Ainsi, à ses yeux, les hommes de la Commune et de la Montagne ne sont pas seulement des politiques violents et autoritaires : ils ont fait un pacte avec l'étranger pour rétablir la royauté en France. Pache et Hassenfratz ont été hostiles à Dumouriez tant que Dumouriez a agi en républicain ; ils ont désorganisé son armée par l'entremise d'agents orléanistes. Les Dantonistes sont du complot. Hérault de Séchelles est l'agent des puissances. Chaumette joue le même rôle. Enfin Marat est un royaliste notoire : c'est l'argent autrichien qui fait vivre l'Ami du peuple. Où a été concertée l'émeute du 10 mars ? A Coblentz. Comment se fait-il que les Jacobins, à quatre reprises, demandent toujours le même chiffre de vingt-deux victimes girondines ? « Cette étrange identité de nombre, à quatre époques différentes, donne lieu de présumer que le nombre de vingt-deux têtes, toujours suivi, était apparemment celui que, par un des pre-

miers articles de son traité secret avec les puissances étrangères, la Montagne s'était engagée de fournir.»

Ces merveilles, il ne les fabriqua pas seulement dans la fièvre de la lutte. Plus tard, dans sa retraite des « cavernes du Jura », il les retouchait en forme de mémoires, en croyait l'intrigue réelle et incontestable, et les rééditait, sans scrupule et sans remords, en 1795, faisant hausser les épaules à tous les Girondins de bon sens, même au bonhomme Dusaulx, qui lui répondait avec à-propos : « Certes, que la Montagne accusât votre parti du crime imaginaire de fédéralisme, qu'elle usât de tous les moyens possibles pour donner de la vraisemblance à son système et du corps à cette ombre, je vous louais alors en secret de mettre votre esprit à la torture et d'employer ce talent de romancier qu'on vous connaît à prouver que vos adversaires voulaient rétablir la royauté. C'était une guerre de ruses. Mais aujourd'hui que vos ennemis sont abattus, quel homme sensé pourrait vous excuser de faire le second tome du roman?... » Cependant Dusaulx était injuste pour Louvet quand il suspectait sa bonne foi. L'auteur du FAUBLAS *était incapable, quoi qu'en dît Mme Roland, de voir le monde comme il était, et il vivait dans un mirage.*

Les discours qu'il prononça à la Convention nationale n'en méritent pas moins qu'on s'y arrête. Si Louvet n'était ni un homme d'action, ni même un

témoin exact de la Révolution, il n'en eut pas moins quelques-unes des qualités de l'orateur. Il tenait bien la tribune ; il ne manquait de chaleur ni de force, il soulevait les applaudissements et par son émotion et par son art. Jamais il ne laissait l'Assemblée indifférente, et, s'il s'adressait plutôt à ses nerfs qu'à sa raison, il avait du moins le don si rare d'intéresser, de passionner.

Ce sont là, semble-t-il, les qualités d'un improvisateur. Pourtant il récitait. Il avait trop de souci de la composition, du style, de sa renommée d'homme de lettres, pour s'abandonner aux hasards de la tribune. Surtout, il voulait vaincre Robespierre avec ses propres armes, avec de grandes et belles harangues, fortement méditées, noblement ordonnées, écrites pour la postérité.

En effet, il reprit à la Convention, devant un auditoire plus favorable à ses idées, le rôle qu'il avait déjà essayé, avec un succès équivoque, au club des Jacobins. Pendant plus d'un mois, sauf en deux ou trois occasions insignifiantes où il dit quelques mots sans intérêt, il se tut, préparant, limant sa ROBESPIERRIDE. *Il la lisait, j'imagine, à M*[me] *Roland et aussi à Brissot, à Guadet, ses amis personnels. Elle était connue, célèbre avant qu'il ne la prononçât. Quand elle fut à point, il surveilla Robespierre, prêt à l'accabler de sa diatribe, avec une joie d'espiègle, une témérité de bel esprit qui ne plaisait pas aux*

sages de la Gironde, à Vergniaud, à Condorcet. — Enfin, le 29 octobre 1792, Robespierre ayant dit que personne n'oserait l'accuser en face, Louvet s'écria : « Je demande la parole pour accuser Robespierre » ; et Barbaroux, Rebecqui, firent chorus. Après un discours de Danton, discours plein d'idées graves et de haute politique, la parole fut donnée au romancier. Son discours, qui passionna les auditeurs, n'est pas une déclamation de collège, comme les pétitions qu'il avait présentées au nom de la section des Lombards. Le style en est généralement sobre, rapide, élégant. C'est du meilleur Louvet, du Louvet spirituel. Je ne relève qu'un trait d'emphase : amené à nommer Marat, il s'interrompt par ce cri : « Dieux ! j'ai prononcé son nom ! » Mais c'est moins une feinte littéraire qu'un artifice politique : en noircissant Marat, il veut noircir Robespierre qui le défend.

C'est là, d'ailleurs, la tendance et le procédé de toute cette ROBESPIERRIDE *: l'orateur invective plus qu'il ne prouve, et il compte encore plus sur son talent que sur la vérité pour confondre ses adversaires.*

Huit jours de répit furent donnés à Robespierre pour répondre : sa réponse, fort habile, eut d'autant plus de force que l'Assemblée n'y pouvait opposer aucun acte. L'ordre du jour fut voté, malgré la réclamation furieuse de Barbaroux et de Louvet lui-même, auxquels un décret ferma la bouche.

Ces circonstances, demeurées célèbres dans l'his-

toire de la Révolution, révélèrent, dans un écrivain spirituel, un homme de cœur et de courage, un orateur émouvant.

Le 16 *décembre* 1792, *il reparaît avec éclat dans la discussion sur le projet d'expulsion de Philippe-Égalité, faisant retour à sa première manière, à une rhétorique farcie d'allusions antiques. Il apporta à la tribune toute une page de Tite-Live pour soutenir la motion de Buzot : « Représentants du peuple, dit-il, ce n'est pas moi qui viens appuyer la proposition de Buzot, c'est l'immortel fondateur d'une république fameuse, c'est le père de la liberté romaine, Brutus...* (On murmure.) *Oui, Brutus...* (Bréard : *Je demande la parole pour une motion d'ordre.* Le président : *La parole est à Louvet.*) *Oui, Brutus; et son discours, prononcé il y a plus deux mille ans, est tellement applicable à notre situation actuelle qu'on croirait que je l'ai fait aujourd'hui. » Et il cite les objurgations que, dans Tite-Live, Brutus adresse à Tarquin Collatin. En vain Duhem s'écrie ironiquement : « Louvet ne doit pas nous écraser du despotisme de son talent ! » Et Goupilleau : « Il y a deux cents pétitionnaires à la barre ! » La parole est maintenue à Louvet, qui poursuit imperturbablement son parallèle entre Collatin et Philippe-Égalité.*

L'attitude de Louvet dans le procès du roi accrut son impopularité. Le 14 *janvier* 1793, *il déclara que, si l'appel au peuple n'était pas adopté, il ne*

pourrait pas juger Louis XVI, parce qu'alors il porterait un jugement qui serait irréparable. *Il vota donc pour l'appel. Puis il prononça la mort, mais à condition que le jugement ne pourrait s'exécuter qu'après que la constitution serait faite et ratifiée par le peuple, et il vota pour le sursis, après avoir provoqué la discussion qui eut lieu à ce sujet. La veille, il avait violemment interrompu Danton par ce cri de romancier : « Tu n'es pas encore roi, Danton ! » Il ne redoute pas moins Danton que Robespierre, quoiqu'il réserve pour celui-ci presque toute sa haine.*

Jusqu'au 31 mai, il joue un rôle effacé, et dans ces quatre mois si tragiques il ne prononce pas un seul discours étendu. Mais il compose sur les événements du 10 mars, et contre Robespierre, deux pamphlets fort curieux que nous publions à la suite des Mémoires.

III

Caché à Paris dans une retraite sûre, Louvet en sortit, malgré les prières de sa Lodoïska, pour aller rejoindre, à la fin de 1793, les Girondins établis à Caen. Il partagea toutes les misères de leur fuite, jusqu'au moment où, par un coup de désespoir, il quitta Salle et Guadet, dans les environs de Périgueux, pour aller rejoindre sa femme à Paris. Il eut

la chance d'accomplir sans être reconnu ce voyage terrible, dont il a fait un récit qui est un document unique sur l'état des esprits en province après le 31 mai. On y voit que la France, même la France villageoise et rustique, tenait pour la Convention. Cette fidélité, démontrée par les aveux d'un Girondin, est accablante pour la Gironde. — Louvet ne séjourna que peu de jours à Paris. Il se retira dans les montagnes du Jura, à deux pas de la frontière, mais encore en France. Il tint à honneur de ne pas émigrer.

Quand on a lu les mémoires où il raconte sa proscription, on le connaît tout entier, et on l'aime malgré ses erreurs et ses chimères. C'est un grand cœur, un esprit distingué, un Français léger et héroïque. Le style n'est emphatique que par endroits, quand l'auteur interrompt son récit pour disserter, maudire les hommes, adorer Lodoïska. Mais cet amour même, en son langage sentimental, est noble et touchant. On sent que Louvet n'a vécu que pour aimer. Ce peintre des galanteries, des passions éphémères et sensuelles, avait soumis son âme à un sentiment élevé et sérieux, qui inspira, embellit et sa vie et sa mort, surtout qui le préserva des idées de rancune et de vengeance dont furent attristés les derniers jours des proscrits de Saint-Émilion, et qui, en dilatant son cœur, le laissa ouvert, au jour de la revanche, à la justice et à la pitié.

Cet amour, qui le soutint dans ses épreuves, l'empêcha aussi d'abdiquer son talent, son éloquence. Il resta lui-même dans ces cavernes du Jura, où il se représentait sans cesse sa Lodoïska sous les traits de la Julie de Rousseau. Quand il reparut à la tribune, il se retrouva tel qu'on l'avait vu en ses jours brillants, plus grave cependant et comme mûri par ses souffrances. Il fournit ainsi, après Thermidor, une seconde carrière oratoire plus longue et plus glorieuse que la première, et il honora la Gironde par l'attitude vraiment belle d'un proscrit qui ne veut pas se venger de ses proscripteurs.

Après la chute de Robespierre, il revint à Paris et demanda à rentrer à la Convention. Le 17 frimaire an III, un décret le met, ainsi qu'Isnard, Lanjuinais et d'autres, à l'abri des poursuites judiciaires, mais sans l'autoriser à revenir siéger. — Il n'avait pas de fortune : le 22 pluviôse, il faisait annoncer dans les journaux qu'il ouvrait un magasin de librairie au Palais-Royal[1]. Lodoïska l'aida avec

---

1. Voici cette annonce, telle qu'il la répéta à la fin de la première édition de ses *Mémoires :* « Errant depuis le 31 mai, je trouve à mon retour mes propriétés littéraires, à peu près les seules que je possédasse, envahies par des hommes qui devoient au moins quelque respect au malheur. Je me borne à déclarer que les nouvelles éditions de *Faublas,* annoncées depuis quelque temps, sont des contrefaçons. — Au reste, je me fais libraire au Palais-Égalité. Ma boutique est dans la Galerie Neuve, nº 24, derrière le

vaillance dans cette entreprise que la faveur qui s'attachait alors aux Girondins survivants fit d'abord prospérer. — Rappelé enfin dans la Convention par le décret du 18 ventôse an III (8 mars 1795), il y rentra la tête haute, et osa, dès le 21, demander qu'on décrétât que les Girondins insurgés après le 31 mai avaient bien mérité de la patrie. L'Assemblée passa à l'ordre du jour.

Il lui arriva souvent de défendre la mémoire de ses amis en attaquant la Montagne, mais il se détacha de ce qui restait de son groupe quand il le vit incliner au royalisme avec les Isnard, les Lesage, les Larivière. Presque seul parmi les revenants de la Gironde, il resta républicain et révolutionnaire.

Il va sans dire qu'il ne pouvait pas être, qu'il n'était pas indulgent pour les excès du terrorisme, notamment pour Carrier et ses complices. Le 2 floréal, sur la question de savoir si les membres du tribunal révolutionnaire de Paris devaient être traduits de nouveau en justice, il prononça un discours sobre, serré, émouvant. Le tribunal révolutionnaire de Paris n'a pu juger que le délit de contre-révolution : il a dû laisser de côté les délits de droit commun que les prévenus avaient pu commettre, et Louvet rappela les plus

---

Théâtre de la République. On y trouvera mes différens ouvrages et quelques nouveautés. On s'abonne pour les journaux. »

graves de ces délits avec une indifférence affectée qui n'en faisait que mieux ressortir le caractère monstrueux.

Ce discours habile, où, sans avoir l'air d'y prendre garde, Louvet jette l'odieux et sur les juges de Nantes et sur le tribunal qui les a acquittés, est une preuve remarquable de la souplesse d'un talent qui sait prendre, en des circonstances nouvelles, une manière nouvelle, plus rapprochée du genre tempéré que nous aimons aujourd'hui. — Les juges de Nantes furent envoyés devant le tribunal du district d'Angers.

Le 4 floréal, Louvet est nommé membre de la commission « chargée de préparer les lois organiques de la Constitution ». Le 11, il combat la motion faite par Thibaudeau de centraliser le gouvernement aux mains du Comité de salut public. Il s'effraye du pouvoir despotique qu'on veut donner au Comité, dont il redoute la tyrannie anonyme, et il obtient le renvoi à la commission des Onze pour qu'elle fasse, le tridi suivant, un rapport sur les moyens de centraliser le gouvernement sans compromettre la liberté publique.

On voit combien le rôle politique de Louvet a grandi depuis son retour. Ce n'est plus l'auteur passionné, léger, plus applaudi qu'écouté de tant de jolis morceaux oratoires. Il représente maintenant, à la tribune, l'esprit thermidorien, non en ses arrière-pensées royalistes, non en sa tartuferie, mais en ce

qu'il avait de sincère et d'honorable. Louvet exprime à merveille la douleur et la honte qu'avait causées aux vrais républicains cette terreur dont les excès énervèrent la Révolution; mais il se refuse obstinément à la grâce royaliste qui convertissait alors tant de républicains.

Le 13 floréal an III, il remporte le plus beau triomphe de sa carrière oratoire, à propos de la restitution des biens des condamnés, que la Montagne repoussait comme un désaveu de la Révolution et dont les amis de Louvet voulaient faire bénéficier les seuls Girondins. C'est là qu'il s'écria : « Personne ne fut jugé ni par les tribunaux du 22 prairial, ni par les tribunaux du 31 mai, personne : tout le monde fut assassiné. »

La Convention maintint le principe de la confiscation, mais ordonna la restitution des biens des condamnés depuis le 10 mars 1793, sauf ceux des émigrés, des Bourbons, des faux monnayeurs, etc.

Louvet ne craignit pas, au milieu de la réaction déchaînée contre les Jacobins, de défendre les insurgés de prairial contre les colères thermidoriennes. Jamais, dans le cours de ces semaines sanglantes, il n'éleva la voix avec les proscripteurs.

Impuissant à arrêter les excès de la réaction thermidorienne, Louvet voyait néanmoins grandir chaque jour son autorité morale. L'auteur de FAUBLAS *devenait l'interprète émouvant des idées de justice, du*

véritable esprit révolutionnaire. Pour la cérémonie funèbre du 14 prairial an III, en l'honneur des morts de la journée du 1er prairial, il fut désigné comme l'orateur de la Convention, et prononça, au nom de la République, l'éloge funèbre du représentant Féraud, tué dans l'insurrection jacobine.

Le 1er messidor, Louvet fut nommé président, et, le 4, il eut à répondre en cette qualité aux ambassadeurs bataves : son discours menaça fièrement l'Angleterre. Le 15, il entra au Comité de salut public. C'est le point culminant de sa carrière politique.

C'est pendant sa présidence que ressuscita une troisième fois sa SENTINELLE. *Mais ce ne fut plus le placard frondeur, le pamphlet passionné qui avait interprété les rancunes de Mme Roland. Cette fois, Louvet prêche la concorde entre républicains. Le 19 thermidor an III, Louvet demanda qu'on rassurât les républicains et protesta contre ce nom de* terroristes *dont une opinion égarée flétrissait indistinctement tous les patriotes.*

Élu par le département de la Haute-Vienne au Conseil des Cinq-Cents, il y lutta de toutes ses forces contre la réaction débordante. Le renouvellement partiel du 1er prairial an V (20 mai 1797) l'exclut du Conseil des Cinq-Cents.

Il faisait partie de l'Institut (depuis la fondation de ce corps) pour la classe de littérature et beaux-arts, section de grammaire.

Depuis longtemps il était devenu la cible des brocards royalistes. Les journaux des émigrés le traînaient chaque jour dans la boue, s'enhardissant davantage à mesure que les tribunaux se royalisaient. *La riposte lui devint bientôt impossible. Isidore Langlois, rédacteur royaliste du* MESSAGER DU ROI, *ayant lu dans* LA SENTINELLE *du 7 nivôse an V qu'il était « un des auteurs des assassinats du 13 vendémiaire an IV..., un contre-révolutionnaire de la tête aux pieds, couvert du sang innocent », eut l'audace, quoique notoirement transfuge de la République, de poursuivre Louvet, qu'un jugement du 5 ventôse an V condamna à 500 livres de dommages et intérêts. Enhardie par cet arrêt, la jeunesse dorée venait insulter l'orateur et sa femme à la porte de leur magasin de librairie. Un jour, on lui cria ironiquement de chanter la* MARSEILLAISE. *« Alors, dit un contemporain*[1], *dans un mouvement de rage d'autant plus violent que depuis longtemps il le concentrait, il ouvre la porte en s'écriant d'un air de mépris :* Que veut cette horde d'esclaves... ? » *La foule fut un instant interdite. Mais Louvet dut transporter son établissement à l'hôtel de Sens.*

Les insultes prodiguées par les muscadins à sa chère Lodoïska le rendirent malade. Il est permis de croire aussi que la tribune manquait à cet orateur.

---

1. Louise Fusil, II, 68.

Le gouvernement venait de le nommer consul à Palerme, quand il mourut le 8 fructidor an V (25 août 1797), déjà oublié et assisté du seul Marie-Joseph Chénier. Sa femme avala de l'opium; mais on la sauva, et elle vécut pour son enfant.

IV

La première édition des mémoires de Louvet parut en 1795, sous ce titre :

QUELQUES NOTICES POUR L'HISTOIRE ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS LE 31 MAI 1793, PAR JEAN-BAPTISTE LOUVET, L'UN DES REPRÉSENTANTS PROSCRITS EN 1793. *Paris, Louvet, veuve Gorsas et Bailly, an III, in-8o de 190 pages.*

Le titre est suivi de cette épigraphe :

Juste ciel! éclaire ce peuple malheureux pour lequel je désire la liberté... Liberté!... elle est pour les âmes fières qui méprisent la mort et savent à propos la donner. Elle n'est pas pour ces hommes corrompus qui, sortant du lit de la débauche ou de la fange de la misère, courent se baigner dans le sang qui ruisselle des échafauds. Elle est pour le peuple sage qui chérit l'humanité, pratique la justice, méprise ses flatteurs, connoît ses vrais amis et respecte la vérité. Tant que vous ne serez pas un tel peuple, ô mes concitoyens, vous parlerez vainement de liberté, vous n'aurez qu'une licence dont vous tomberez victimes chacun à votre tour; vous demanderez du pain, on vous donnera des cadavres, et vous finirez par être asservis.

Extrait littéralement des défenses manuscrites de la citoyenne Roland, assassinée par le Tribunal révolutionnaire, le 19 brumaire an II (9 novembre 1793).

Une seconde édition parut en l'an III; mais nous ne l'avons pas vue.

La troisième est intitulée :

QUELQUES NOTICES POUR L'HISTOIRE ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS LE 31 MAI. 3e *édition, Paris, Louvet, an III,* 3 *vol. in*-12.

Voici les titres des trois autres éditions :

COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — MÉMOIRES DE LOUVET DE COUVRAY[1], DÉPUTÉ A LA CONVENTION NATIONALE, AVEC UNE NOTICE SUR SA VIE, DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES. *Paris, Baudouin frères,* 1823, *in* 8o.

BIBLIOTHÈQUE DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LE XVIIIe SIÈCLE, AVEC AVANT-PROPOS ET NOTICES PAR M. F. BARRIÈRE, *tome XII.* — SUITE DES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ; MÉMOIRES DE LOUVET, ET MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA CONVENTION NATIONALE PAR DAUNOU. *Paris,* 1848, *in*-12.

MÉMOIRES DE LOUVET, AVEC UNE INTRODUCTION PAR E. MARON. — MÉMOIRES DE DULAURE, AVEC UNE INTRODUCTION PAR L. DE LA SICOTIÈRE. *Paris, Poulet-Malassis,* 1862, *in*-12.

Ces éditions ne comprennent pas une première

---

1. Louvet signait pourtant *de Couvrai,* et non *de Couvray.* Nous avons cru devoir rétablir, dans notre édition, la véritable orthographe de son nom.

partie des mémoires de Louvet que celui-ci avait composée à Saint-Émilion, et qu'il avait laissée entre les mains de Mme Bouquey. Quand plus tard, dans le Jura, il se remit à écrire, il refit cette première partie, mais sommairement et en omettant d'intéressants détails. Une copie de ces pages inédites, provenant du conventionnel Charles Duval, a été achetée, il y a environ vingt-cinq ans, par la Bibliothèque nationale. MM. Dauban et Vatel l'ont signalée et décrite. J'en ai moi-même donné une analyse dans la Révolution française, *Revue historique, n° du* 14 *janvier* 1884. *Nous la publions aujourd'hui pour la première fois, en tête des* Mémoires de Louvet, *à la place des pages sommaires qu'il avait écrites après coup.*

Cette édition des Mémoires *est donc bien la première qui soit complète*[1].

Nous y avons joint le texte de trois pamphlets de Louvet contre Robespierre et les Montagnards :

---

1. Nous avons cru devoir rétablir partout l'orthographe actuelle, sauf dans un ou deux cas : *oi* pour *ai* dans les verbes, *ans* et *ens* pour *ants* et *ents* au pluriel des substantifs et des adjectifs. Cette exception n'a été admise que pour nous conformer aux habitudes typographiques de l'éditeur de cette collection. Nous avons tâché aussi de donner pour les noms propres, au lieu de l'orthographe fantaisiste du temps, l'orthographe véritable, celle des signatures. — Enfin nous avons cru devoir diviser en chapitres ce texte très touffu, et où, faute de points de repère, les recherches sont très difficiles.

1° ACCUSATION CONTRE ROBESPIERRE, PAR JEAN-BAPTISTE LOUVET. *Imprimé par ordre de la Convention nationale. Paris, Impr. nationale, 1792, in-8° de 15 pages.*

2° A MAXIMILIEN ROBESPIERRE ET A SES ROYALISTES, JEAN-BAPTISTE LOUVET, DÉPUTÉ DE FRANCE A LA CONVENTION PAR LE LOIRET. *Paris, Impr. du Cercle social, 1792, in-8° de 55 pages.*

3° A LA CONVENTION NATIONALE ET A MES COMMETTANTS SUR LA CONSPIRATION DU 10 MARS ET LA FACTION D'ORLÉANS, JEAN-BAPTISTE LOUVET, DÉPUTÉ DE FRANCE PAR LE LOIRET. (*Paris*), *impr. Gorsas, s. d., in-8° de 30 pages.*

Ces pamphlets, très vifs, sont peu connus, et le texte des deux derniers est assez difficile à trouver. Si on ne les a pas lus, il est difficile de comprendre certains passages des mémoires où Louvet fait allusion aux détails de sa lutte avec Robespierre.

F.-A. AULARD.





MÉMOIRES

DE

LOUVET DE COUVRAI

CHAPITRE PREMIER[1]

Qu'on ne s'attende point à trouver ici de la concision, de la méthode, ni aucun agrément de style, pas même un récit détaillé. Ce que je promets, ce sont de simples notes, rapides et fidèles. Je ne dirai pas tout, mais tout ce que je dirai sera de la vérité la plus exacte. J'en atteste le Dieu... nature, ou Dieu? qu'importe ?... j'en atteste le Dieu qui m'éprouve et devant qui dès demain peut-être... Oui, sans doute, il se peut que

1. Ce chapitre est inédit. Voir à ce sujet l'*Introduction*.

dès demain l'impie faction qui nous persécute me découvre et m'immole. Pour mettre à profit ces instans, dont chacun peut être le dernier, il faut donc me hâter de faire, parmi beaucoup de faits intéressans, un choix des faits les plus essentiels, sauf à ne consulter tout ceci que comme mémoires, s'il arrive que, grâce aux soins de la femme la plus tendre et la plus magnanime, et de quelques généreux amis, ayant échappé aux poursuites des tyrans de mon pays, je puisse un jour dans la France délivrée... (et que tout mon sang coule, s'il le faut, pour sa délivrance!), ou, si cet espoir n'est plus permis, dans la seule terre libre qui restera au monde ; s'il arrive, dis-je, que je puisse remplir le vaste plan que j'ai conçu, rapprocher toutes les époques, réunir tous les faits, écrire enfin l'histoire abrégée des premiers temps de la Révolution, et l'histoire détaillée de cette Convention par qui la République, qu'elle devoit affermir, s'est perdue.

Ceux-là précisément qui l'ont perdue vont m'accuser d'avoir travaillé contre elle. On verra que j'avois été l'un de ses fondateurs. Eux ne vouloient fonder que leur exécrable tyrannie... Calmons-nous. Mais le moyen de contenir toujours son indignation, lorsque, reportant sa pensée sur les premiers travaux qui avoient préparé la République, on se rappelle combien l'entreprise

de son établissement étoit devenue foible, à l'époque même où leur ambition scélérate l'a fait échouer ?

J'avoue encore qu'en jetant ces notes, un des buts que je me propose est de rapprocher surtout, sans pourtant les développer puisque le temps me manque, les principaux faits propres à faire ressortir cette vérité que les dantonistes, alliés actuels de l'Autriche et pendant longtemps alliés secrets de la Vendée, nous ont constamment calomniés afin de nous perdre moi et tous mes dignes amis; et que pour cela il leur a suffi de s'attribuer toutes nos vertus et de nous prêter tous leurs crimes. Qu'on ne pense pas, au reste, qu'un vain sentiment d'amour-propre guide ma plume. Non ; c'est dans l'espoir d'échauffer quelques âmes généreuses, et de produire ainsi tôt ou tard des vengeurs à la liberté, que je veux laisser aux hommes dignes de la ressusciter la notice des travaux qui parurent l'établir. L'honneur des républicains du XVIIIe siècle ne leur appartient pas, il appartient aux siècles qui suivront. C'est un dépôt utile qu'il faut laisser sans tache aux derniers de nos descendans. Le souvenir de la vertu malheureuse produit encore la vertu, et du moins espérons que, dans la lutte éternelle du républicanisme et de la tyrannie, les hommes libres n'auront pas toujours de mauvais succès.

Nous étions au commencement de 1789. J'étois allé m'enfermer chez un ami, dans une campagne à deux lieues de Paris. Je finissois *Faublas,* ouvrage frivole, mais qu'il m'importoit de terminer, parce qu'il devoit m'assurer cette indépendance qui m'étoit si chère, et me fournir les moyens d'aller dans quelque coin de terre cacher mes heureuses amours avec celle que j'appelois Lodoïska. Je travaillois donc à la *Fin des amours,* et j'y travaillois à ma manière, c'est-à-dire absolument solitaire, éloigné de tout commerce du monde, en quelque sorte retranché du nombre des vivans, n'entretenant pas même de correspondance avec elle, uniquement livré à mes personnages fantastiques. C'est que je n'avois jamais pu, comme tant d'autres, laisser et reprendre plusieurs fois en un jour un ouvrage d'imagination. Il faut que je m'y abandonne sans partage, sans distraction. Un importun me tire-t-il de mes rêveries, j'ai peine à m'y remettre; si l'on venoit souvent m'interrompre, le dégoût s'ensuivroit; mais aussi, laissé tout à moi-même, je compose avec la plus grande rapidité.

C'est ainsi qu'après avoir fait, dans l'automne de 1788, la première moitié de la *Fin des amours,* je laissai reposer l'ouvrage pendant tout l'hiver et fis au printemps de 1789 sa dernière moitié.

Quand je sortis de ma campagne, où nul n'avoit pu venir m'entretenir de ce qui se passoit, je tombai tout à coup dans un monde nouveau. Ce n'étoit plus la France de l'année passée : depuis plus de six semaines les États généraux étoient assemblés. Plein d'une curiosité civique, je pars pour Versailles. J'entre dans la salle; c'étoit le 14 ou le 15 juin. Target parloit [1]. Target, comme chacun sait, n'étoit pas le plus éloquent des Communes; mais il avoit quelque sensibilité, mais il montroit alors quelque courage; mais pour la première fois j'entendois parler publiquement des droits du peuple. Mon âme fut saisie. Je revins préoccupé de cette pensée que, ne pouvant servir autrement la cause populaire, je devois entreprendre un journal.

Mais, si tout à coup l'amour de la Révolution se développoit brûlant dans mon cœur, il y trouvoit un autre amour qui, pour être plus ancien, n'en étoit pas moins vif. Pourrai-je un jour dans la retraite écrire l'histoire de ma jeunesse, de ma vie privée? Alors on la connoîtra tout entière, cette femme rare, douée de toutes les qualités de l'esprit, de l'âme et du cœur; et je n'aurai pas été digne d'être aimé d'elle, si, après m'avoir lu, on

1. Dans la séance du 14 juin 1789, Target fit un rapport sur diverses vérifications de pouvoirs.

ne l'adore pas. Depuis cinq mois j'étois privé du bonheur de voir ma Lodoïska ; je quittai tout, je courus chez elle, à 20 lieues de Paris. Elle ne pouvoit à cette époque se séparer de son mari ni de sa mère, et, pour former à Paris l'établissement d'un journal, il eût fallu vivre séparé d'elle ; le projet du journal fut donc abandonné, sans que même j'en eusse fait part à mon amie. Sans doute une passion vive et constante, que nous pouvons appeler sainte, est mon excuse. Pourtant suis-je sans reproche devant la patrie ?

[1] Cependant l'insolente résistance de la noblesse et du clergé mûrissoit la Révolution, qu'au reste je ne croyois pas tout à fait si prochaine. J'étois à N*** [2], près de ma chère Lodoïska, lorsque la plus étonnante des nouvelles y parvint. On disoit la Bastille prise, mais cette victoire n'avoit pas coûté moins de 100,000 hommes aux patriotes. A l'instant même, le premier, ou, pour mieux dire, le seul dans N***, je pris cette cocarde tricolore qu'on disoit conquise au prix de tant de sang. Lodoïska coupa des rubans pour m'en faire une. Comment peindre les transports avec lesquels cette cocarde fut donnée et reçue ? J'étois aux genoux de ma ten-

---

1. Ici commence dans le manuscrit un second cahier.
2. Il s'agit de la ville de Nemours. (Voir l'*Introduction.*)

dre amie. J'arrosois de mes pleurs sa main, qu'ensuite je portois à mon cœur, qui battoit avec tant de force ! C'étoit un mélange de patriotisme et d'amour difficile à bien rendre. Fier du nouvel ornement qui paroit mon chapeau, j'allai me promener dans la ville, où cette audacieuse nouveauté fixa tous les regards. Plusieurs de ceux qu'on appeloit alors le peuple applaudirent. Hélas ! comment prévoir alors qu'à force de calomnies on me rendroit odieux à cette classe d'hommes dont j'ai toujours voulu si ardemment le bonheur ! Quant à ceux de la belle compagnie, toute-puissante encore dans N***, ils me virent avec horreur, et nul doute que dès le lendemain, si la nouvelle ne s'étoit confirmée avec des détails plus heureux, je n'eusse été un homme perdu.

Elle se confirma donc le lendemain, mais avec des circonstances encore fausses ou exagérées. Par exemple, on assuroit que Paris étoit assiégé. Je voulois, foible individu, courir au secours de ma ville natale. Toujours généreuse, Lodoïska ne s'y opposoit point. Seulement elle me conseilla d'attendre encore un jour pour nous assurer des faits. Ce jour nous assura la certitude que Paris, pleinement vainqueur, n'avoit rien à craindre, et le bonheur de mon séjour dans N*** se prolongea.

Quand je rentrai dans ce Paris, devenu plus cher à mon cœur, la grande question d'un *veto*

barbare agitoit la France. Moi qui m'indignois qu'une nation prétendue libre eût encore un roi, je ne concevois pas qu'on pût sérieusement se demander s'il convenoit qu'un homme pût empêcher vingt-cinq millions d'hommes de vouloir. Les sections étoient assemblées. Je courus à la mienne, celle des Lombards [1], qui depuis cette époque jusqu'à celle du 10 août inclusivement s'acquit et soutint une grande réputation d'une énergie civique qui n'excluoit pas la sagesse; et je puis dire que plus d'une fois ce fut à mes travaux qu'elle dut sa gloire. En cette occasion surtout je lui fus utile. Des aristocrates, tous gens de robe, y dominoient. Ils vouloient le veto absolu. Presque seul avec Blandin, depuis juge de paix, et maintenant assez malheureux pour appartenir au tribunal révolutionnaire, je combattis ces procureurs grands partisans du veto absolu. Je parlai à diverses reprises pendant près de cinq heures et avec beaucoup de succès. Enfin j'emportai l'arrêté qui proscrit le veto, arrêté auquel la plupart des sections adhérèrent; ce qui ne fit rien, puisque le *veto* [2] suspensif de cinq ans

1. Louvet se trompe : la section des Lombards n'existait pas encore en 1789; il veut parler du district de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie.

2. L'Assemblée nationale décréta, le 21 septembre 1789, que « le refus suspensif du roi cesseroit à la seconde législature qui suivroit celle qui auroit proposé la loi ».

fut décrété. J'en eus une grande douleur. Un républicain moins ardent, mais plus habile, s'en fût réjoui. Il eût vu que, si la royauté devoit périr en France, ce ne pouvoit être que par l'abus des trop grands pouvoirs qu'on lui avoit laissés.

Vers la fin de septembre, mon amie céda au désir d'aller voir l'Assemblée constituante, alors si auguste. Ensemble nous descendîmes chez mon ami de Versailles, où nous étions encore le 4 octobre, jour fameux par l'orgie des soldats de la cour. Ce soir-là précisément nous allâmes chez une Mme Salle, patriote connue dans Versailles. Malheureusement elle avoit dans les gardes du corps un neveu dont le nom ne me revient pas. Ce jeune homme survient, encore tout échauffé des prouesses de l'infâme banquet. Il nous fit l'histoire de ce festin dont il vantoit tous les affreux détails. Il se permit des blasphèmes contre la Révolution et des menaces contre Paris. Vingt patriotes étoient là et notamment trois ou quatre députés; cependant chacun, saisi d'une terreur panique, gardoit le silence, silence d'autant plus humiliant qu'avant l'arrivée du gentillâtre toute la bande parloit ensemble et dans le bon sens. Alors la tante étoit la seule qui osât contredire un peu l'insolent neveu. Ses bravacheries m'étonnoient moins que l'insigne lâcheté de ces députés qui, sans répondre un mot, souffroient que devant eux

l'on traînât l'Assemblée dans la boue. Pendant quelques minutes, je gardai mon rôle ordinaire d'observateur, et pris à la scène je ne sais quel méchant plaisir. Celui-là étoit d'une telle espèce que je ne pouvois m'arrêter longtemps à le sentir. Mon indignation m'avoit saisi et s'en alloit croissant. Je parvins pourtant à la contenir, et quand le jeune homme eut tout dit, moi, de mon ton le plus calme et avec un admirable sang-froid, je lui rompis la visière le plus durement du monde. Il n'y eut jamais de plus étrange contraste que l'absolue tranquillité de mon maintien et la bouillante chaleur de mon expression. Il devenoit impossible que cet esclave, si lâche qu'il pût être d'ailleurs, me répondît autrement que par un cartel. Il le fit. Dans le premier mouvement, je sortois. Un regard de Lodoïska me rappela mes principes et mon devoir. « Non, non, Monsieur, lui dis-je, tous les préjugés expirent, le temps des duels est passé. Et depuis quand d'ailleurs, vous autres nobles, estimez-vous assez les gens de ma caste pour vous commettre avec un d'entre eux dans un combat particulier? Trop longtemps, gens d'épée, d'église et de robe, vous vous êtes réunis pour opprimer le peuple qui ne pouvoit se défendre, parce que vous aviez l'art de le diviser. Aujourd'hui notre tour est venu, aujourd'hui c'est par leur masse que les hommes doivent écraser les gentilshommes. Je

pourrois donc, par une juste représaille, user de l'avantage du nombre. Je ne le veux pourtant pas; mais je veux choisir l'instant et le lieu du combat. Vos gardes du corps, ajoutai-je, comme si quelque puissance supérieure m'eût inspiré, vos gardes du corps demandent la guerre civile. Ils l'auront. Ils appellent nos Parisiens : nos Parisiens viendront. Monsieur, ce jour-là, quittez votre escadron, si vous l'osez; moi aussi, je sortirai des rangs : je vous donne rendez-vous entre les deux armées, devant la grille du château.» Le jeune homme se tut, et le lendemain soir que l'armée parisienne arriva, comme pour que ma prophétie s'accomplît, je l'appelai vainement.

On connoît en détail la soirée du 5 octobre [1789]. Tout ce que j'en puis dire, c'est que ma Lodoïska et moi nous passâmes devant le château à l'instant où plusieurs gardes du corps, qui faillirent nous renverser, alloient ventre à terre et le sabre à la main, faisant la petite guerre aux premiers groupes venus de Paris; c'est qu'elle et moi nous parcourûmes les rangs du régiment de Flandre, invitant les soldats à ne pas tirer sur leurs frères; c'est qu'une bonne heure après nous nous trouvâmes exposés aux premiers coups de feu dont plusieurs gardes du corps saluèrent les premiers bataillons arrivés.

A quelque temps de là parut le manifeste de

Mounier contre les journées des 5 et 6 octobre [1]. Je le réfutai dans une brochure intitulée : *Paris justifié*. C'étoit mon premier ouvrage politique. Il eut quelque succès. J'y défendis les Parisiens et la Révolution. Je n'y parlai point de la faction d'Orléans, quoiqu'il ne fût point malaisé d'apercevoir qu'elle avoit prodigieusement influencé ce mouvement. Je n'en parlai point, car jamais je n'aurois pu me résoudre à louer un prince ambitieux qui ne paroissoit embrasser la cause du peuple qu'afin de satisfaire ses ressentimens contre Antoinette et de monter sur le trône de Louis XVI. Je ne devois pas non plus prêter contre lui des armes à une cour déjà trop puissante. Il falloit se garder d'affoiblir ce parti dont la cause populaire pouvoit s'aider; dangereux sans doute dès qu'aucune puissance ne gêneroit plus ses projets, favorable maintenant qu'une cour évidemment conspiratrice avoit encore tant de pouvoir. Pressés entre ces factions ennemies, le peuple et ceux qui travailloient sincèrement pour lui devoient s'attacher à combattre l'un par l'autre, et le tyran qui régnoit et celui qui vouloit régner. Mais, le premier une fois abattu, il falloit fixer sur le second toute son attention, diriger contre lui tous ses efforts, ne le quitter qu'après

---

1. C'est l'*Exposé de la conduite de M. Mounier dans l'Assemblée nationale et des motifs de son retour en Dauphiné*. S. l., 1789, in-8.

l'avoir anéanti. Je le dis à mes amis dès le lendemain du 10 août; ils crurent que je m'alarmois trop légèrement, ils le crurent encore lorsqu'à la Convention je leur ouvris la voie en accusant Robespierre. Ils méprisèrent ces ennemis de la République; et de là viennent tous les fléaux qu'éprouve aujourd'hui ma patrie malheureuse.

Le roi ayant été amené dans Paris, la société des Jacobins fut fondée. A sa naissance, à moins qu'on ne fût député, il étoit difficile d'y être reçu. Le candidat étoit rigoureusement discuté. Le plus ardent patriotisme ne suffisoit pas; il falloit encore, soit écrivain, soit orateur, annoncer quelque talent. Cette brochure, *Paris justifié,* me valut mon admission; la société n'avoit pas alors deux mois d'existence; et, lorsqu'en juillet 1791 la fameuse scission s'opéra, je ne balançai pas un moment. Je fus encore l'un des premiers réinscrit sur les registres des Jacobins, qui me gardèrent, je ne dis pas sans difficulté, mais je puis dire avec joie; il est vrai qu'alors je n'y avois blessé aucun amour-propre, excité aucune espèce d'envie. J'y étois venu et j'y restois non pour me produire, mais pour m'instruire, content de mon rôle d'observateur; persuadé qu'assez d'autres orateurs servoient leur pays à la tribune, je me bornois à juger les hommes et les événemens. Mais à ma section je parlois, parce que là l'aristocratie y étoit

souvent en force et que les hommes manquoient.

Ainsi près de deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles, satisfait de servir la Révolution en des lieux où peu de gens s'empressoient de paroître, et ne songeant pas même à me montrer dans ces tribunes ambitieuses où tant de parleurs ne gênoient que trop le petit nombre d'orateurs dignes d'y figurer, convaincu que ma patrie avoit une foule de défenseurs plus habiles que moi, je me plus à rester dans cette obscurité politique qui me laissoit le loisir de vivre au milieu de ma famille et de mes amis, et de me livrer souvent, à la campagne dont je faisois mes délices, et presque toujours auprès de Lodoïska, à ces travaux littéraires vers lesquels un goût prédominant m'entraînoit. Ceux-ci, néanmoins, eurent toujours la Révolution pour objet. En 1790, j'imprimai un petit roman en trois volumes intitulé : *Émilie de Varmont, ou le Divorce nécessaire, et les Amours du curé Sévin.* Ce titre annonce assez que le but moral de l'ouvrage étoit la nécessité du divorce et du mariage des prêtres. En 1791, lorsque le pacte de Pilnitz fut publié, je brochai, dans l'espace de trente-six heures, une espèce de comédie-parade très gaie, très satirique, très patriotique surtout; son titre étoit : *La Grande Revue des armées noire et blanche.* Elle eut, au théâtre de Molière, vingt-cinq représentations. Elle n'a pas été imprimée

parce que j'en avois deux autres dont je sollicitois la représentation et que je comptois imprimer à la fois.

La première des deux, je l'avois commencée au printemps de 1790. Elle étoit d'abord en cinq actes; depuis je l'ai réduite à trois. Je l'avois intitulée : *L'Anobli conspirateur, ou le Bourgeois gentilhomme du XVIIIe siècle.* Le héros principal étoit, sous un autre nom, certain Augeard, fermier général, qui, ayant été accusé d'avoir fait pour la cour un plan de contre-révolution et d'enlèvement du roi, venoit d'être blanchi par le complaisant Châtelet. Les autres personnages étoient plus faciles à reconnoître. C'étoient l'abbé Maury, le jeune Mirabeau et quelques autres de cette espèce. J'avois versé sur eux un ridicule peut-être ineffaçable; mais c'étoit surtout contre le préjugé de la noblesse en général que j'avois ramassé les principaux traits. Il y en a d'une telle force qu'aujourd'hui même ils paroîtroient hardis; et pourtant vous remarquerez que cette pièce étoit achevée six semaines avant le décret qui abolit la noblesse. En lisant mon ouvrage aux comédiens françois je les mis dans un grand embarras. C'étoit le temps où leur aristocratie bien connue leur attiroit une guerre cruelle; ils craignoient, en me refusant, de se mettre un nouvel ennemi sur les bras. Le moyen, d'un autre côté, qu'ils consentissent à

jouer une comédie d'un patriotisme aussi violent! Des lieux communs bien plats, bien ennuyeux, bien insignifians, et quelque ridicule pantomime comme *la Prise de la Bastille,* passe encore! Mais des sarcasmes contre la cour, une satire violente contre des préjugés reçus, le *ridiculum acri* de la comédie, enfin, le moyen de représenter cela! Celui dont la peine m'amusoit le plus pendant la lecture, dont l'impatience pouvoit se déguiser le moins, qui se trouvoit dans un état d'angoisse insupportable, c'étoit Naudet, comédien détestable, plus mauvais citoyen, enragé feuillant depuis qu'il n'osoit plus paroître aristocrate forcené. C'est pourtant ce même homme qui depuis, député du Comité de salut public, est venu, sous prétexte d'inviter à la paix, faire métier d'espionnage et de sans-culottisme dans les départemens de l'Eure et du Calvados, disséminer dans Évreux et Lisieux la calomnie et la corruption, dissoudre l'armée départementale à force d'assignats volés à la nation par ces Montagnards dont il se rendoit le valet. C'est ce même homme qui a osé venir dans Caen, alors que nous en sortions vaincus par les millions qu'il y avoit fait répandre, nous taxer de dilapidation, d'imposture et de royalisme. C'est cet homme qui, de contre-révolutionnaire devenu Montagnard, se dit aujourd'hui républicain et me donne pour aristocrate. Et, si jamais j'ai le temps de substituer à

ces notices de mon histoire particulière des mémoires pour servir à l'histoire générale de la Révolution, je citerai, parmi les chefs montagnards et leurs principaux employés, mille individus de cette espèce. Que dis-je? je pourrai, preuve en mains, les citer presque tous.

Je citerai Chabot, qui, encore en 1790, la besace sur le dos, mendioit le pain de sa capucinière, et peu de temps après la mort du plus habile, mais non du plus vertueux de nos constituans, prêchoit dans Avignon un plat sermon dont le titre dit tout : *Mirabeau, le restaurateur de la religion et le soutien du trône;* et le digne compagnon Châles qui écrivoit à la même époque pour les moines contre les philosophes, et contre les Belges pour l'empereur; Dubois-Crancé ayant, très peu avant 1789, soutenu un grand procès pour la conservation de sa prétendue noblesse; Hérault-Séchelles, intrigant s'il en fut jamais, toujours calculant jusqu'à quel point il lui importoit de se montrer patriote; Thuriot, le premier hypocrite de France, travaillant sans relâche à l'élévation de Philippe, et dans la séquelle des reviseurs de M. de Châteauneuf-Randon, maintenant brûleur de villes et l'assassin des Lyonnois; le divin Lepeletier, président au Parlement en 1788, resté dans la Chambre haute avec la majorité de la noblesse le 23 juin 1789, en 1791 reviseur sous les ordres des Lameth, pen-

dant la première moitié de 1792 ami renforcé des lois, puis en 1793 anarchiste, moraliste, prédicateur du pillage et de l'assassinat, par conséquent assassiné lui-même, et, grâce à M. Barère, panthéonisé. Malgré l'horreur que son seul nom m'inspire, je citerai leur dieu Marat, à l'époque de la fuite de Varennes réclamant la couronne pour d'Orléans, la réclamant encore dès le lendemain du 10 août; trois semaines après, au milieu des cadavres de l'Abbaye, et lorsque les mandats de mort de Brissot, de Roland étoient déjà signés, placardant, avec le panégyrique de Robespierre et de Danton, la demande d'un *triumvirat;* dans le même temps se faisant, par la force des poignards, lui et Philippe, les représentans du peuple ; dès le mois de novembre suivant, faisant de la Convention presque tout entière et du régime actuel le plus hideux tableau, et indiquant contre tant de maux le pillage comme un moyen salutaire, et comme remède infaillible le rétablissement de l'autorité d'un seul ; enfin, le soir même du 2 juin 1793, invitant son peuple à se donner un chef.

Je citerai Robespierre, réunissant au commencement de 1792 tous ses efforts pour qu'on ne fît point la guerre à l'Autriche, écrivant dès lors en faveur de la constitution de 1789, et, à la fin de juillet de la même année, appelant la vengeance du peuple sur les républicains de l'Assemblée lé-

gislative qui ne vouloient pas décréter purement et simplement la déchéance. En effet, la suspension pure et simple du roi et la convocation d'une représentation nouvelle, conduisant à coup sûr à l'abolition de la royauté, ne pouvoient satisfaire l'ambition de Robespierre et de ses suppôts. Un décret de déchéance leur convenoit mieux : car, en ce cas, aux termes de la constitution de 1789, qui restoit entière et dont Robespierre se portoit défenseur, le prince royal étoit roi mineur et d'Orléans régent. C'est-à-dire qu'il est tout vraisemblable que, par un tour de main assez familier aux aînés des Bourbons, et fort compatible avec la morale des amis de Marat, une maladie de langueur n'eût pas permis au jeune prince d'atteindre sa majorité ; d'Orléans eût régné. Je me trompe : également inepte et débauché, il eût traîné sa vie dans les plus sales plaisirs ; c'étoient les principaux artisans de ses crimes que, sous son nom, nous eussions eus pour rois. Voilà pourtant quels hommes persuadent à la foule imbécile que nous sommes les royalistes et qu'ils sont les républicains.

Il en est un que je devrois citer encore, mais dans un long article à part, mais en le piquant de toute la force de mes pinceaux, car les infamies de ce traître ne sont pas toutes assez connues. Je le peindrai, Barère, le Narcisse françois, ce Barère

en 1790 souteneur de la cause des domaines du roi; en 1791 se faisant inscrire sur la honteuse liste des Feuillans; en 1792, dans les affreux jours de Septembre, entrant au conseil de justice de Danton; Barère, à cette époque, comme aux époques antérieures, membre du conseil de d'Orléans et son stipendié au prix annuel de douze mille livres, parvient en changeant continuellement de langage et de conduite selon ses intérêts; d'abord accusant le conseil général de la Commune de Paris, parlant de réprimer des sections séditieuses, exaltant le courage de Roland dont la vertu étoit alors vainement calonniée; appuyant la motion de l'exil de Philippe; prodiguant à Brissot de justes éloges et à Marat de justes mépris; signant avec Vergniaud, Barbaroux, Gensonné, Pétion, Sieyès et Condorcet le beau plan d'une constitution vraiment républicaine où il n'avoit rien fait qu'un titre, le seul mauvais qui s'y trouvât, celui de l'ordre judiciaire; souvent Robespierre dénoncé par moi, le sauvant sous le ridicule, sous le prétexte qu'on ne devoit punir de dictateurs que ceux qui avoient des trésors et des armées [1]; puis défendant le conseil général devenu plus puissant, protégeant les sections plus ambitieuses, au déclin de Roland précipitant sa chute, applaudissant à

1. Voir le discours de Barère du 5 novembre 1792.

l'émeute qui forçoit le Sénat à retenir Philippe; quelques jours avant le 31 mai déposant toute pudeur au point d'oser dire à la tribune nationale « qu'il ne prononçoit point entre Brissot et Marat » ; enfin, à l'époque du 2 juin, époque éternellement souillée par le triomphe des brigands, lui Barère, devenu le plus impudent de tous, déployant au Comité de salut public toute la tyrannie des rois; par un exécrable mélange de lâche calomnie et de cruauté froide, accusant de royalisme et vouant aux échafauds les Brissot, les Pétion, les Condorcet, tous les plus fiers républicains et tous leurs plus dignes disciples; épuisant les trésors et les armées de la France : ses trésors pour arrêter à force d'intrigue corruptrice la plus légitime, hélas! et la plus malheureuse des insurrections, et ses armées pour les diriger contre elle-même, pour soulever dans Marseille les voleurs contre les citoyens; pour jeter, dans un accès de désespoir, aux mains de l'étranger Toulon justement indigné; pour faire couler les flots du sang françois dans les rues de Bordeaux, ce Bordeaux trop prodigue de menaces ou trop avare d'action; pour réduire en cendres cette ville de Lyon désormais immortalisée par sa glorieuse résistance; Barère enfin, brochant avec le bel esprit Saint-Just, le pesant Hérault, l'ignorant Couthon et le bavard Jeanbon Saint-André, cette détestable constitution qu'ils

appellent sublime, cette œuvre d'iniquité profonde où le règne de l'anarchie est tellement préparé que le rétablissement de la royauté doit invinciblement s'ensuivre; ce nouveau code de notre esclavage, auquel il ne manque en effet que l'art qui, sous les auspices de la Montagne et de l'Autriche coalisées, nous donnera pour roi, je n'ai jamais dit Marat, car un tel monstre devoit misérablement finir, je ne dirai plus d'Orléans, car maintenant qu'ils peuvent se passer de lui ils pourront le supplicier et pour écarter un concurrent incommode et pour nous calomnier encore; je ne dirai pas Robespierre, car j'ai prédit dès longtemps et je répète aujourd'hui qu'au jour du partage des pouvoirs les complices de cet imbécile sanguinaire le briseront comme un verre fragile; mais je dis le plus astucieux des conjurés, le plus mortel ennemi de la République françoise : Danton. Oui, s'il m'est donné d'écrire l'histoire de la Convention, je le peindrai, ce Barère à qui, dans l'une de nos premières séances, Guadet annonça trop doucement sa destinée. Le bas flatteur s'étoit approché de lui et le félicitoit de sa réélection et se réjouissoit, disoit-il, de le trouver dans la Convention. « Et moi, s'écria notre ami, je suis fâché de vous y voir, car je vous connois assez pour être sûr que vous vous y déshonorerez »; que vous y mériterez l'horreur des gens de bien de tous les siècles, eût dit Guadet, s'il eût

été possible de prévoir qu'un intrigant subalterne, d'un esprit précieux, d'une tête étroite, d'une âme lâche et vile, deviendroit capable de quelque énergie, même dans le crime.

Qu'on me pardonne cette digression, car il m'arrivera d'en faire plus d'une. Je reviens à mes comédiens françois. Ils se débarrassèrent de moi fort adroitement. D'Azincour, leur principal délégué dans cette affaire, vient m'annoncer que les comédiens recevoient ma pièce avec joie, mais qu'ils me prévenoient qu'elle ne pouvoit être jouée qu'à son tour. Or leur répertoire étoit, comme de coutume, chargé pour cinq ans. Renvoyer à cette époque la représentation d'une pièce presque toute de circonstance, c'étoit une dérision. J'en fis l'observation. Alors tous m'environnèrent, ils me prodiguèrent des honnêtetés, s'écriant qu'ils me verroient avec chagrin porter cette pièce ailleurs, que pourtant ils sentoient bien qu'ils ne pouvoient exiger que je la laissasse; qu'au reste, si je la retirois, ils la regarderoient toujours comme reçue, et qu'en ce cas, afin de m'engager à travailler pour eux, ils me prieroient d'accepter mes entrées pour un an. Moi qui n'imaginois point que certain théâtre balançât à jouer *l'Anobli,* et qui pourtant voulois ménager ceux-ci, parce qu'ayant résolu de me jeter dans la carrière dramatique, je devois les préférer pour la réunion des grands ta-

lens, j'acceptai ces entrées dont au reste je profitai peu, et courus chez les directeurs du nouveau Théâtre-François, rue de Richelieu. Ceux-là s'arrachoient ma pièce. Ils accusoient l'aristocratie de ceux du faubourg Saint-Germain et se disoient exclusivement patriotes ; mon *Anobli* seroit représenté sous quinzaine !... Mais d'abord figurez-vous mon étonnement lorsqu'au jour de la lecture je ne vis aucun des acteurs qui devoient avoir un rôle. Les directeurs composoient tout l'aréopage. Encore n'étoient-ils que deux : M. Gaillard et M. Dorfeuille, avec Mme Dorfeuille et Mme Gaillard. Et, s'ils se trouvoient d'un avis contraire, qui donc les départageroit ? Cependant je me mis à lire. Nous étions dans une petite chambre très mal fermée, environnée de vingt chambres énormes où le vitrier, le menuisier, le serrurier, travailloient ensemble. Je m'époumonnois et m'entendois à peine. Gaillard, il faut lui rendre justice, écoutoit comme je lisois, de toutes ses forces. Quant à Dorfeuille, il en entendoit plus qu'il ne vouloit. Toute l'habitude de son corps annonçoit le plus grand malaise. Il faisoit une mine ! une mine à la Naudet ! Enfin, vers le quatrième acte, n'y pouvant plus tenir, il me dit brusquement : « Monsieur, pour jouer cette pièce il me faudroit du canon. » Je pensai qu'il étoit inutile d'en lire davantage ; Gaillard me pressa vainement d'achever.

Cette aventure m'inspira la curiosité de prendre sur le patriotisme de ce Dorfeuille quelques renseignemens. Ceux qui le connoissoient se prirent à me rire au nez. C'étoit un franc aristocrate qui ne s'étoit jeté dans l'entreprise d'un théâtre patriote que dans l'espoir d'y gagner de l'argent, et l'on ajouta que depuis peu la liste civile avoit pris avec cet homme quelques arrangemens secrets pour qu'il se soumît à ne rien représenter qu'avec permission. Eh bien, ce Dorfeuille, il est en 1793 jacobin et jacobin furieux : c'est aussi l'un des républicains du jour. Ah ! bon Dieu !

L'autre comédie a pour titre : *l'Élection et l'audience du grand lama Sispi,* ou, si mieux l'aimez, *Pie six.* C'est un Chinois vagabond qui arrive dans le Thibet au moment où le bruit de la mort du grand lama vient de s'y répandre. Sispi ressemble si fort au défunt qu'on l'élit son successeur, après de grands débats et un long examen. Alors arrivent à sa cour des Européens qui viennent solliciter les malédictions contre le tiers état de France. Parmi les émigrés Sispi distingue Mirabeau, ...[1], Calonne et surtout la duchesse de Polignac. Chaque changement dont ces gens se plaignent, Sispi le trouve fort beau d'abord ; mais, quand on lui apprend ce qu'il y perd, il s'indigne. On sent tout

1. Ici un mot illisible.

ce que ce cadre doit fournir de critiques et de plaisanteries. La royauté surtout y étoit mal accommodée. Boursault, du théâtre de Molière, ne se trouva point assez d'acteurs pour jouer cette comédie ; et ceux du Théâtre-François trouvèrent avec quelque raison, je crois, qu'elle étoit trop gaie pour être jouée chez eux. Il faudra la redemander à Talma entre les mains duquel elle est encore. Quant à *l'Anobli,* il se trouvera dans mes papiers, si on a pu les sauver.

Vers la fin de 1791 tout annonçoit que le peuple françois étoit indignement trahi. Presque tous ceux qui dans l'Assemblée constituante avoient d'abord défendu sa cause l'avoient successivement abandonnée. Dans l'Assemblée législative, Brissot, Vergniaud, Guadet et d'autres patriotes se trouvoient dans une effrayante minorité. Écrivains, imposteurs, prêtres fanatiques, généraux perfides, émigrés séditieux, princes conspirateurs, despotes ambitieux, au dedans, au dehors, tous nos ennemis se confédéroient, et la cour de France payoit, favorisoit, protégeoit tous nos ennemis. Il devenoit évident que Louis XVI n'avoit accepté la constitution que pour la détruire. Les jours d'une révolution sérieuse étoient donc arrivés. Puisque Louis violoit ses sermens, il nous rendoit les nôtres ; puisqu'il essayoit tous les crimes pour revenir au despotisme, nous devions essayer toutes

les vertus pour arriver à la République. Nul athlète, quelque foible qu'il fût, ne devoit rester simple spectateur dans ce dernier combat. Je jurai, pour ma part, que j'allois y contribuer de tous mes moyens.

Lodoïska sut mes résolutions, elle en fut alarmée; un moment d'irrésolution la saisit. Elle vit tous les maux qu'une révolution nouvelle pouvoit attirer sur mon pays, et les maux non moins terribles que peut-être elle gardoit à ses auteurs. Elle vit tous les rois plus étroitement unis pour combattre un seul peuple et le monde entier battu dans cette tempête. Elle vit le prix de mes travaux dans la Révolution, ce prix que le décret du divorce sembloit enfin nous assurer, elle le vit pour longtemps hasardé, et nos doux projets de retraite remis à une époque incertaine et nos heureux amours compromis. Pourtant son grand cœur ne pouvoit rejeter tant de glorieux sacrifices. Elle pleura sur mes desseins et m'ordonna de les poursuivre. Je ne me rappelle aujourd'hui que trop bien ses douloureux pressentimens, ses généreuses larmes et les paroles prophétiques dont elle les accompagna. « Va, me dit-elle, travaille pour eux, j'y consens; immolons-nous pour leur bonheur, mais du moins puisses-tu ne pas faire des ingrats. »

Pressentimens trop justes! O Dieux, je les ai suivis, et ils ont cru mes calomniateurs; je les dé-

fendois, et ils se jettent aux mains de ceux qui les livrent! Je me serois sacrifié pour leur bonheur, et c'est pour leur perte qu'ils veulent m'immoler. Je vengeois les crimes commis sur eux, et ils me poursuivent comme un criminel! Je garantissois leurs biens, leur liberté, leur vie; ils détruisent ma modique fortune, ils me forcent à l'esclavage, ils me réduisent à ne m'occuper que de ma sécurité personnelle! Chaque jour je défiois les poignards pour les soustraire aux fureurs des brigands avides de leur sang; et ce n'est qu'à force de travaux grossiers, de ruses bizarres, de précautions humiliantes, que je me dérobe aux bourreaux dont ils se rendent les complices, moi qui périrois privé de tout, sans le secours d'une femme, que dis-je? d'un ange du ciel! Oui, dans ces jours de crimes, il n'y a plus sur la terre que des individus lâches ou cruels; ils sont du ciel, les êtres généreux qui ont encore le courage de recueillir un homme de bien ..... moi, l'un des dignes représentans d'une nation qui devroit être la première du monde, fugitif, abandonné, proscrit, caché dans un grenier, privé de la lumière, car je n'écris ici qu'à la lueur d'un foible rayon de jour à peine échappé des trous de la charpente qui me couvre. Et cependant où sont mes chers parens? Mes amis de l'enfance, où sont-ils? Et toi surtout, ma Lodoïska, toi mon bien le plus précieux, toi la plus chère portion de moi-

même, depuis que j'ai pu consentir à me séparer de toi, depuis que je t'ai cruellement laissée dans le Finistère, qu'es-tu devenue?

Elle consentoit à me voir dans la carrière périlleuse; je ne tardai pas à m'y montrer. J'allai, le 25 décembre 1791, au nom de la section des Lombards, présenter à la barre de l'Assemblée législative une pétition tendant à obtenir un décret d'accusation contre les princes. Ce morceau, d'une touche véritablement républicaine, très vigoureux, très hardi pour le temps, est d'ailleurs très soigné quant au style. Je le regarde comme mon chef-d'œuvre. La manière dont je le prononçai augmenta l'effet qu'il devoit produire; il fut tel que le décret faillit être rendu sur l'heure. On l'ajourna au 1er janvier suivant, jour auquel il passa. Au reste, on ne doit lire ce discours ni dans le *Moniteur* ni dans le *Logographe*; ils en ont altéré plusieurs passages, mais j'ai moi-même corrigé les épreuves de l'édition que Baudouin en a faite par ordre de l'Assemblée.

J'oubliois de dire que, quelque temps auparavant, les Jacobins, commençant à éprouver la disette d'hommes, parce que beaucoup de gens de mérite se retiroient, à cause que la faction cordelière se prononçoit déjà et faisoit sentir sa domination, allèrent compulser leurs registres, pour y chercher quels membres étoient capables de for-

mer leur comité de correspondance qu'il s'agissoit de renouveler. Le hasard voulut qu'ils y déterrassent le nom de l'un des plus anciens et des plus ignorés de leurs collègues, je veux dire le mien. On s'avisa de demander si ce Louvet étoit l'auteur du roman de *Faublas*, et, sur l'affirmative, on me choisit. Je ne fus pas médiocrement surpris de recevoir une lettre qui m'annonçoit que la société m'avoit fait membre de son comité de correspondance. Là, pendant trois mois, j'entretins commerce de lettres avec les sociétés affiliées. J'avois pour collaborateurs assidus l'honnête Duchosal, dont je n'ai plus entendu parler depuis, le bon Bosc, bien digne de l'amitié que lui portoit Roland, Lanthenas qui paroissoit la mériter alors, Bonneville, républicain fougueux, et Boisguyon, plus inflexible encore dans sa haine de toutes les tyrannies. J'avois pour collègues honoraires Vergniaud, trop ami du repos, trop dégoûté déjà de ce club si différent de lui-même, pour qu'il lui vînt dans la pensée que peut-être il étoit utile qu'il prît la peine de l'influencer en se montrant quelquefois dans les assemblées et dans son comité principal; Condorcet trop occupé, trop indolent peut-être ou trop insouciant pour nous consacrer quelques heures, et Antonelle, trop dissipé, trop gourmand, trop adonné aux plus grosses orgies du Palais-Royal, pour songer à quelque autre chose. J'avois

pour collègues déshonorans Bourdon Léonard, dont les neuf victimes d'Orléans attesteront éternellement la scélératesse ; Gaillard, qui me trompoit bien, car je le croyois honnête homme ; Camille Desmoulins, à toutes les époques fieffé fripon ; enfin son maître, Robespierre.

Leurs deux noms rapprochés me rappellent une anecdote assez piquante. J'allois pour la seconde fois à ce comité, quand j'y trouvai ces deux hommes ensemble. Desmoulins, m'ayant entendu nommer, me fit avec son bredouillement ordinaire de doux complimens. « Mirabeau, me dit-il (il aimoit à parler de Mirabeau), avoit été si content de *Paris justifié* qu'il eût désiré me connoître. Il avoit répété plusieurs fois que cet essai promettoit un homme qui devoit marquer dans la Révolution, etc., etc. » Au bruit d'un éloge qui ne lui étoit point adressé, Robespierre fixa Desmoulins d'un air étonné, puis ramena sur moi un regard dédaigneux. L'autre pourtant continuoit de me parler ; il me demanda quel étoit mon avis sur la guerre que quelques personnes parloient de déclarer à l'Autriche. « Ne la croyez-vous pas nécessaire ? » lui dis-je. Il me fit des raisonnemens obscurs et diffus. « Et vous ? » dis-je à Robespierre. Il me répondit sèchement : « Non. — Pourquoi? — Pour bien des raisons. — Voulez-vous me les dire? — Il y en a mille. — Ne convenez-vous pas qu'elle est inévitable ? — Peut-

être. — Attendrons-nous que l'empereur ait achevé ses préparatifs? — Il faut voir. — Au printemps il ne sera pas tout à fait en mesure; nous pourrons l'attaquer avec avantage. — Il n'est pas temps. » Je lui fis aussi vingt objections auxquelles il ne répondit que par des monosyllabes courts, tranchans et pour la plupart vides de sens. En même temps il promenoit sur ceux qui écoutoient des regards orgueilleux et distraits; il se balançoit avec suffisance, et jetoit de côté et d'autre sa badine d'un air presque petit maître qui ne le rendoit que plus ridicule. Ceux qui ne connoissoient cet homme que par les papiers publics où les journalistes devoient, pour leur intérêt propre, abréger ses éternelles déclamations, élaguer ses répétitions sans nombre, faire disparoître ses contradictions absurdes, pouvoient lui supposer quelque sens commun. Mais, moi qui l'avois entendu cent fois, je savois déjà que c'étoit un bavard sans esprit, sans tact, sans instruction. Cet entretien, où je le vis de près, m'apprit qu'il étoit, de plus, le plus présomptueux, le plus vain des hommes. Je n'étois pas encore sûr qu'il en fût, après Marat, le plus lâche, le plus haineux, le plus calomniateur, le plus sanguinaire.

Il dut être bien étonné, s'il me reconnut, quand je le pressai si vigoureusement sur cette question de la guerre, alors que la discussion s'engagea. Ils

avoient déjà parlé *contre,* lui et tous ses Cordeliers. Quelques Jacobins avoient soutenu *pour*. Je m'étois fait inscrire pour la première fois sur la liste de parole. Mon tour vint. Les Cordeliers virent un nouveau visage qui n'étoit pas de leur faction, puisqu'ils ne le connoissoient point. Ils voulurent par des motions d'ordre m'interdire la tribune. Mais Lasource et d'autres députés, qui me reconnurent pour celui qui naguère à la barre de l'Assemblée accusoit les princes, déclarèrent qu'ils vouloient m'entendre. Je parlai avec beaucoup de succès, et lorsqu'à la fin je vins à ces mots : « Marchons à Léopold », l'enthousiasme fut presque général. Les chapeaux furent élevés en l'air, et plusieurs voix répétèrent en chœur : « Marchons à Léopold. » Les Cordeliers étoient furieux; les Jacobins me félicitoient, s'étonnant de ne m'avoir pas vu plus tôt à leur tribune. Le discours fut imprimé, par un arrêté de la grande majorité; pendant quelques jours, dès qu'un orléaniste vouloit parler contre la guerre, on ne lui répondoit que par l'importun : « Marchons à Léopold. »

Ils revinrent pourtant à la charge, et Robespierre surtout avec une témérité, un acharnement, qui prouvoient les secrets desseins auxquels il tenoit fortement. J'ai dit que lui et tous ses partisans, d'une part, et, de l'autre, quelques-uns d'entre nous, avoient soutenu le pour et le contre.

Ensuite il prétendit qu'il devoit parler pour nous réfuter tous ; puis il ne voulut pas qu'on nous laissât répliquer. Mais bientôt il fit plus : à l'ouverture de chaque séance, sous différens prétextes, tantôt par motions d'ordre, tantôt à l'occasion de quelque pétition de commande, il écarta le véritable ordre du jour et déclama pendant deux heures, et quelquefois plus, contre cette guerre qu'absolument il ne vouloit pas. Il y avoit plus d'un mois que ce manège duroit, toutes nos séances avoient été perdues dans les déclamations de ce furieux; son parti se soutenoit par tous les moyens d'une tactique ordinairement très vile et quelquefois très violente; la majorité, surprise et lassée, gémissoit.

Un jour enfin je pris la peine de faire note de ses objections principales et d'y préparer des réponses péremptoires. Dans le cadre déjà tout arrangé, je comptois faire entrer encore quelques-uns des raisonnemens de ce disputeur et ajouter à mes raisons des argumens irrésistibles. On va voir qu'il ne m'en laissa pas le temps.

Un soir j'arrive; la séance étoit commencée [1], le déclamateur déclamoit, et toujours contre la guerre. C'étoit, je crois, la quatorzième de ses harangues. Impatienté, je m'arrêtai tout court, le

---

1. C'était, semble-t-il, la séance des Jacobins du 17 janvier 1792.

regardant du beau milieu de la salle. J'avoue enfin que je me fis effort pour retenir les signes très expressifs de l'ennui dont il nous saturoit depuis si longtemps. Lui du haut de la tribune, voyant mes bras étendus, ma tête un peu renversée, ma bouche grandement entr'ouverte, ne put s'empêcher de m'apostropher; et, comme si son mauvais génie avoit toujours dû le pousser à me provoquer au combat quand il devoit succomber, il finit par assurer modestement que ceux qui « avoient fait de belles phrases contre son opinion seroient fort embarrassés d'alléguer quelque chose de solide contre ses derniers argumens ». Ma réponse au défi fut de l'accepter. Guadet qui présidoit m'accorda la parole. Jamais peut-être la raison et la vérité n'obtinrent un plus beau triomphe sur le mensonge et la fureur. Il m'avoit appelé à cette tribune; à peine il m'y vit que, par une de ses motions d'ordre accoutumées, il essaya de m'en faire descendre; mais la société presque tout entière décida que je continuerois. Je le serrai, le suivant pas à pas, et mettant à nu sa pauvreté, tout en lui prodiguant des éloges sans lesquels, malgré l'immense majorité, son parti ne m'eût pas permis d'achever. Jamais homme loué avec plus d'emphase ne fut aussi plus complètement battu. Il le sentit lui-même, et se garda bien de redemander la parole après moi; la société ordonna aussi l'impres-

sion de ce discours très supérieur au premier; mais, comme les Cordeliers dominoient au bureau d'envoi, ils eurent soin de faire qu'il en passât très peu dans les départemens. Au reste, je n'oublierai point que ce soir-là, comme je descendois de la tribune, Guadet vient m'embrasser. Ce fut, entre nous, l'époque d'une amitié qui n'aura, j'espère, d'autre terme que celui de notre vie. Mais, si les gens de bien m'accordoient leur estime, les méchans aussi commencèrent à se déchaîner contre moi avec une fureur qui alla toujours croissant.

Mais pourquoi s'opposèrent-ils avec une obstination si persévérante à cette guerre que la France entière demandoit? Je vais le dire. La plupart des Jacobins ne doutoient pas que La Fayette ne fût un traître; mais la guerre, devenue d'ailleurs inévitable, pourroit seule mettre à la fois à découvert sa perfidie et son incapacité. Et certes il valoit mieux que La Fayette, qu'on ne pouvoit empêcher de conserver son généralat, nous trahît actuellement que l'Autriche, n'étant pas préparée, ne recueilleroit que très peu de fruit de ses criminelles complaisances, que dans six mois où, l'Autriche ayant rassemblé toutes ses forces, les revers que la trahison du commandant général l'aideroit à nous donner deviendroient irréparables. D'ailleurs des échecs successifs, dont la réparation seroit cependant faite, éclaireroient la nation sans la dé-

courager. Cette foule de bons citoyens, encore trompée par La Fayette, iroit à l'école du malheur apprendre à le mieux connoître. Enfin l'indignation presque générale produiroit un grand mouvement; et, dans un de ces mouvemens d'énergie qui appartiennent singulièrement à une nation qui pour sa vengeance se trouve les armes à la main, la cour, la cour perverse, seroit renversée en même temps que les généraux perfides; avec un roi parjure, la royauté, devenue haïssable, tomberoit; sur les communs débris de tous nos tyrans la République seroit fondée.

Voilà précisément ce que redoutoient Robespierre et ses Cordeliers. Robespierre avoit déjà répété vingt fois que « le gouvernement républicain ne convenoit point à la France »; et remarquez qu'en écrivant contre cette déclaration de guerre à l'Autriche, il écrivoit aussi pour la constitution de 1789. De tous les fléaux le plus redoutable pour ses Cordeliers étoit l'augmentation, même momentanée, du pouvoir de ce La Fayette, sans doute ennemi de la République, mais ennemi plus mortel encore de d'Orléans et de sa clique scélérate. Avant de songer aux républicains, nul doute que le général ne commençât par écraser les orléanistes, s'il en avoit le temps. Aussi les Cordeliers aimoient-ils mieux risquer le salut de l'empire et mettre la France tout à fait sur le bord de l'abîme

que de commencer par essayer d'abattre La Fayette. Ils aimoient mieux prolonger, autant que possible, une paix, quelque funeste qu'elle pût devenir à nos armes. Leur disiez-vous que, dans six mois, l'Autriche et la Prusse, complètement préparées, envahiroient sans peine nos frontières qui, tenues sur le pied de paix, se trouveroient tout à fait dégarnies : ils répondoient tranquillement que peut-être il ne leur faudroit pas six mois pour achever de dépopulariser et pour détruire La Fayette. Leur disiez-vous qu'en leur accordant même qu'après ces six mois de paix ils parvinssent à faire destituer leurs ennemis, toujours arriveroit-il qu'alors nos places fortes, sans défense, tomberoient d'elles-mêmes aux mains des Autrichiens tout prêts; que cependant on n'attribueroit nos désastres qu'à l'Assemblée législative, dont on accuseroit l'imprévoyance; que rien ne prouveroit aux incrédules les criminelles intrigues du général destitué; qu'il n'en deviendroit que plus cher à ses nombreux partisans qui, travaillés de leur antique idolâtrie, croiroient qu'on auroit évité les revers si on l'eût laissé à la tête de nos armées; que les uns attribuant nos malheurs à la cour, ceux-ci aux législateurs, ceux-là aux ennemis de leur idole, la nation, ainsi divisée sur les auteurs de ses maux, ne se porteroit pas à un mouvement général; que, si l'on en obtenoit un, il seroit partiel, et que son

plus grand succès, suffisant à peine pour renverser un roi, ne renverseroit sûrement pas la royauté : leur disiez-vous tout cela, ils ne vous répondoient qu'en vous tournant le dos. Ils se gardoient bien de vous avouer, mais pourtant je voyois bien quelle étoit leur espérance, qu'un trop grand mouvement ne leur convenoit pas ; qu'ils ne se soucioient de rien moins que de notre régénération ; que la destruction de la royauté ne les arrangeoit point ; qu'ils redoutoient une Assemblée nouvelle constituée en Convention ; qu'il leur falloit une Assemblée législative qui, décriée, tourmentée, torturée de toutes les manières, décrétât, sous le joug du conseil général de Paris, devenu tout-puissant, la simple déchéance ; qu'enfin, ils détestoient les républicains et la République, et vouloient que d'Orléans fût roi. Ajoutez que Léopold, à qui nos délais convenoient fort, avoit commis auprès de l'infatigable orateur des Jacobins un des plus artificieux diplomates du cabinet de Vienne, Pio. Cet homme, à force d'artifices, et surtout de basses adulations, avoit trouvé le moyen d'entrer de plus en plus dans la confiance de Robespierre, qui étoit ainsi devenu, d'abord sans le soupçonner peut-être et se croyant tout bêtement orléaniste, mais ensuite très volontairement, au moins depuis octobre 1792 jusqu'à septembre 1793, l'un des plus utiles instrumens de l'Autriche.

Au reste, pour que le lecteur le moins instruit des causes secrètes qui ont produit les plus grands mouvemens de la Révolution me comprenne, il est temps de bien signaler, en les séparant, les factions diverses qui, à cette époque, divisoient la France.

Le vulgaire n'en voyoit que trois : la cour, les Feuillans et les Jacobins. Il est de fait, pourtant, qu'il y en avoit quatre, car les Jacobins eux-mêmes se divisoient en deux partis bien distincts qui, pour marcher actuellement ensemble, n'en devoient pas moins se faire un jour une guerre cruelle.

Il me faut ici reprendre les choses d'un peu loin. Après la mort de Mirabeau le grand, on vit se former, au sein de l'Assemblée constituante, une coalition dont l'objet étoit de reviser la constitution. De Montmédy où il s'alloit retrancher, Louis XVI, aussitôt joint par la foule de ses partisans de l'intérieur et même, au besoin, soutenu d'une armée autrichienne, prête à sortir du Luxembourg, devoit demander le rapport de la plus grande partie des décrets constitutionnels, le rétablissement de la noblesse et deux Chambres. Tout-puissans dans Paris, La Fayette et ses amis nous eussent donné le gouvernement anglois. L'arrestation à Varennes et le retour à Paris dérangea tous leurs projets, sans les détruire. Les prétendues mesures de rigueur prises par La Fayette pour assu-

rer la captivité du roi n'eurent d'autre but que de cacher les rapports qui unissoient entre elles la faction bicamériste et la cour, d'amuser le ressentiment du peuple, et de rassurer sur la tête de Louis la couronne chancelante. Il est bien vrai que la constitution ne put être revisée qu'à demi; mais, en la faisant accepter à Louis XVI, les Feuillans gagnèrent du temps pour la détruire. La conspiration pour les deux Chambres ne fut pas un instant abandonnée; on la poursuivit constamment sous l'Assemblée législative.





CHAPITRE II[1]

Des cavernes du Jura, le 19 avril 1794, 30 germinal an II de la République françoise, une et indivisible.



PRÈS mille périls, j'arrive dans ces solitudes. J'y espérois un asile. Y en a-t-il encore pour un républicain sur la terre? D'un moment à l'autre je puis être obligé de quitter ces lieux pour aller... O Dieu, tu me recevras dans ton sein!

Plus que jamais le temps me manque. Il ne s'agit pas d'écrire des mémoires; il faut jeter des notes, sacrifier les faits les moins importans, la plupart des détails. Que la personne à qui j'ai laissé dans la Gironde le premier cahier songe à le joindre à ceux-ci; je crois alors en être resté au moment où j'allois pour la première fois parler aux Jacobins.

C'étoit sur la grande question de la guerre. A

---

1. Ici commence le texte déjà publié. Nous le donnons d'après la première édition.

cet égard, j'observois, je crois, que quatre factions divisoient alors l'État. Celle des Feuillans à la tête desquels étoit La Fayette, nommé général en chef; il consentoit à laisser les Autrichiens pénétrer sur le territoire françois, pensant avec leur secours écraser les Jacobins et obtenir la constitution angloise. Celle des Cordeliers, travaillant à renverser Louis XVI, pour placer sur son trône Philippe d'Orléans. Les chefs évidens de celle-là étoient Danton et Robespierre; le chef secret, Marat. Observez que Robespierre et Danton avoient le mutuel désir également dissimulé de se supplanter quelque jour; celui-ci comptant bien dominer tout à fait le conseil de régence dont Philippe n'eût jamais été que le maître apparent; celui-là se flattant de parvenir à la dictature, après avoir triomphé de tous ses rivaux. Le troisième parti, encore peu nombreux, mais considérable par des talens transcendans, entre lesquels on distinguoit Condorcet, Roland, Brissot, étoit celui des purs Jacobins qui vouloient la République. Il est à observer que presque aucun Jacobin n'étoit Cordelier, mais que presque tous les Cordeliers étoient Jacobins, et faisoient à ceux-ci une guerre ouverte dans leur salle même, Robespierre portant presque toujours la parole pour les Cordeliers. Les combats des deux partis et leur position au commencement de 1792 sont assez bien peints dans une brochure

que j'ai publiée vers la fin de la même année ou le commencement de 1793 ; elle est intitulée : *A Maximilien Robespierre et à ses royalistes.* Enfin, la quatrième faction étoit celle de la cour, qui se servoit de toutes les autres pour les écraser toutes : de La Fayette, en le flattant des deux Chambres ; des Cordeliers, en les poussant sur les Jacobins ; des Jacobins, en les excitant à faire une insurrection qu'elle espéroit tourner à son profit. Ainsi, La Fayette ayant ouvert la France aux étrangers, les Jacobins ayant marché sur le château des Tuileries autour duquel on comptoit les égorger tous, il n'y avoit ni constitution de 1789, ni constitution angloise, ni République : il y avoit établissement de l'ancien régime avec toutes ses oppressions plutôt augmentées qu'adoucies.

Ce fut dans ces circonstances que se mut aux Jacobins la grande question si on devoit déclarer la guerre à l'Autriche. Les Cordeliers ne la vouloient pas, parce qu'elle donnoit trop de pouvoir à La Fayette, le plus grand ennemi de d'Orléans ; les Jacobins la vouloient, parce que la paix, continuée pendant six mois, affermissoit aux mains de Louis XVI un sceptre despotique, ou bien aux mains de d'Orléans un sceptre usurpé, et que la guerre seule, une prompte guerre, pouvoit nous donner la République. A cette occasion donc éclata la plus forte scission entre la faction Robes-

pierre et le parti Brissot. Moi qui n'avois pas même encore vu celui-ci, moi qui ne pensois à rien qu'à la République, je parlai dans cette question. Mon premier discours fit beaucoup d'effet; mais, dans le second, l'un des meilleurs morceaux que j'aie composés, j'accablai Robespierre; il le sentit, ne put répondre un mot ce jour-là, balbutia cinq ou six réponses les jours suivans, écrivit, écrivit, écrivit, et mit en campagne tous les limiers de la Cordelière pour calomnier dans les cafés, dans les groupes, l'orateur nouveau.

A peine je descendois dans la carrière, et déjà mes périls commençoient. Une chose digne de remarque, c'est que je n'ai jamais pu savoir s'il est vrai que la popularité a quelques douceurs. Dès que j'ai servi le peuple, on m'a calomnié près de lui, et plus je mettois d'ardeur à soutenir ses intérêts, plus il me poursuivoit de sa haine. Il est bien vrai qu'après mes deux discours aux Jacobins, imprimés et envoyés partout à leurs frais, j'allai rapidement au secrétariat de la Société et à sa vice-présidence. Il est assez piquant de remarquer à cet égard que les députés seuls pouvoient être présidens, et que celui qui le fut en même temps que j'étois vice-président, c'étoit Basire. Ainsi, si les purs Jacobins avoient emporté la vice-présidence, la présidence étoit échue aux Cordeliers. Cependant, au moment où j'écris, Basire a été

guillotiné, et moi je languis dans l'exil. Robespierre s'est fait jour entre deux. Mon élection cependant étoit l'ouvrage de quelques républicains éclairés; mais la masse, la foule idiote déjà toute robespierrisée, me détestoit.

Voici le premier moyen dont s'avisa le futur dictateur pour faire disparoître en ses premiers jours un nouvel athlète dont le courage et les moyens l'alarmoient fort.

Avec Dumouriez qui se disoit alors républicain comme il se dit aujourd'hui feuillant, comme il se dira demain aristocrate, si cela convient à sa vaste ambition, appuyée au reste sur d'immenses talens; avec Dumouriez étoient au ministère trois vrais républicains, Roland, Servan, Clavière : tous quatre vouloient la guerre. Je ne connoissois encore aucun d'eux, aucun d'eux ne me connoissoit que par mes succès dans cette discussion récente où j'avois conquis à leur opinion tous les Jacobins de bonne foi. Il falloit un ministre de la justice; les quatre ministres jetèrent les yeux sur moi; il fut arrêté qu'au prochain conseil on présenteroit mon nom au roi qui m'eût infailliblement accepté, parce qu'à cette époque il entroit dans les plans de la cour de composer tout le ministère absolument comme les nouveaux ministres le demandoient. C'étoit le surlendemain que devoit se tenir le conseil; mais, dès la surveille, Robespierre et tous les

Cordeliers apprirent que j'allois être nommé. Le lendemain voici ce qu'ils firent.

Dès le matin les limiers allèrent crier dans les groupes qu'arrivé de Coblentz depuis trois mois, je m'étois insinué aux Jacobins pour les diviser. A midi je me promenois sur la terrasse des Feuillans, passant près des groupes très agités, et ne me doutant pas que c'étoit moi que leurs cris menaçoient. Chahot, que je ne connoissois que de vue, vint charitablement m'en avertir, et d'un ton très officieux il ajouta que je ferois bien de ne point aller le soir aux Jacobins où je pourrois courir quelques risques. On va voir que ces Messieurs auroient trouvé commode de me calomnier sans que je fusse là pour répondre. Je ne tins compte de l'avis; j'allai le soir aux Jacobins. Une heureuse circonstance me permit de traverser, sans être reconnu, les cours où des spadassins, aujourd'hui pour la plupart membres du tribunal révolutionnaire, m'attendoient armés de gros bâtons. J'entrai dans la salle au moment où l'éternel dénonciateur Robespierre dénonçoit vaguement des émigrés introduits dans la Société, etc., et les tribunes, imbues des propos de la matinée, d'applaudir avec fureur. Robespierre finissoit par demander qu'une commission examinât ces nouveaux reçus, et qu'on les chassât de la Société. Je demandai la parole pour appuyer la motion; Robespierre s'y opposa, di-

sant que je voulois troubler la Société, et puis il recommença à m'inculper d'émigration indirectement, et ayant bien soin de ne me pas nommer. J'insistai pour la parole; les tribunes, ayant reçu le signal, se levèrent furieuses. Je voyois de toutes parts des poings et des bâtons. Cinquante Jacobins, indignés, vinrent se grouper autour de moi, offrant de m'accompagner jusqu'à ma porte. Un d'eux (il s'appeloit Bois) me dit : « Moi, je fais mieux : ils ne veulent pas t'entendre, ils t'entendront. » Puis se jetant au milieu de la salle : « Oui, sans doute, s'écria-t-il, il y a un traître ici. » Les Cordeliers alléchés se turent aussitôt, et les douces tribunes de les imiter. « Mais ce traître, je ne veux pas l'accuser indirectement; je le nomme, c'est Louvet. » Aussitôt je me précipitai à la tribune. Robespierre voulut encore m'enlever la parole, il n'étoit plus temps. Dénoncé nominativement, je devois répondre. La Société l'ordonna. Je le fis; je rendis compte de toute ma vie révolutionnaire depuis 1789, citant des faits, les lieux, les personnes. Ma justification eut un tel succès que les tribunes mêmes finirent par applaudir. Eh bien, le lendemain Robespierre répandit le bruit que je m'étois fait dénoncer moi-même pour avoir l'occasion de faire mon panégyrique, et cela parce que je voulois être ministre de la justice!

Je ne craignois pas de l'être; mais je jure que je

ne le désirois pas. Le jour même que le conseil devoit se tenir, je reçus, à dix heures du matin, une lettre complimenteuse du député Hérault-Séchelles, que je ne connoissois point. Cet intrigant m'annonçoit ma nomination à laquelle il avoit bien contribué, disoit-il. Puis il demandoit une des premières places des bureaux pour un de ses anciens secrétaires, peut-être comme lui agent secret de l'Autriche. Un autre vint me dire qu'il quittoit Dumouriez, qui lui avoit certifié qu'en effet je serois nommé le soir. Mais, dans un dîner où se trouvèrent les ministres et quelques députés, tout changea. Un lourd personnage, assez ignorant, et surtout fort timide, Duranthon de Bordeaux, me fut préféré. Ce fut la première faute du parti républicain. Il l'a payée bien cher. Elle a surtout coûté bien du sang et des larmes à mon pays. Eh ! par quelle étrange fatalité faut-il que le changement des destinées d'un homme agisse si puissamment sur les destinées d'un empire? Que si j'avois été ministre de la justice, j'aurois assurément signé cette fameuse lettre de Roland à laquelle Duranthon, ambitieux et foible, refusa d'accéder [1].

---

1. Il s'agit de la lettre par laquelle Roland gourmandait Louis XVI, qui avait refusé de sanctionner le décret instituant un camp de vingt mille fédérés et celui qui prononçait la déportation contre les princes réfractaires. Cette lettre amena le renvoi des ministres « patriotes ». (Juin 1792.)

Coupable dans le sens des trois ministres, on me renvoyoit avec eux. Partageant leur honorable disgrâce, j'obtenois aussi l'estime publique; avec eux je rentrois le 10 août, j'étois ministre de la justice; le royalisme déguisé ne commettoit pas, sur le berceau de la République, les horreurs de septembre; la faction des Cordeliers ne forçoit point, par la terreur, l'élection de ces députés de Paris, dont quelques-uns ont été si funestes à la France. Le gouvernement anglois, n'ayant pas de moyens d'exciter contre nous son peuple, cherchoit vainement un prétexte de guerre; Robespierre, s'il ne changeoit pas, succomboit; avec lui tomboient ou n'osoient se montrer Pache et son insolente Commune; Chaumette, Hébert, le grand exterminateur, et cette foule de vils coquins payés par les puissances. La République étoit fondée!

Cependant Lanthenas m'entraîna chez le ministre de l'intérieur, qui avoit un vif désir de me connoître. Oh! Roland, Roland, que de vertus ils ont assassinées dans ta personne! Que de vertus, de charmes et de talens dans la personne de ta femme, plus grand homme que toi! Tous deux me pressèrent d'écrire pour une cause qui avoit besoin de l'intime réunion de tous les hommes propres à la faire valoir. La guerre étoit déclarée. La cour, visiblement d'accord avec l'Autriche, trahissoit nos armées; il falloit éclairer le peuple sur tant de

complots : j'écrivis *la Sentinelle*. Le ministre de l'intérieur en faisoit les frais. Ma très modique fortune n'auroit pu suffire à l'impression d'un journal-affiche, dont plusieurs numéros furent tirés à plus de vingt mille. Ceux qui ont étudié Paris et les départemens savent combien *la Sentinelle* a servi la France à l'époque où l'étranger, enhardi par ses alliances intérieures, menaçoit de tout envahir.

A quelque temps de là, Dumouriez, voulant régner au conseil, culbuta les ministres Servan, Clavière et Roland. Le jour même on vint me confier qu'il pensoit à me donner l'ambassade de Constantinople. Il y eut même quelques journaux qui l'annoncèrent; ce qui n'empêcha pas que je n'insérasse dans le numéro suivant de *la Sentinelle* un paragraphe fort vif contre la conduite du ministre favori; aussi n'ai-je plus entendu parler de mon ambassade.

Ce fut à peu près à la même époque que Brissot et Guadet voulurent me faire envoyer commissaire à Saint-Domingue. Guadet surtout insista longtemps avec la plus grande chaleur. Deux passions également fortes me retinrent : l'amour de Lodoïska, qui, n'étant pas ma femme alors, n'auroit pu me suivre, et l'amour de ma patrie en péril. Sur mes refus réitérés on donna cet emploi à Santhonax. Si je l'eusse accepté, Santhonax seroit actuellement proscrit à ma place, et moi je ferois

à la sienne la guerre aux Anglois dans Saint-Domingue.

Vint enfin l'insurrection du 10 août. Ce que j'ai fait dans cette journée, je l'ai dit ailleurs; mais ce que je n'ai pas dit, c'est que j'ai contribué à sauver des soldats suisses que les satellites de d'Orléans, qui avoit fui à la première décharge, vinrent pour massacrer quand le combat fut fini. Je fis filer plusieurs de ces malheureux dans les corridors de l'Assemblée, d'où ils passèrent au Comité diplomatique, dans les armoires duquel Brissot et Gensonné en cachèrent plusieurs. Un autre fait non moins piquant dans un autre genre, c'est que Danton, qui s'étoit caché pendant le combat, parut après la victoire armé d'un grand sabre et marchant à la tête du bataillon des Marseillois, comme s'il eût été le héros de ce jour. Quant à Robespierre, plus lâche encore et non moins hypocrite, il n'osa se montrer que plus de vingt-quatre heures après l'affaire; ce qui ne l'empêcha pas de s'en attribuer tout le succès au conseil de la Commune, où il alla commander en despote le surlendemain 12.

Et le 2 septembre suivant ils nous menaçoient tous. L'affreux Robespierre proscrivoit à la tribune; le grand exterminateur rendoit des arrêts de mort. Le supplice de Brissot, de Vergniaud, de Guadet, de Condorcet, de Roland, celui de la

citoyenne Roland, celui de ma Lodoïska, le mien, étoient décidés. Vils imposteurs, infâmes royalistes, étions-nous déjà des fédéralistes alors ? Non, mais pour le service des puissances vous inventiez d'autres calomnies !

Étions-nous des fédéralistes, dès les premiers jours de la Convention ? Et cependant vous nous proscriviez déjà ; vous proscriviez les deux tiers de l'Assemblée ; vous placardiez qu'il falloit une nouvelle insurrection ; qu'à voir la trempe de la plupart des députés à la Convention, vous désespériez du salut public. « O peuple babillard, disiez-vous, si tu savois agir ! [1] »

Étions-nous des fédéralistes en février 1793 ? Dans le nombre des calomnies dont vous nous poursuiviez sans relâche, vous n'aviez pas encore imaginé celle-là ; et cependant vous nous proscriviez.

Vous nous proscriviez le 10 mars, et, loin de songer à nous accuser de fédéralisme, vous donniez, comme je le démontrerai tout à l'heure, l'exemple de l'établir.

Quelques jours après, vous veniez à la barre de l'Assemblée nous proscrire par la bouche de Pache. Vous demandiez vingt-deux têtes, en attendant mieux ; et vous nous accusiez de tout, excepté de fédéralisme.

---

1. Voyez les placards de Marat. (*Louvet.*)

Le 31 mai, vous veniez le sabre à la main nous saisir, et ce n'étoit pas encore de fédéralisme que vous nous accusiez.

Et même plusieurs semaines après, lorsque vous aviez chargé l'ingénieux Saint-Just d'imaginer nos crimes, ô absurdité! c'étoit le fédéralisme et le royalisme ensemble que vous nous reprochiez!

Quelques mois après, le fédéralisme resta seul. Mais dans quelle bouche, grands dieux? dans celle de Barère!

Si jamais il exista, le fédéralisme, ce fut par vous seuls, par vous qui nous l'imputiez.

Vous le proclamiez au 2 septembre, dans votre circulaire où vous déclariez méconnoître l'Assemblée représentative centre unique de ralliement, où vous disiez de votre municipalité de Paris « qu'elle venoit de se ressaisir de la puissance du peuple »; où vous invitiez les autres sections de l'empire à adopter vos mesures; où par conséquent vous disiez en d'autres termes à chaque département: « Toute l'autorité, tous les trésors, tous les moyens de gouvernement sont à moi. » Pour vous plus de liberté, point de République; à moins que de votre côté vous ne vous hâtiez de ressaisir aussi la portion de pouvoir qui vous revient; auquel cas, si vous pouvez éviter l'anarchie, vous avez le fédéralisme.

Vous le proclamiez de nouveau dans le mani-

feste de votre révolte avortée du 10 mars, où vos insurgens demandoient, « comme mesure suprême et seule efficace, que le département de Paris, partie intégrante du souverain, exerce en ce moment la souveraineté qui lui appartient ». De sorte que, pour établir le fédéralisme, chaque département n'avoit qu'à vouloir aussi, d'après vos agressions et votre exemple, *exercer* sa portion de souveraineté, sauf au moins à reconnoître sur certains points un lien commun que vous, dans votre tyrannie, vous n'admettiez pas.

Il exista, le fédéralisme, lorsque, dans chaque département, un Montagnard, investi de pouvoir sans bornes, alla dicter des lois arbitraires auxquelles le département voisin n'étoit pas soumis. Il exista, lorsqu'une douzaine de dictateurs, démembrant l'empire commun, s'alla créer une douzaine d'empires. Il exista lorsqu'au nord Le Bon, dans le midi Maignet, à l'ouest Carrier, Collot-d'Herbois dans Lyon, régnèrent despotiquement, chacun selon ses caprices, au gré de ses passions, de diverses manières; et quelles manières, grands dieux ! Les barbares, ils ne s'accordoient que sur un point : verser le sang par flots, et par flots encore !

Certes il exista, le fédéralisme, il exista pour le crime ; mais il n'exista que par vous, tyrans, et pour vous.

Cependant, s'écrient quelques hommes étrangement abusés, les départemens se sont fédéralisés pour marcher contre la Convention. Contre la Convention ! Jamais. Pour elle, toujours. Mais d'ailleurs, *fédéralisés*? Que voulez-vous dire ? Elles étoient donc fédéralistes, au 14 juillet, les sections de Paris qui, chacune en particulier trop foible, se fédérèrent pour renverser la Bastille? Ils étoient donc fédéralistes, le 10 août, ce bataillon du Finistère, ce bataillon de Marseille et ces nombreux bataillons de Paris qui se fédérèrent contre le château ? Et ces douze cent mille soldats qui de toutes les parties de la République courent aux frontières, et se fédèrent contre l'étranger qu'ils écrasent, ce sont donc des fédéralistes? Enfin se fédérer, c'est donc se fédéraliser? Quel misérable abus de mots ! quelle pitié !

Mais quand on pense que cet abus de mots a pu conduire sur l'échafaud plus de cent mille républicains, et les républicains les plus courageux, les plus éclairés, les plus probes ! Quelle horreur !

Je ne répéterai point ici ce que j'ai imprimé ailleurs sur les travaux du corps électoral de Paris. Au moins les élections des départemens pouvoient remédier à ce mal. Pétion, Sieyès, Thomas Payne, Condorcet, Guadet, etc., rejetés par la faction de Paris, furent élus par le peuple des départemens ; celui du Loiret, où je n'avois pas un ami particu-

lier, pas une correspondance, où je n'avois jamais paru, me nomma l'un de ses députés. Voilà pourtant ce qu'ils ont appelé intriguer, eux qui dans la capitale avoient forcé leur élection par les poignards!

Ce fut au 10 août 1792 que je me chargeai de la rédaction du *Journal des débats* [1]. Ils ont osé dire dans le mensonge-Amar, appelé acte d'accusation des députés fédéralistes [2], qu'on me payoit 12,000 livres par an pour mentir à l'Europe dans ce journal. Voici le fait : après le 10 août, Baudouin, propriétaire de ce journal, qui le sentoit perdu si quelque patriote connu et de quelque talent ne le soutenoit pas, vint me conjurer de le prendre. Je refusai ; alors il alla solliciter et m'apporta des billets de Guadet, de Brissot, de Condorcet, qui me prioient de m'en charger. Je me rendis. Baudouin m'offroit tout ce que je voulois. Le dernier rédacteur, qui étoit peu connu, touchoit 6,000 livres ; j'en demandai 10,000 livres, et certes Baudouin fit un excellent marché, car bientôt ses abonnés triplèrent. J'employai deux collaborateurs; encore ma chère Lodoïska étoit-elle

1. Il s'appelait alors *Journal des débats et des décrets* et ne rendait compte que des séances de l'Assemblée législative.

2. Il s'agit de l'acte d'accusation contre les Girondins lu à la séance de la Convention du 3 octobre 1793 par André Amar, au nom du Comité de sûreté générale.

obligée d'y travailler beaucoup. Hélas ! et c'est la source du plus grand malheur qui peut-être m'accable aujourd'hui ; peut-être, tandis que, languissant dans un dangereux exil, j'attends cette épouse si chère, peut-être est-elle arrêtée ! C'est à cette époque que mes ennemis l'ont connue ; c'est alors qu'ils ont pu apprécier ses talens littéraires, son âme forte et la tendresse qu'elle me portoit. C'est alors qu'Amar, sous prétexte de la reconduire, vint chez moi plusieurs fois malgré elle. Il vouloit, disoit-il, lui faire sa cour et m'éclairer sur les pièges que me tendoient Roland, Brissot et tous mes prétendus amis ; c'est-à-dire qu'envoyé par la faction, il osoit se flatter de séduire mon amie et de me corrompre. Au reste, il nous vit dans notre intérieur et en désespéra bientôt. Un jour, sortant de l'Assemblée, où il venoit de faire une motion sanguinaire, il s'approcha de ma femme et lui voulut dire quelques douceurs. Celle-ci, l'interrompant, lui dit froidement : « Monsieur, je viens d'entendre ce que vous avez dit à la tribune, et je vous méprise. » Il ne revint plus chez nous, il devint notre ennemi le plus cruel. C'est lui qui n'a pas rougi d'attacher son nom à cette pièce infâme, à cet acte d'accusation qui a conduit les plus vertueux républicains à l'échafaud ; c'est lui qui dit que je mentois à l'Europe ; oui, je mentois, car je dissimulois une partie de ta laideur et de la laideur

des tiens! Enfin, c'est lui qui, membre de ce Comité de sûreté générale, maintenant investi de tout le pouvoir nécessaire pour produire un mal sans bornes, c'est lui qui, ministre des proscriptions d'un nouveau Sylla, tout-puissant pour le crime, tient peut-être ma femme dans le cimetière de ses prisons. O Lodoïska, ma chère Lodoïska! si tu péris, j'aurai causé ta mort, mais je ne te survivrai pas longtemps!

Le 21 septembre, la Convention commença, et dès le second jour Robespierre et Marat allèrent aux Jacobins prêcher l'insurrection contre la Convention ; le premier osa, quelques semaines après, se plaindre à la Convention de ce qu'il appeloit les calomnies répandues contre lui et défier un accusateur : à l'instant même je demandai la parole [1]. L'accusation que j'intentai contre lui produisit le plus grand effet ; cinquante députés attestèrent les attentats que je rappelois, et dont le moindre devoit conduire cet homme à l'échafaud. Le lâche crut sa dernière heure arrivée, il vint à la tribune me demander grâce. Si Pétion, qu'ils n'avoient pas alors assez calomnié pour lui ôter son immense influence, si Pétion, que j'interpellai plusieurs fois, eût voulu dire le quart de ce qu'il savoit,

---

1. C'est le 29 octobre 1792 que Louvet prononça sa *Robespierride*.

Robespierre et son complice étoient décrétés sur l'heure. Alors, détestés dans la République entière, n'ayant dans Paris qu'un parti très inférieur à celui de la Convention, ils recevoient le châtiment de leurs crimes. L'infâme d'Orléans et une vingtaine de brigands subalternes rentroient dans leur nullité ; un Barère, un Delacroix, un ramas de vils intrigans toujours prêts à traîner le char du parti dominant, restoient rolandistes ; la République étoit sauvée !

Pétion, Guadet, Vergniaud, firent donc cette faute de ne pas répondre aux fréquentes interpellations par lesquelles je les appelois en témoignage, et un autre poussa la foiblesse jusqu'à me blâmer dans son journal d'avoir intenté cette accusation.

Cependant Robespierre avoit été tellement atterré qu'il avoit demandé huit jours pour répondre. Ce terme expiré, il meubla de tous les Jacobins et Jacobines qu'on put rencontrer les tribunes qui se trouvèrent pleines dès neuf heures du matin. Le dictateur parla deux heures, mais ne répondit point; je comptois l'écraser dans ma réplique. Les Girondistes se levèrent avec la Montagne pour m'empêcher de parler. Je ne vis plus pour moi que le fier Barbaroux, le brave Buzot, le vertueux Lanjuinais et notre vigoureux côté droit. Brissot, Vergniaud, Condorcet, Gensonné, pensèrent qu'un

ordre du jour, s'il sauvoit Robespierre, le déshonoroit assez complètement pour lui ôter à jamais toute influence ; comme si devant cette faction sanguinaire il s'agissoit d'honneur, comme si l'impunité physique ne devoit pas l'enhardir à tous les forfaits ! Cette énorme faute du parti républicain me navra le cœur ; dès lors je prévis que les hommes à poignard l'emporteroient tôt ou tard sur les hommes à principes ; dès lors j'annonçai à ma chère Lodoïska qu'il falloit de loin nous tenir prêts à l'échafaud ou à l'exil.

Salle, Barbaroux, Buzot et moi nous ne cessions de dénoncer la faction d'Orléans. Brissot, Guadet, Pétion et Vergniaud ne nous secondoient jamais que très foiblement. Hébert et Marat calomnioient sans cesse dans leurs journaux très popularisés. Pache, après avoir trompé Roland par son hypocrisie de républicanisme et de vertu, trompoit la nation et la trahissoit en désorganisant tout au ministère de la guerre, en suscitant mille entraves au génie conquérant de Dumouriez, alors très sincèrement républicain, quoi qu'il en puisse dire aujourd'hui. Les armées se remplissoient des apôtres de l'indiscipline et de toute espèce de brigandage ; les états-majors se peuploient des brigands dévoués à la faction. Les bureaux de la guerre, les Jacobins, les Cordeliers, les sections où trente coquins dominoient par la

terreur, retentissoient des cris de la révolte ; nos tribunes nous insultoient, nous menaçoient, ne nous laissoient plus la liberté de parler ; et cependant nos malheureux amis voyoient à tant de maux un remède unique, le plan de constitution qu'ils achevoient, et, quand on leur parloit d'un coup de vigueur contre les conjurés, ils répondoient avec le plus déplorable sang-froid qu'il falloit se garder d'aigrir ces hommes naturellement violens.

En général, il est temps de faire cette remarque que, parmi les victimes du 31 mai, on comptoit beaucoup d'hommes distingués par de rares talens, capables d'épurer la morale, de régénérer les mœurs, d'augmenter la prospérité d'une République en paix, de bien mériter de la patrie par leur conduite privée, par des vertus publiques ; mais qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui fût accoutumé au bruit des factions, propre à ces coups vigoureux par lesquels on peut abattre des conjurés ; pas un même qui fût en état de soupçonner des desseins ennemis, d'embrasser d'un coup d'œil le vaste plan d'une conjuration, et, s'ils l'eussent enfin reconnu, de le vouloir combattre autrement que par des principes de morale et de pompeux discours. J'en excepte Salle, Buzot et Barbaroux qui dès le principe reconnurent bien la faction d'Orléans et se joignirent à moi pour la combattre dans toutes les occasions ; mais leur pénétration ne put s'éten-

dre bien loin, il n'y eut jamais que Salle à qui je pus persuader que l'Autriche et l'Angleterre avoient leurs principaux agens dans les Jacobins; et je me souviens que Guadet, Pétion et Barbaroux même se récrioient encore dans la Gironde, six mois après le 31 mai, lorsque je disois qu'assurément Marat et sa bande étoient aux puissances. Quelquefois, dans des momens d'indignation, Guadet le disoit bien, mais c'étoit par une espèce de métaphore; et certes il n'auroit jamais voulu prendre ce qu'il appeloit cette hypothèse pour base de sa conduite dans l'Assemblée. Trop honnêtes gens, ils ne pouvoient croire à de pareils forfaits; aussi ne cessois-je de leur répéter que tôt ou tard ils en seroient les victimes.

Peu à peu j'ai anticipé sur les événemens: revenons à l'ordre du jour sur l'accusation contre Robespierre. Ne pouvant parler, je pris le parti d'écrire et d'imprimer ma réponse ainsi intitulée: *A Maximilien Robespierre et à ses royalistes*. C'est là que j'ai peint toutes les manœuvres de Robespierre aux Jacobins pendant 1792, la faction des Cordeliers, les turpitudes du corps électoral de 1792, les desseins de la faction d'Orléans, les ambitieux projets des différens chefs. Presque tout ce que j'annonçois s'est réalisé par la suite, si ce n'est que, contre mon attente, et contre toute probabilité, le très médiocre Robespierre a triomphé de Danton. Je dis

très médiocre, parce que les pompeux rapports qu'il publie, depuis que, réunissant, comme principal membre du Comité de salut public, tous les pouvoirs, il dispose aussi des assignats, ne peuvent en imposer à quiconque le connoît aussi bien que moi. Détestable auteur et très mince écrivain, il n'a aujourd'hui d'autre talent que celui qu'il est en état d'acheter.

Le ministre de l'intérieur, Roland, qui sentoit l'irréparable faute de cet ordre du jour, voulut, autant que possible, l'amender, en faisant connoître à la nation tous les crimes des dictateurs de Septembre. Il fit passer un grand nombre d'exemplaires de ma brochure dans les départemens, et je ne doute pas que cette grande publicité n'ait retardé de plusieurs semaines les affreux succès de la faction.

A peu près dans le même temps, Buzot et moi, nous lui portâmes un coup non moins sensible. Nous demandâmes et nous obtînmes le décret d'expulsion des Bourbons. Une révolte des Jacobins, des Cordeliers et de la Commune, nous le fit rapporter; mais du moins nous en tirâmes cet avantage d'avoir forcé la faction de se produire, de manière qu'il n'y eut plus que les gens tout à fait aveuglés et de mauvaise foi qui pussent la contester, ou la voir ailleurs que sur la fameuse Montagne.

Assurément j'avois bien mérité l'honneur d'être chassé de cette Société des Jacobins, où l'on ne comptoit peut-être plus trente de ses anciens membres, et qui n'étoit plus remplie que de Cordeliers. Je fus rayé le même jour que Roland, Lanthenas et Girey-Dupré, collaborateur du journal de Brissot, jeune homme plein de républicanisme, de courage et de talent.





CHAPITRE III

Nous voici à l'affaire de Capet, sur laquelle j'ai quelques détails importans à donner. Salle ouvrit et motiva dans l'Assemblée l'opinion de l'appel au peuple. Je la soutins, on peut voir par quels motifs, et si les événemens ont vérifié mes prédictions. Mon discours, qui ne fut pas prononcé à la tribune parce qu'on ferma la discussion à l'instant où j'allois parler, a du moins été imprimé. Parmi nos orateurs, Vergniaud répondit à Robespierre et l'écrasa. Digne et malheureux Vergniaud, pourquoi n'as-tu pas plus souvent surmonté ton indolence naturelle? Et surtout pourquoi, lorsqu'ils environnoient la représentation de mille embûches mortelles, pourquoi tes yeux ont-ils refusé de voir? Après le 10 mars ils se fermoient encore; ils ne se sont ouverts qu'au 31 mai, hélas! et trop tard.

Que d'horreurs! Et ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'ils nous préparoient. Nous n'étions pas loin du 10 mars: un ennemi bien redoutable

et bien peu attendu alloit grossir le nombre déjà trop grand de nos ennemis : Dumouriez alloit aussi se joindre à la faction d'Orléans.

Au moment où j'écris, ses mémoires ont paru. Il y prétend avoir toujours été monarchiste ; mais je dois à la vérité de déclarer et de prouver qu'il fut, pendant quelque temps, un très sincère républicain.

Qu'il ait désiré que Louis XVI se maintînt sur le trône, alors que, devenu son premier ministre, il régnoit plus que lui, je le conçois ; mais qu'après le 10 août il fût demeuré le fidèle serviteur d'un prince découronné, je crois connoître assez l'ambitieux général pour affirmer que cela ne se pouvoit pas. D'ailleurs ne m'est-il pas connu qu'après cette journée du 10 août, Dumouriez fut le premier dénonciateur de La Fayette qui faisoit prêter à ses troupes serment d'obéissance au roi ? Ne sais-je pas bien qu'à cette époque il écrivit lettres sur lettres à la commission des vingt et un de l'Assemblée législative, et que ce fut ainsi qu'il obtint le commandement général ? N'est-il pas connu de l'Europe que sans lui Brunswick étoit à Paris avant la fin de l'automne ? Il me dira que, pour l'honneur et la sûreté de la France, un très zélé monarchiste pouvoit bien ne pas vouloir que l'étranger vînt dicter des lois jusque dans la capitale, et qu'il devoit encore désirer de reprendre sur lui Verdun et

Longwy. Je l'accorde; mais la victoire de Jemmapes? mais la conquête de la Belgique? mais l'invasion projetée et presque effectuée de la Hollande? N'étoient-ce pas là des actes plus que constitutionnels?

Après avoir dans une campagne à jamais fameuse, avec trente-cinq mille soldats nouveaux, arrêté, repoussé, chassé, presque détruit cent mille vieux soldats, les meilleurs de l'Europe, et commandés par un des généraux les plus célèbres; après avoir repris deux places fortes; vaincre à Jemmapes, conquérir la Belgique, et bientôt porter à toutes les puissances un coup décisif, en s'emparant des ports et des trésors de la Hollande; puis avec une armée fière de ses victoires, renforcée de soixante mille Brabançons et Bataves, revenir sur Cobourg, le battre, forcer l'Autriche à la paix, l'Angleterre au silence, toute l'Europe à l'admiration, devenir ainsi le véritable fondateur de la République françoise et l'arbitre des destinées du monde : ce rôle étoit assez grand pour tenter le plus ambitieux des hommes, et l'homme du plus grand génie.

Dumouriez y aspira, Dumouriez l'eût rempli. Mais la faction de l'étranger, qui ne craignoit rien tant que lui, sentit de bonne heure qu'il falloit lui préparer des revers dont l'effet inévitable seroit de le culbuter ou de le forcer à venir vers elle. C'est

pour cela que Pache, alors ministre de la guerre, et Hassenfratz, le chef de ses bureaux, s'appliquèrent à laisser les troupes de Dumouriez manquer de tout; c'est pour cela qu'ils jetèrent dans cette armée le plus grand nombre possible de ces petits soldats orléanistes, infatigables apôtres du pillage et de l'indiscipline; c'est pour cela que le conseil où Roland n'étoit plus entendu qu'avec humeur, où chacun s'unissoit contre sa vertu trop austère, où Monge et Pache décidoient, et sur lequel Dumouriez, qui a grand soin de ne le pas dire, sait pourtant très bien que le parti républicain de la Convention ne pouvoit plus rien à cette époque; c'est pour cela, dis-je, que le conseil désola la Belgique de ce Ronsin, de ce Chépy, de cet Estienne, de cette bande de commissaires du pouvoir exécutif, secrètement et spécialement chargés de faire haïr la France et surtout son gouvernement prétendu républicain, et d'employer pour cela toutes les violences, toutes les extorsions, toutes les espèces de despotismes, de brigandages, tous les forfaits que de tels scélérats pouvoient inventer; comme certains commissaires investis, loin de la Convention, de plus de pouvoir qu'ils n'en avoient dans son sein, et de même chargés par la faction de rendre la soi-disant République à jamais détestable dans les départemens. C'est pour cela que l'un des commissaires conventionnels, choisis

par la Montagne, alors toute-puissante, pour aller dans la Belgique, fut Delacroix [1], plus capable à lui seul de détrousser les Belges que cette nuée de voleurs déjà dépêchés par le conseil. C'est pour cela que Marat, principal agent de l'Angleterre, ne cessoit de déchirer le général dans ses feuilles journellement colportées jusque sous les tentes de Dumouriez ; c'est pour cela qu'il ne cessoit de travailler à lui enlever la confiance des soldats ; c'est parce qu'il savoit de quels pièges on l'environnoit, que d'invincibles obstacles on préparoit sur ses pas, et quelles dernières trahisons on lui réservoit, qu'il prédisoit avec assurance qu'au printemps le général seroit émigré. Et ces moyens leur ont réussi ! Et Dumouriez, trahi dans ses brillantes espérances, n'a pas rougi de pactiser avec ceux qui venoient de lui ravir tous ses moyens, toute sa fortune et toute sa gloire, contre ceux auxquels il devoit tout, et qui aux jours de leur puissance avoient travaillé de tous leurs moyens à ses succès ! Il n'a pas rougi de pactiser avec les Delacroix, les plus vils coquins que la terre ait jamais vomis, contre les Vergniaud, Condorcet, Thomas Payne et d'autres infortunés républicains, auxquels,

---

1. Ces calomnies de Louvet contre Delacroix, collègue de Danton et de Camus dans la mission de Belgique (1792-1793), ont été réfutées par le docteur Robinet dans le *Procès des Dantonistes,* Paris, 1879, in-8°.

malgré les calomnies que chacun leur prodigue maintenant, la postérité, l'impartiale postérité rendra justice. Et, dans ses mémoires, ce n'est pas au digne chef de l'horrible Montagne que Dumouriez adresse ses plus fréquens reproches, c'est à mes malheureux amis que, tantôt par des omissions volontaires, tantôt par des réticences affectées, tantôt par des calomnies directes, il voudroit prodiguer l'opprobre des différens décrets qu'ils ont constamment combattus et dont ils ont été les victimes. C'est encore sur la tombe des républicains qu'il vient insulter à leurs vertus qu'il a persécutées, à leurs bienfaits qu'il a trahis! O Dumouriez! on peut ainsi faire sa cour aux rois de l'Europe; mais l'histoire est là qui n'eût parlé que de tes talens, et qui devra raconter, avec ton horrible perfidie, toutes tes bassesses.

Malgré les manœuvres d'Hassenfratz et de Pache, Dumouriez commença sa campagne, et déjà son heureuse audace triomphoit de tous les obstacles. La faction vit que, malgré tout, il prendroit la Hollande; et dès lors le général Stengel (je crois) laissa libre passage à Cobourg qu'il étoit si facile d'arrêter. Une colonne de trente mille Impériaux tomba du ciel apparemment, sans qu'on l'eût aperçue, et culbuta nos cantonnemens. Force fut à Dumouriez de laisser son expédition si heureusement commencée, et de revenir dans la Bel-

gique se remettre à la tête d'une armée frappée de découragement. Il lui rendit quelque force, quelque consistance, quelque discipline, et obtint encore un avantage assez important à Tirlemont.

La journée de Nerwinde vint ensuite. La défaite de l'aile gauche entraîna la perte de la bataille. Écoutez Miranda [1], il vous dira qu'il fut sacrifié par Dumouriez. Écoutez Dumouriez, il vous dira que Miranda se fit battre exprès pour lui arracher la victoire. Moi qui sais que la faction détestoit également l'un et l'autre, je penche à croire que ce fut elle, et elle seule, qui fit les désastres de ce jour. Il étoit décisif; et tout semble annoncer que les premiers qui, dans l'aile gauche de Miranda, crièrent sauve qui peut et la débandèrent, étoient ces désorganisateurs payés, ces Cordeliers, dignes émissaires de Marat, dignes agens de Delacroix.

Quoi qu'il en soit, l'expédition de la Hollande étoit manquée sans retour; une bataille perdue décidoit la perte de la Belgique; il ne restoit au général, pour couvrir la frontière, qu'une armée toute découragée, déjà très réduite, et que les désorganisateurs alloient travailler avec plus de succès. Voilà Dumouriez dans la situation où depuis longtemps la faction brûloit de l'amener. A ses yeux la République est désormais perdue. S'il continue de

1. Je crois Miranda à tous égards irréprochable. (*Louvet.*)

se battre franchement pour elle, il se perdra tôt ou tard lui-même. Encore un revers, et ses mortels ennemis, les Jacobins, le pousseront à l'échafaud. Que faire cependant? A quelle cour demander asile? Quel roi recevra, quel roi ne poursuivra pas le vainqueur de Brunswick?

Il y avoit bien un autre parti à prendre, plus prompt, plus sûr, plus généreux : assurer la retraite de ses troupes, les ramener sur la frontière, les placer dans la situation la moins défavorable; de là écrire à la Convention, et Dumouriez sait écrire, écrire une lettre digne de son auteur et des circonstances, dévoiler sans ménagement, non pas quelques foiblesses de tel ou tel républicain, mais tous les crimes des nouveaux royalistes, toutes les infâmes manœuvres de Pache, toutes les scélérates propositions de Delacroix, enfin tous les forfaits d'une faction impie et du cruel étranger qui la soldoit; puis, à l'exemple du dernier des Brutus et de tant d'autres généraux de l'antiquité... Mais à quoi bon une telle folie? Rien qu'à sauver son honneur! rien qu'à assurer sa gloire! rien qu'à lui donner une des premières places dans l'histoire! Qui! lui? il imiteroit ces fous de la Convention qui dans leurs propos vont citant sans cesse, non pas comme il le dit, les Romains, mais, ce qui est un peu différent, les héros de Rome! Non, un tel moyen ne pouvoit nullement convenir au général:

jusque-là, sans doute, il avoit été républicain pour ses intérêts; mais romanesque, il ne l'avoit pas encore été.

D'autres pensées étoient propres à séduire un homme de son caractère. Il lui paroissoit désormais impossible que la France ne retombât pas sous le joug de la royauté; si les étrangers nous donnoient un roi, ce ne seroit qu'à travers des flots de sang et avec le despotisme absolu. C'étoit donc, selon cet homme, rendre aux François un service réel que de traiter en dehors avec Cobourg, en dedans avec Philippe, pour le rétablissement de la constitution de 1789; et, dans ce dernier plan, le général étoit encore un personnage de grande importance. Il est vrai qu'il falloit trahir ses engagemens devant l'Europe, livrer aux poignards des gens de bien cruellement trompés, et dévorer la honte de s'associer aux plus méprisables des hommes, Delacroix et Marat. Nulle considération ne le put retenir. Comme Delacroix et quelques-uns des siens vivoient encore, et jouissoient même d'une grande popularité au moment où il a publié ses mémoires; comme par conséquent ces prétendus républicains pouvoient servir la cause des rois, et qu'il importoit de ne pas leur ôter leur masque, Dumouriez n'a fait qu'indiquer ses secrètes conférences avec eux. Il avoue du moins l'entrevue de Bouchain. Ce fut quelques jours au-

paravant, sans doute, qu'entre ces trois hommes la nuit du 10 mars fut arrêtée. Ce fut dans la Belgique que tout fut décidé entre eux. Ce fut là que la nuit du 10 mars fut arrêtée, ce fut là que les rôles se distribuèrent. De son camp, au sein duquel il demanderoit un roi, le général annonceroit dans ses manifestes qu'il alloit marcher contre l'anarchie et au secours de la saine majorité de la Convention : ainsi il donneroit de puissans prétextes aux Jacobins, auxquels il auroit l'air de déclarer la guerre, contre les députés républicains dont il feindroit de se porter le défenseur. Ainsi il appuieroit merveilleusement les cris de proscription de Marat, qui ne manqueroit pas de désigner tous les Girondistes aux poignards de la foule hébétée à laquelle il crieroit : « Voilà les royalistes! voilà les traîtres! voilà les complices de Dumouriez! » Alors on n'avoit autre chose à faire que de donner à la Convention nationale une séance de nuit, dans le cours de laquelle on dirigeroit sur les républicains tous les coupe-jarrets des Cordeliers, qui ne manqueroient pas de réclamer tous les décrets d'accusation nécessaires, et même, au besoin, de couper eux-mêmes les vingt-deux têtes déjà promises à Cobourg.

Cet affreux complot du 10 mars, si bien préparé, comment échoua-t-il cependant? Par le concours des hasards les plus singuliers; et l'on va s'étonner

encore ici des grands effets produits par de petites causes.

Pour être plus près de la Convention, j'avois pris mon logement rue Honoré, très peu au-dessus des Jacobins. Il étoit neuf heures du soir : ma Lodoïska, qui, rentrée chez nous, m'attendoit, entendit un affreux tumulte et d'horribles cris. Toujours inquiète pour moi, qui, depuis trois mois, comme la plupart de mes amis, ne vivois qu'au milieu des périls, continuellement poursuivi, menacé, outragé, forcé d'avoir des armes pour ma défense et de découcher toutes les nuits, ma chère épouse descendit et fut jusqu'aux tribunes de l'horrible Société d'où partoit tout le bruit. Elle entendit proférer mille calomnies, mille horreurs. Elle vit éteindre les bougies, tirer les sabres. Elle ne sortit de là qu'avec une multitude forcenée qui alloit aux Cordeliers chercher des auxiliaires avec lesquels elle reviendroit incessamment se porter sur la Convention. Lodoïska rentroit quand je revins. Aussitôt je volai chez Pétion où quelques-uns de mes amis étoient rassemblés. Ils causoient paisiblement de quelques décrets à rendre dans quelques semaines. Dieu sait avec quelle peine je les tirai de leur sécurité! Enfin, j'obtins qu'aucun d'eux ne se rendroit à la séance déjà commencée, mais que dans une heure nous nous réunirions, tous les principaux proscrits, dans telle maison où les conjurés ne

pouvoient nous deviner. Puis je me rendis promptement à la séance, où je trouvai Kervélégan, député du Finistère. Ce brave homme courut au fond du faubourg Saint-Marceau prévenir un bataillon de Brestois, très heureusement arrivé et retenu à Paris depuis quelques jours, et qui se tint toute la nuit sous les armes, n'attendant, pour marcher à notre secours, qu'une réquisition ou qu'un coup de tocsin. Moi cependant j'allois de porte en porte avertissant Valazé, Buzot, Barbaroux, Salle et plusieurs autres. Brissot étoit allé prévenir les ministres de ce qui se passoit, et déjà celui de la guerre, le brave et malheureux Beurnonville, ayant escaladé les murs de son jardin, avoit rejoint quelques amis avec lesquels il faisoit patrouille. Après deux heures de course, par une nuit noire et pour ainsi dire au milieu de mes assassins, je revins au rendez-vous indiqué. Pétion y manquoit. Il étoit pourtant fort exposé s'il restoit chez lui. Je retournai le chercher, et ce trait-ci va le peindre. Comme je le pressois de venir avec moi, il alla vers sa fenêtre, qu'il ouvrit, puis ayant examiné le ciel : « Il pleut, dit-il, il n'y aura rien. » Quoi que je pusse lui dire, il s'obstina à rester.

Ce ne fut pas la pluie qui arrêta les conjurés, mais cette double mesure de notre absence et de l'avertissement donné aux Brestois. Ils balancèrent

quand ils surent que le décret d'accusation, qu'ils auroient obtenu, ne pouvoit être suivi de l'arrestation soudaine de leurs victimes; et leur courage, toujours si grand lorsqu'il ne s'agissoit que d'assassiner, les abandonna tout à fait lorsqu'ils apprirent qu'il faudroit combattre. Ils n'étoient que trois mille; les Brestois étoient quatre cents : le moyen de risquer l'attaque? Ils n'osèrent.

Cependant ils s'étoient crus d'abord si sûrs de leurs coups qu'avant minuit ils avoient envoyé officiellement déclarer leur insurrection contre la représentation nationale à la municipalité, qui ne manqua pas d'en donner avis à la Convention deux grandes heures après, c'est-à-dire lorsque tout devoit être terminé. Ainsi la conspiration, quoique échouée, eut une sorte de publicité, du moins dans Paris; et certes, pour prévenir une seconde tentative de cette espèce, à supposer, comme je le crois, que nous ne pussions encore tirer vengeance de celle-ci, il convenoit du moins que nous lui donnassions la plus grande authenticité. Je crus que telle étoit l'intention de Vergniaud, lorsque le lendemain, nous étant rassemblés une vingtaine pour arrêter ce qu'il y avoit à faire sur cet événement, il se chargea de la dénonciation. Certes, je ne lui eusse point abandonné cette entreprise, si j'avois pu deviner de quelle manière il comptoit la remplir. Son discours fut beau, mais excessivement

nuisible. Il prit à tâche d'y tromper l'opinion publique qui se prononçoit déjà très fortement contre les deux Sociétés parricides, auxquelles une dénonciation vigoureusement franche, portée devant la France entière à la tribune de la Convention, eût donné le plus terrible coup. Tout au contraire, il attribua le mouvement du 10 mars à l'aristocratie; c'étoit l'aristocratie sans doute, c'étoit le royalisme; mais le royalisme et l'aristocratie des Cordeliers et de quelques meneurs Jacobins : voilà ce qu'il falloit dire, voilà ce qu'il ne dit pas. Aussi les deux Sociétés furent-elles charmées du commode manteau que Vergniaud leur donnoit; et lorsque, dans mon étonnement, je lui demandai le motif d'une aussi étrange conduite, il me répondit qu'il avoit jugé très utile de dénoncer la conspiration, sans nommer les vrais conspirateurs, de peur de trop aigrir des hommes violens déjà portés à tous les excès!... Bon Dieu! voilà pourtant quelles règles de conduite, quels ménagemens mal entendus préparoient les affreux succès de la faction. Encore s'ils n'avoient perdu que nous! Mais ils ont perdu la République.

Le comité Valazé, composé, je crois l'avoir déjà dit (mais qu'on me pardonne les répétitions, j'écris avec tant de hâte!), composé des républicains les plus vigoureux, de ces membres du côté droit qui ne ressembloit guère aux côtés droits des deux

premières assemblées, profondément affligé de cette nouvelle faute des Girondins, me chargea de la réparer, en préparant aussi une plus sérieuse dénonciation de ce complot du 10 mars. Je l'écrivis, mais je ne pus obtenir de la prononcer. La Montagne, qui redoutoit ma véracité, employoit toujours tous les moyens de son exécrable tactique, menaces, cris, clôture de discussion, révolte des tribunes, pour m'empêcher de parler. De là vient que dans les derniers temps on ne me voyoit jamais à la tribune. Je pris le parti de faire imprimer ce discours. On y trouvera toutes les principales circonstances, tous les principaux auteurs[1] de cette conspiration. Je n'y ai rien avancé que de très exact; et malheureusement presque toutes les conjectures que j'y ai hasardées sur les événemens dont l'avenir me paroissoit gros ont encore été des prédictions. Son titre est : *A la Convention nationale et à mes commettans sur la conspiration du* 10 *mars et la faction d'Orléans*. Il fut réimprimé dans plusieurs départemens; à Paris je fus obligé d'en faire tirer jusqu'à six mille exemplaires. Il

---

1. J'en excepte Bourdon de l'Oise. La suite a fait voir, je crois, qu'il n'étoit qu'égaré. Il faut bien qu'il le soit encore, puisque aujourd'hui il reste l'ennemi des députés proscrits et mon ennemi. Cela ne m'empêchera pas de lui rendre cette justice de déclarer qu'il ne paroît pas qu'il ait vraiment appartenu à la faction d'Orléans. (*Louvet.*)

eût produit un effet incalculable, si quelques insolens proconsuls, qui, déjà établis dans les départemens, n'y respectoient plus rien, n'en eussent, en ouvrant les paquets, arrêté beaucoup chez les directeurs des postes. Il est impossible de se figurer quelle rage saisit les conspirateurs, quand ce petit ouvrage parut. Ils n'osèrent le dénoncer à l'Assemblée, bien sûrs que je ne craindrois pas de l'y soutenir, et qu'il en acquerroit plus de publicité. Six mois après, Amar en parla indirectement dans l'acte d'accusation contre les républicains, mais il se garda bien d'en rappeler le titre. En général ils ont grand soin de ne parler de moi que lorsqu'ils y sont forcés; et surtout ils voudroient bien ensevelir dans le plus profond oubli mes écrits à la Convention. Mon nom, en effet, mon seul nom, rappelle tous les criminels desseins dont je les accusois et qu'ils ont remplis. Aujourd'hui Marat est reconnu royaliste, et bientôt Robespierre sera tout à fait dictateur. Je l'ai vu dès 1792, et, ce qui est plus méritoire peut-être, j'ai eu le courage de le dire. Dans ce dernier écrit sur la nuit du 10 mars, non content d'annoncer leur but, j'ai indiqué leurs moyens. J'ai fait voir qu'ils iroient à la tyrannie par le brigandage; qu'afin de pouvoir régner, ils pilleroient; que pour piller, ils assassineroient. Tout ce que je pouvois dire alors, je l'ai dit; ce qui m'étoit impossible de dire, je l'ai indi-

qué. Je n'ai rien épargné pour mettre à nu les deux factions dans toute leur laideur. Hélas! je criois dans le désert; les conspirateurs étouffoient ma voix autant que possible, et mes amis écoutoient sans entendre. Aussi, plus persuadé que jamais de notre chute prochaine et infaillible, je disois tous les jours à ma chère Lodoïska : « Ces hommes-là courent à l'échafaud; il faudroit promptement me séparer d'eux, si leur parti n'étoit pas celui du devoir et de la vertu. »

Aujourd'hui j'invite les amis de la liberté, s'il en reste encore, à rechercher cette brochure du 10 mars devenue très rare. Qu'ils la lisent pour se faire au moins une idée de l'esprit de terreur ou d'aveuglement dont étoit frappé un gouvernement qui, ainsi averti des embûches mortelles dont on l'environnoit, ne fit pas un mouvement pour les rompre. Qu'ils lisent, c'est mon dernier écrit dans la Convention; c'est, en quelque sorte, mon testament politique; et je ne dissimule pas que je le regarde comme un morceau précieux pour l'histoire.

Je me contenterai d'ajouter que c'est à cette époque à jamais fatale du 10 mars 1793 qu'il faut rapporter la destruction de la liberté de la presse, l'entière violation du secret des lettres, les premières atteintes généralement portées aux propriétés, la naissance de la guerre de la Vendée, si

constamment, si cruellement entretenue par Marat, par les municipaux de Paris, par Pache, Ronsin et la foule de leurs complices, l'envoi de quelques proconsuls dans les départemens, la première tentative de la fondation de ce Comité de salut public qui tyrannise aujourd'hui la France, et la création de ce tribunal révolutionnaire qui la couvre de sang : événemens odieux, établissemens exécrables qui n'étoient encore que le prélude et les moyens de tous les fléaux, de toutes les épouvantables plaies dont mon pays alloit être frappé... Amis de la liberté, gémissez, gémissez donc; mais n'oubliez pas que ces crimes ne furent pas ceux de la République. La République! ils ne nous ont jamais permis de l'établir! C'étoit pour l'avilir, pour la rendre haïssable, pour la perdre à jamais, qu'ils affectoient sans cesse de mêler son nom à leurs cruelles turpitudes. Tous les forfaits qu'ils ont commis, ce sont encore ceux de la royauté.

Je ne quitterai pas cet article sans une observation de quelque importance. Lorsque la force eut arraché ce décret du tribunal révolutionnaire, nous sentîmes qu'il falloit du moins nous réunir pour bien choisir ses prétendus jurés. Nous parvînmes, en effet, à nommer d'honnêtes gens; mais auroient-ils accepté? Marat n'attendit pas l'événement. Il cria à la contre-révolution, menaça d'appeler le peuple, fit casser le scrutin, fit décréter sa liste.

On sent bien qu'il n'y avoit mis que les brigands les plus déterminés ; c'étoient pour la plupart des massacreurs de Septembre : ils n'ont pas changé de rôle, ils ont seulement changé de théâtre ; et maintenant, comme alors, c'est toujours au nom de la loi qu'ils assassinent. Quelques-uns étoient tirés du milieu de ces *défenseurs de la République*, nouvelle société de brigands qu'on ne pouvoit comparer qu'aux septembristes. Dans le nombre figure un M. Nicolas, personnage curieux dont Camille Desmoulins parle dans l'un des cinq derniers numéros de son *Vieux Cordelier*. On y verra que ce vrai Jacobin, d'abord réduit à vivre de pommes cuites, doit sa petite fortune de deux cent mille livres qu'il mange avec toutes les mauvaises filles, et le droit de vie et de mort qu'il exerce contre tous les gens de bien, au gros bâton dont il rassura la lâcheté naturelle de M. Robespierre, au moment où celui-ci commença à songer qu'à force de bavarder, de calomnier et de proscrire, il pourroit bien devenir roi de France.

Cependant Dumouriez, avide de sang républicain, attendoit nos têtes. Il dut être étonné d'apprendre le mauvais succès de la nuit désirée ; mais, trop avancé pour faire un pas en arrière, il passa le Rubicon. On peut lire dans ses mémoires l'histoire de ses opérations, qui n'est que celle de ses fautes. Imprévoyance, légèreté, présomption,

voilà tout ce qu'on y trouvera. En moins de quinze jours tous ses plans avortèrent. Il avoit tout arrangé, excepté les moyens d'exécution. Très grand sur un champ de bataille, Dumouriez est très petit dans les champs de l'intrigue. Malheureusement pour lui on ne se bat pas toujours, et, plus malheureusement, dès qu'il ne se bat plus, il a la fureur d'intriguer.

Nous commencions à respirer, lorsqu'un Bordelois, fait prisonnier à la bataille de Nerwinde, puis délivré par un échange, vint raconter à Guadet, son ami, qu'ayant été à portée de se lier d'amitié intime avec un des officiers de l'armée impériale, il avoit appris de lui que l'état-major de Cobourg se flattoit qu'avant peu vingt-deux têtes tomberoient dans la Convention. Guadet me rapporta cette nouvelle dont nous plaisantâmes; mais jugez de notre surprise et des réflexions qui la suivirent, lorsqu'à quelque temps de là M. Pache vint à la tête des prétendues sections de Paris présenter la fameuse pétition qui nous proscrivoit au nombre de vingt-deux. Je crois que ce fut cette preuve irrésistible de la connivence des principaux de la Montagne avec l'Autriche qui enfin poussa Guadet, naturellement plein de force et de courage, à faire contre Marat ce vigoureux discours qui valut à celui-ci son trop célèbre décret d'accusation et cette absolution plus célèbre qui auroit dû finir

d'éclairer toute la France sur l'infamie de ce tribunal révolutionnaire et de la faction qui l'avoit créé.

J'ai, sur cette pétition contre les vingt-deux, quelques anecdotes assez piquantes à rapporter; et qu'on me pardonne les anecdotes, elles servent à peindre les hommes; et d'ailleurs ce n'est pas l'histoire que j'écris. Je jette à la hâte quelques notes pour elle. Une main plus heureuse fera le choix... Mais la tyrannie le permettra-t-elle? O dieux!

Après que Pache eut lu la pétition, Boyer-Fonfrède demanda la parole; il en usa avec beaucoup de grâce et d'esprit, et, quand il en vint à ces mots ou à peu près: « Quant à moi, je regrette de n'être pas au nombre de ceux sur lesquels la municipalité de Paris appelle aujourd'hui les poignards », presque toute l'Assemblée se leva par un mouvement spontané. Presque tous crièrent: « Tous! tous! » On venoit de toutes parts nous solliciter et nous embrasser. Il n'y eut qu'une cinquantaine de féroces Montagnards qui, consternés d'un effet si contraire à leurs desseins, gardèrent leurs places et le silence. Ce fut pourtant la même Assemblée qui le 2 juin rendit contre les mêmes proscrits, sur l'énoncé des mêmes calomnies, un décret d'accusation. Il est vrai qu'alors trois mille Jacobins gardoient toutes les issues de la salle et tenoient

quatre-vingts pièces de canon braquées contre elle.

Et lorsque Pache, après sa mémorable lecture, quittoit la barre pour entrer dans la salle, un député (Masuyer) fut à lui : « N'auriez-vous pas encore, dit-il au maire éhonté, une petite place pour moi? Il y auroit cent écus pour vous. » Ce fut là sans doute le crime capital du malheureux Masuyer, et l'unique cause de sa proscription. Après le 31 mai, ils le mirent hors la loi : il périt sur l'échafaud.

Ce qu'il est important de remarquer, c'est que cette première liste de proscription ayant été de vingt-deux membres, la seconde liste apportée quelques semaines après à la Convention par les municipaux et les administrateurs de Paris fut encore de vingt-deux, quoique tous les noms ne fussent plus les mêmes. Au moment du décret d'accusation, Marat fit faire encore, de son autorité souveraine, quelques changemens. Il en ôta quelques noms, celui de Lanthenas par exemple ; mais il eut soin de les faire remplacer par d'autres, et en pareil nombre, remarquez bien ; de manière que les proscrits furent toujours vingt-deux. Enfin, lorsqu'après la prise de Lyon, le procès des députés républicains se fit, Pétion, Buzot, Guadet, Salle, Valady, Barbaroux et moi, nous n'étions pas dans leurs mains. La liste auroit dû par consé-

quent se trouver réduite d'un tiers ; cependant elle fut encore complétée, et les victimes conduites à l'échafaud se trouvèrent, sinon vingt-deux, du moins vingt et une. Cette étrange identité de nombre, à quatre époques différentes, donne lieu de présumer que le nombre de vingt-deux têtes, toujours suivi, étoit apparemment celui que, par un des premiers articles de son traité secret avec les puissances étrangères, la Montagne s'étoit engagée de fournir.

Encore s'ils étoient satisfaits d'avoir obtenu la chute et la mort des républicains ! Mais ils les poursuivent dans la tombe ! Mais, non contens d'insulter à leur malheur, ils continuent de calomnier leurs vertus ! Que le père de l'anarchie, le chef des hommes de sang, le grand exterminateur, un Marat, le plus corrompu, le plus vil, le plus impudent des royalistes gagés à l'étranger, l'eût fait, je l'aurois trouvé tout simple. Il ne me paroîtroit pas moins naturel que Robespierre, envieux de toute espèce de mérite, avide de tout pouvoir, continuât à s'efforcer de rendre haïssables les hommes qui l'écrasoient de leurs talens, les seuls peut-être qui pussent apporter d'invincibles obstacles à ses projets de tyrannie ; les seuls dont la mémoire encore, s'élevant contre lui, le pourroit précipiter de ce trône où maintenant il touche de sa main hypocrite, calomniatrice et sanglante ; de ce trône

où il ne lui faut plus qu'un forfait pour s'asseoir. Mais qu'un homme justement fameux, en qui l'on vit briller de grands talens, auquel d'ailleurs la multitude ne peut soupçonner actuellement quelque intérêt à altérer la vérité, et qui, bien que travaillé d'une immoralité profonde, ne paroissoit pas néanmoins assez complètement perverti pour faire cause commune avec les plus méprisables mortels, que Dumouriez, dans des mémoires publiés six mois après l'inique condamnation des plus dignes républicains, se joigne, pour les décrier encore, à la tourbe de leurs bourreaux, on peut s'en étonner, on doit se demander pourquoi.

Le moyen le plus facile de déshonorer l'homme le plus estimable qu'on voudroit perdre, Dumouriez l'emploie contre ceux-ci sans nulle pudeur. Tout le mal que d'autres ont fait, il le leur impute ; tout le bien qu'ils ont voulu faire, il le leur conteste. Tous les décrets ridicules ou odieux qu'il sait bien que la Montagne arrachait par sa vile tactique ou par la terreur, il affecte de les donner pour l'œuvre de toute la Convention ; et, si vous en exceptez quelques exterminateurs, ce n'est jamais aux membres de cette hideuse faction qu'il adresse les épithètes les plus flétrissantes.

Quoi qu'il arrive, c'en est assez sur Dumouriez : revenons à la Convention. Depuis longtemps j'avois prévu les malheurs du 31 mai ; ils arrivèrent

quand je commençois à ne plus les attendre. Marseille venoit enfin de terrasser les buveurs de sang; Bordeaux ne les avoit pas laissés approcher de ses murs; le Jura, presque tout le midi, se levoient contre la Montagne; il ne manquoit plus que Lyon à cette coalition sainte; Lyon prit les armes et chassa sa municipalité contre-révolutionnaire. A cette dernière nouvelle, la Montagne sentit qu'il n'y avoit plus de salut pour elle que dans un coup de désespoir : elle se saisit des cordes du tocsin.

Dans la nuit du 30 au 31 mai, l'orage s'annonçoit si violent que la nécessité de découcher pour la cinquantième fois peut-être s'étoit fait sentir. Une chambre écartée, où se trouvoient trois mauvais lits, mais de bonnes armes et de bonnes dispositions pour la défense, nous reçut, Buzot, Barbaroux, Guadet, Bergoeing, Rabaut-Saint-Étienne et moi. A trois heures du matin, le bruit du tocsin nous réveilla. A six heures, nous descendîmes bien armés. Loin du lieu des séances, nous prîmes cependant le parti de nous y rendre. Près des Tuileries, nous traversâmes plusieurs groupes de coquins qui, nous ayant reconnus, firent mine de nous attaquer. Ils n'y auroient pas manqué, s'ils n'avoient vu nos armes. Je me souviens que l'un d'entre nous, Rabaut-Saint-Étienne, étoit si inquiet qu'il n'auroit pas fait grande résistance.

Pendant toute la route il s'écrioit : *Illa suprema dies*... Hélas! je ne devois pas le revoir !

Quand nous entrâmes dans la salle, trois Montagnards s'y trouvoient déjà. En montrant l'un d'eux, je dis à Guadet : « Vois-tu quel horrible espoir brille sur cette figure hideuse? — Sans doute, s'écria Guadet, c'est aujourd'hui que Clodius exile Cicéron. » Le Montagnard ne nous répondit que par son affreux sourire.

Ce jour-là pourtant leur espérance fut trompée. Elle étoit principalement fondée sur le désarmement projeté de la section de la Butte-des-Moulins qui, depuis longtemps, leur donnoit trop d'inquiétude. Cette opération préliminaire achevée, ils nous accusoient de lui avoir fait prendre la cocarde blanche, et le décret d'accusation étoit enlevé. Quelque chose dérangea le plan. La section, instruite des calomnies répandues contre elle et de la descente du faubourg Saint-Antoine, eut le bon esprit de sentir qu'elle ne devoit pas plus quitter ses armes que son innocence, et que c'étoit à la victoire à la justifier. Elle se retrancha dans le Palais-Royal, chargea ses armes, braqua ses canons, les chargea à mitraille et tint les mèches allumées. Cinq sections environnantes se disposoient à l'appuyer. Les quarante mille hommes du faubourg Saint-Antoine, arrivés sur la place, en face du Palais-Royal, arrêtèrent, quoi qu'on pût leur suggé-

rer pour les pousser à combattre, qu'il convenoit d'envoyer une députation pour vérifier les faits. La députation, reçue au milieu du brave bataillon de la Butte-des-Moulins, trouva la cocarde tricolore sur tous les chapeaux et le cri de la République dans toutes les bouches. On se réunit, on s'embrassa, l'on dansa, et pour cette soirée le complot des Jacobins avorta.

Le lendemain, comme j'entrois à la séance, on vint m'apprendre que la municipalité venoit de faire arrêter la citoyenne Roland. Il me devint sensible que le cours des forfaits n'avoit été que suspendu. J'engageai les principaux proscrits à se réunir ; pour la dernière fois nous allâmes dîner ensemble. Moins occupés de notre repas que de la situation très critique où nous étions, nous examinions quel parti restoit à prendre, lorsque le tocsin recommença à se faire entendre de toutes parts. Un moment après quelqu'un vint donner à Brissot la fausse nouvelle qu'on étoit allé mettre les scellés dans nos domiciles respectifs. Tremblant pour ce qui me restoit de plus cher, pour ma Lodoïska, que peut-être ils alloient arrêter, je répétai succinctement, mais avec chaleur, mon opinion et les puissans motifs dont je l'appuyois. Désormais nous ne ferions plus rien à la Convention, où la Montagne et les tribunes ne nous permettoient plus de dire un mot, rien qu'animer les es-

pérances des conjurés, charmés d'y pouvoir saisir d'un seul coup toute leur proie. Il n'y avoit non plus rien à faire à Paris, dominé par la terreur qu'inspiroient les conjurés maîtres de la force armée et des autorités constituées. Ce n'étoit plus que l'insurrection départementale qui pût sauver la France. Nous devions donc chercher quelque asile sûr pour cette soirée, et demain et les jours suivans partir les uns après les autres, usant de nos divers moyens, et nous réunir soit à Bordeaux, soit dans le Calvados, si les insurgés, qui déjà s'y montroient, prenoient une attitude véritablement imposante. Surtout il falloit éviter de demeurer en otage entre les mains de la Montagne; il falloit ne pas retourner à l'Assemblée.

Que ne m'avez-vous cru, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Minvielle, Valazé, vous tous, honorables victimes que la postérité vengera! C'étoit Lesage et moi qui vous avions, le 10 mars, arrachés à la fureur de vos ennemis. Secondés par vous, nos efforts pour le salut de la liberté n'auroient peut-être pas été plus heureux. Peut-être tous ensemble n'aurions-nous pas réussi davantage à réveiller dans les cœurs l'ardent amour de la patrie, la haine vigoureuse due à l'oppression, mais du moins je n'aurois point à gémir aujourd'hui sur votre chute prématurée.

Pressé de courir au secours de Lodoïska en pé-

ril, je les quittai ne sachant pas encore ce qu'ils arrêteroient; je ne pus décider mon épouse à quitter sa maison qu'après l'avoir assurée que moi-même je n'y rentrerois plus. Elle courut chercher la mère de Barbaroux, avec laquelle elle alla se réfugier chez une parente. C'est de là qu'elles entendirent durant toute la soirée le tocsin, la générale et les cris des furieux qui demandoient nos têtes. Tremblante, désespérée, hors d'elle-même, la pauvre mère de mon digne ami poussoit des gémissemens sourds et tomboit dans de longs évanouissemens. « On vous élèvera, s'écrioit-elle, des hommes parfaits pour que vous les égorgiez ! » Les yeux secs, mais le cœur déchiré, mon épouse, craignant que je n'eusse pu gagner l'asile indiqué, n'attendoit que la mort. En quelques heures, beaucoup de ses cheveux blanchirent. Quelle position, grand Dieu ! Et ce n'étoit, ô ma chère Lodoïska ! ce n'étoit que le commencement des épreuves auxquelles te condamnoient mon sort cruel et la tendre générosité qui te portoit à le partager.

J'étois chez un ami sur lequel je devois compter toujours. Il m'avoit, dix ans auparavant, rendu d'importans services, peut-être en reconnoissance de ceux dont mon père avoit aidé sa jeunesse. La mienne n'avoit pas eu de plaisirs dont son fils, à peu près du même âge, n'eût été le compagnon ou

le confident. Sa mère prétendoit m'aimer comme elle l'aimoit, et ne me donnoit pas d'autre nom. Il y avoit dans cette maison une nièce et trois neveux qui m'étoient bien chers. Je les avois vus naître. Ils avoient grandi sous mes yeux chez leur père, que j'avois plusieurs raisons de chérir et qui nous fut enlevé trop tôt. Depuis plusieurs années chez leur oncle, ils répondoient aux témoignages de ma tendre amitié par une amitié pareille. Depuis quelque temps j'avois pu leur rendre service presque à tous. M'écartant pour eux, et pour eux seuls, du principe sévère, et mal entendu peut-être, de n'user de mon crédit pour aucun ami, pour aucun parent, pour personne qui tînt à moi, si ce n'est dans le cas d'une injustice à réparer, considérant d'ailleurs que cette famille d'honnêtes gens, ruinée par la Révolution, renfermoit plus de talens qu'il n'en falloit pour les emplois auxquels je les faisois appeler, j'avois placé dans les bureaux, sinon très bien, au moins assez avantageusement le père et le fils. Le plus jeune des neveux, et puisse-t-il m'aimer toujours autant que je le chéris encore! je l'avois mis dans une maison d'éducation où il devoit recevoir des instructions analogues aux grandes dispositions qu'il annonçoit; enfin ma Lodoïska et moi, nous caressions cette idée que, dès qu'il se présenteroit un parti convenable, nous donnerions la moitié de notre modique fortune pour établir la

nièce. Qu'on me pardonne ces détails; ils paroîtront minutieux, bientôt on jugera qu'ils étoient nécessaires.

Je passai quinze jours dans cette maison, puis trois semaines chez un brave jeune homme dont j'aurai occasion de parler une autre fois.

Cependant la journée du 2 juin avoit été fatale à la plupart de mes amis. L'histoire remarquera sans doute que cette émeute eut lieu pour la délivrance d'Hébert, contre lequel la commission des vingt et un avoit prouvé qu'il travailloit à dissoudre la Convention, et convaincu aujourd'hui d'avoir été l'agent des puissances étrangères, et contre une espèce de fou furieux du nom de Varlet, qu'ils ont guillotiné depuis comme voleur. L'histoire remarquera que trois mille brigands destinés contre la Vendée furent longtemps cantonnés à deux lieues de nous, puis ramenés au jour critique pour nous assiéger dans notre salle. L'histoire remarquera que le comité révolutionnaire de la Commune étoit presque tout composé d'étrangers, de l'espagnol Gusman, du suisse Pache, de l'italien Dufourny, et que Marat étoit de Neuchâtel. L'histoire remarquera que les conjurés, ayant eu soin de placer les bandes dont ils étoient sûrs tout près et autour de notre salle, de manière que les bataillons d'honnêtes gens ne pussent en approcher, et l'insidieuse motion d'aller vers le peuple

ayant été décrétée, Hérault-Séchelles, président de l'Assemblée, et par conséquent marchant à sa tête, fit mine de conduire les représentans du peuple vers les citoyens, mais qu'arrêté par un cordon de troupes et par Hanriot, que les conjurés venoient de nommer commandant, par Hanriot qui signifia au président qu'il ne passeroit pas, et le chapeau sur la tête cria : « Canonniers, à vos pièces » ; Hérault-Séchelles, dis-je, à qui son rôle avoit été prescrit, rentra effectivement et se contenta de promener les représentans dans le jardin des Tuileries, de toutes parts cerné par les troupes municipales. L'histoire remarquera qu'il est aujourd'hui reconnu de tous que ce Hérault-Séchelles étoit un agent des puissances. L'histoire remarquera que le décret d'arrestation des vingt-deux fut rendu sur la motion de Couthon. L'histoire remarquera que le 2 juin, au moment où le tocsin sonnoit encore, où la Convention assiégée n'avoit plus d'existence, et rendit le décret d'arrestation contre les vingt-deux et la commission des douze, Marat dit au peuple qu'il lui falloit un chef, et je ne doute pas qu'aujourd'hui le Comité de salut public n'ait cent mille preuves irrésistibles que Chaumette étoit avec Marat l'un des principaux agens de l'étranger, comme Châlier à Lyon et Savon à Marseille ; mais le publier seroit aussi jeter trop de défaveur sur les Robespierre, Barère et autres

tyrans qui ne sont montés où ils se trouvent que par ces infâmes échelons; d'ailleurs ces trois brigands sont morts, ils ne peuvent plus rien contre le septemvirat de salut public; au lieu qu'Hébert et Chaumette étant pleins d'audace et de vie, il a bien fallu les guillotiner pour régner, et pour les guillotiner dire ce qu'ils étoient. L'histoire, si une main libre peut l'écrire, remarquera surtout en citant ce libelle ayant pour titre : *Procès de Brissot et de ses complices*, la foule des dénonciations ridicules et contradictoires qu'il renferme, l'invraisemblance des niaiseries qu'on fait répondre à mes infortunés amis, tandis qu'il ne dit pas un mot du beau discours de Vergniaud, si redoutable à la faction qu'elle ne rougit pas d'en faire défendre l'impression et la publication. L'histoire remarquera que ce libelle fait aujourd'hui leur plus belle justification, puisqu'il constate que des sept témoins entendus contre eux, quatre ont été Chaumette, Hébert, Chabot et Fabre d'Églantine, maintenant reconnus pour avoir été des agens des puissances, et deux autres sont Pache et Léonard Bourdon, qui seront aussi dévoilés dès que l'intérêt du Comité de salut public l'exigera. Mais ce qu'il faut dire à l'histoire, c'est que le 20 mai une autre conspiration devoit être exécutée contre les républicains de la Convention. On avoit fabriqué des pièces de correspondances entre eux et Cobourg.

Dans la nuit du 20 au 21 mai on devoit arrêter chacun des vingt-deux au moment où il rentreroit chez lui, le conduire dans une maison isolée du faubourg Montmartre, où tout étoit disposé pour les forfaits médités. Là, chaque victime, parvenue à une pièce du fond, trouvoit des Jacobins qui la septembrisoient, et on les enterroit toutes dans une fosse déjà creusée dans un jardin dépendant de cette maison : le lendemain on annonçoit leur émigration, et l'on publioit leur prétendue correspondance avec Cobourg. Le plan avoit été délibéré chez Pache, maire de Paris. La commission des vingt et un avoit les preuves de toutes ces abominations ; plus de cinquante dépositions écrites et signées les attestent : une partie des pièces étoit entre les mains de Bergoeing, l'un des membres de cette commission des vingt et un, lequel les déposa ensuite entre les mains des administrateurs du Calvados, qui, au moment de leur paix, n'auront pas manqué de les remettre à la Montagne ; une partie plus considérable étoit au pouvoir de Rabaut-Saint-Étienne, je ne sais si elle aura été sauvée.





CHAPITRE IV

Cependant les départemens indignés parloient de vengeance. Buzot, qui ne s'étoit pas laissé prendre, et Barbaroux, qui venoit d'échapper à ses gendarmes, étoient avec Gorsas à Caen, devenu le chef-lieu de l'insurrection de l'Ouest. Ma chère épouse avoit été voir plusieurs fois Valazé, mis chez lui en état d'arrestation, et qui ne voulut jamais profiter des cent mille facilités qu'il avoit pour son évasion, disant, comme Gensonné, qu'il étoit utile à la République que le plus grand nombre des députés accusés partît pour aller échauffer tous les cœurs; mais qu'il convenoit que quelques-uns restassent pour otages et garans de l'innocence de ceux qui partoient. Il avoit dit à ma Lodoïska que je serois bien nécessaire dans le Calvados. Celle-ci me voyoit dans un asile sûr, et sentoit à quels périls j'allois m'exposer, quand j'en sortirois; mais, dans cette âme généreuse, la patrie l'emportoit ordinairement sur l'amour. Pour m'aider à quitter ma retraite, elle n'attendoit que les passeports qu'on

devoit envoyer de Caen à Valazé pour moi. Ils arrivèrent enfin : ce fut le 24 juin que ma femme et moi nous partîmes de Paris. A Meulan nous fûmes obligés de changer de voiture. Notre nouveau conducteur étoit un furieux maratiste, qui vomissoit mille injures contre ces coquins de députés qui alloient dans les départemens mettre tout en feu. Il ajouta que l'un d'eux, Buzot, avoit d'abord trompé les habitans d'Évreux, mais qu'enfin ceux-ci désabusés venoient de l'arrêter, et l'alloient reconduire à Paris. Jugez de mon émotion! Celle de Lodoïska n'étoit pas moins vive. Pourtant nous soutînmes gaiement cette conversation, qui ne finit qu'à la couchée. Le lendemain d'assez bonne heure nous entrâmes dans Évreux, où nous reconnûmes tous les mensonges de la veille. Cette ville étoit toujours en pleine insurrection. Différens obstacles nous y arrêtèrent jusqu'au soir. Nous allions partir lorsque je vis paroître un homme, que d'abord je pris pour un spectre. C'étoit Guadet; déguisé en garçon tapissier, il avoit fait vingt-deux lieues à pied, dans la même journée, le plus souvent par des chemins de traverse. Le lendemain il me représenta qu'au milieu des dangers et dans la vie pénible et périlleuse que nous allions mener, il ne convenoit point d'emmener nos femmes avec nous. Je me reproche de l'avoir cru trop facilement. Je ne me rappelle

pas sans une vive douleur les larmes que notre séparation fit verser à ma femme. Si je l'eusse emmenée, peut-être nous serions à présent en Amérique.

Guadet et moi nous arrivâmes à Caen le 26. Le 5, huit départemens, savoir cinq de la ci-devant Bretagne et trois de la Normandie, étoient coalisés. Ils venoient d'envoyer à Caen leurs commissaires, et leur force armée étoit sur le point d'arriver. Wimpffen, général de toutes les troupes, avoit jusque-là borné tous ses exploits à des voyages et des paroles. Sous les plus frivoles prétextes, il différoit toute espèce d'organisation. Je le vis bientôt, et je n'eus pas de peine à me convaincre qu'il étoit un franc royaliste, car il ne prenoit pas celle de le dissimuler. Je demandai à Barbaroux et à Buzot ce qu'ils pouvoient attendre d'un tel homme pour le soutien de notre cause. Celui-ci me répondit que Wimpffen étoit homme d'honneur, royaliste à la vérité, mais incapable de trahir ses engagemens. Je trouvai que l'autre étoit entièrement séduit par les qualités très aimables de Wimpffen. Guadet et Pétion, qui venoient d'arriver, ne concevoient pas mes alarmes. Ils s'étonnoient de mon excessive promptitude à soupçonner quiconque n'étoit pas républicain comme moi. Dès lors je vis que tout devoit aller à Caen comme tout avoit été à Paris. Wimpffen étoit aimé des

Normands; il avoit dans l'administration du Calvados un parti considérable; il s'étoit attiré la confiance des Bretons. Pour le destituer, il n'eût fallu rien moins que le concours de tous nos moyens, de tous nos efforts; et je me voyois seul. Tout alloit donc manquer dans cette partie de la République. D'ailleurs, beaucoup de Normands, qui annonçoient pour nous les dispositions les plus favorables, parce que, sur la foi des journaux, ils nous avoient crus royalistes, changèrent absolument dès qu'ils eurent appris par nos discours et surtout par nos actions à nous connoître mieux. Mes dernières espérances se portèrent donc vers le midi. Si ma femme eût été à Caen, nous aurions été nous jeter à Honfleur, sur un bâtiment qui retournoit à Bordeaux, et, comme il nous eût été très facile de reconnoître aussitôt que là rien n'alloit mieux qu'ailleurs, nous nous serions embarqués sur le premier bâtiment américain, et nous serions aujourd'hui tranquilles à Philadelphie.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Wimpffen ne fit rien que porter à Évreux les deux mille hommes arrivés de divers départemens. Cependant le bruit public grossissoit tellement cette petite troupe qu'on la disoit à Paris forte de trente mille hommes. Déjà les gens de bien ne craignoient plus d'y parler haut et de se préparer à renverser leur affreuse municipalité.

Déjà plusieurs sections avoient envoyé leurs commissaires à Évreux, lesquels avoient rapporté dans Paris divers imprimés propres à faire connoître nos vrais sentimens, et notamment une pièce qu'ils ont appelée, je ne sais pourquoi, le manifeste de Wimpffen, et qui étoit une déclaration des commissaires des départemens coalisés, déclaration que j'avois faite avec beaucoup de soin, qui n'annonçoit que paix, fraternité, secours aux Parisiens, mais guerre à outrance et châtiment exemplaire à quelques-uns de la Montagne, à la municipalité, aux Cordeliers, et cette distinction très juste avoit produit le meilleur effet dans Paris. Les commissaires d'ailleurs avoient vu, et assuroient qu'on calomnioit indignement cette force départementale, quand on lui imputoit de porter la cocarde blanche et de vouloir la royauté. Tout enfin se disposoit de manière que si, dans ce moment, nos armes eussent obtenu un premier succès, la révolution se faisoit à Paris, sans que la force départementale eût besoin d'y entrer; mais ce n'étoit point des succès que nous préparoit Wimpffen.

La Montagne, excessivement inquiète, avoit enfin ramassé dans Paris dix-huit cents fantassins dont la bonne moitié faisoit des vœux pour nous, et sept ou huit cents garnemens, aussi lâches que brigands. Tout cela venoit d'entrer à Vernon. Ce ne fut qu'alors que Wimpffen parla de faire attaquer

cette ville ; et voilà que tout d'un coup un M. de Puisaye, dont on n'avoit jamais entendu parler, nous fut présenté par le général comme un militaire plein de républicanisme et de talens : ce fut lui que Wimpffen chargea de l'attaque de Vernon ; et certes il remplit très bien ses instructions secrètes.

Pour surprendre l'ennemi, il sortit en plein jour et au bruit de la générale. Il marcha par une grande chaleur, puis fit passer une nuit au bel air à des soldats qui n'avoient point de tentes, et dont la plupart n'avoient jamais campé. La journée du lendemain, il la perdit tout entière à l'attaque d'un petit château qu'il eut l'honneur de prendre : puis, l'ennemi ayant été ainsi bien et dûment averti de toutes les manières, pour lui donner plus d'avantage encore, il fit faire une halte à l'entrée d'un bois, distant de Vernon de moins d'une lieue, il remisa pour ainsi dire les canons l'un derrière l'autre le long d'un mur, laissa toute la petite armée dans le plus grand désordre, ne lui donna pas même de sentinelles, et s'en alla coucher dans une chaumière, à une demi-lieue de là. Une heure après, parurent tout à coup quelques cents hommes qui firent sur les nôtres, entièrement surpris, trois décharges à mitraille, mais selon toute apparence les canons n'étoient chargés qu'à poudre : car tout ceci n'étoit évidemment qu'une parade

bien préparée. Quoi qu'il en soit, la déroute se mit aussitôt parmi des soldats, qui ne savoient à qui ils avoient affaire, qui pouvoient à peine trouver leurs armes, et qui demandoient vainement leur chef. Ce fut une fuite si prompte que, sans les plus braves d'Ille-et-Vilaine, qui tinrent quelques momens, pas un canon ne revenoit. Au reste, personne ne reçut une égratignure, et l'ennemi ne fit pas trente pas pour poursuivre sa facile victoire[1]. Cela n'empêcha point M. de Puisaye, que l'administration de l'Eure conjuroit de ne point l'abandonner, de déclarer qu'Évreux n'étoit pas tenable, et en effet, dès le lendemain, il s'éloigna de seize lieues, abandonnant, sans coup férir, tout un département.

A l'arrivée du courrier qui nous apportoit tant de tristes nouvelles, Wimpffen ne parut pas même étonné : il y a plus, il nous assura bientôt qu'il n'y avoit rien de malheureux dans tout cela ; il parla de fortifier Caen, de déclarer cette ville en état de siège, d'organiser une armée un peu forte et de créer un papier-monnoie qui auroit cours dans les sept départemens restés à la coalition. Ces ouvertures offroient matière à de longues réflexions. Salle et moi, après en avoir longtemps conversé, demeurâmes convaincus que le général, loin de

1. Cette affaire eut lieu le 12 juillet 1793.

vouloir marcher à Paris, avoit le dessein de nous enfermer avec lui dans la ville où son parti dominoit, d'y établir des communications avec l'Angleterre, de nous commettre avec elle, s'il était possible; enfin de se servir de nous selon les circonstances, ou pour faire sa paix avec la Montagne, si elle abattoit la coalition du midi, ou pour faire sa paix avec les républicains du midi, s'ils abattoient la Montagne. Nos collègues, à qui nous communiquâmes nos conjectures, nous trouvèrent des visionnaires; il ne falloit pour les convaincre rien moins que ce qui arriva bientôt après.

Le général nous fit demander, à nous tous députés, un entretien qu'il annonçoit devoir être de la plus grande importance : il débuta par nous peindre notre situation comme très critique, si nous ne savions prendre un parti vigoureux. Il alloit à Lisieux organiser ses troupes, et asseoir son camp de manière à opposer pour le moment une belle défense. Mais l'avenir exigeoit quelque chose de mieux : il revint à ses projets sur Caen, à ses propositions de création d'un papier-monnoie, etc., etc. Et, comme il convenoit d'appuyer les raisonnemens par la terreur, quoiqu'on dût savoir qu'un tel moyen ne pouvoit rien sur des hommes accoutumés à braver journellement les fureurs et les assassins de la Montagne, un officier,

qui sans doute avoit le mot, entra tout à coup et d'un air effrayé vint apprendre au général qu'il y avoit une émeute, que le peuple arrêtoit les convois pour l'armée, et que même il se faisoit des motions très violentes contre les députés. Wimpffen eut l'air de se fâcher de la précipitation avec laquelle on venoit annoncer des nouvelles alarmantes. « Allez, ce n'est rien, dit-il à l'officier, parlez raison au peuple, apaisez-le ; donnez un peu d'argent, s'il le faut. » Quand cet homme nous eut quittés, le général crut pouvoir hasarder la grande proposition. « Réfléchissez bien sur tout ce que je vous ai dit, reprit-il ; je sens que pour exécuter de grandes choses il faut de grands moyens. Mais tenez, je vous parle franchement, je ne vois plus qu'un parti capable de nous procurer sûrement et promptement des hommes, des armes, des munitions, de l'argent, des secours de toute espèce : c'est de négocier avec l'Angleterre, et moi j'ai des moyens pour cela ; mais il me faut votre autorisation et votre engagement. »

Le lecteur peut compter que j'ai bien retenu les expressions mêmes que je souligne ici ; et je lui garantis du moins le sens des phrases précédentes.

Je ne sais si l'on se peindra l'effet que ces paroles produisirent sur mes trop confians amis. Tous en même temps, saisis d'indignation, sans s'être

un instant consultés, se levèrent. La conférence fut à l'instant rompue, quoique le général ne négligeât rien pour essayer de la renouer.

Je pense que chacun voit le piège infâme où ce digne allié de la Montagne vouloit nous enlacer. Si la pudeur ou le désir de la vengeance nous y eussent entraînés, c'en étoit fait de la République et de notre honneur. La Montagne avoit bientôt contre nous des preuves victorieuses. C'étoit elle qui étoit républicaine ; c'étoit nous qui voulions la royauté. Tous les républicains, poursuivis comme royalistes, étoient arrêtés, emprisonnés, guillotinés. Notre conspiration, auroit-elle dit, s'étendoit dans le midi. C'étoit nous, ce n'étoit pas elle qui avoit livré Toulon aux Anglois. Je sais bien qu'après leurs affreux triomphes, ils n'ont pas manqué de le dire ; mais ils n'ont trouvé, parmi les gens éclairés et de bonne foi, personne qui les ait crus. C'est à l'accusation non moins ridiculement calomnieuse de fédéralisme qu'ils se sont vus réduits à recourir.

Wimpffen, un peu déconcerté, nous quitta sans laisser paroître de ressentiment. Seulement, en nous répétant qu'il partoit pour Lisieux, il nous insinua qu'afin de contenir quelques malveillans qui travailloient dans la ville de Caen à nous dépopulariser, nous ferions mieux d'y rester tous.

Dès le lendemain, Barbaroux et moi, nous nous

rendîmes à Lisieux. Le général fut un peu surpris de nous y voir ; mais il ne nous en fit pas un moins bon accueil. Nous apprîmes ce qu'il ne nous disoit pas, qu'il venoit d'avoir une conférence secrète avec l'un de ces envoyés des chefs de la Montagne qui, depuis trois semaines, alloient jetant les assignats par poignées dans Évreux et partout sur leur passage, et qui bientôt, très sûrs apparemment d'une protection puissante, vinrent continuer le même manège de corruption jusque dans la ville de Caen, sous nos yeux mêmes. Au reste, nous trouvâmes dans Lisieux beaucoup d'individus armés et point de soldats : nulle organisation, nulle discipline, la fureur de motionner. Une main secrète avoit en un jour décomposé même les bataillons bretons, jusqu'alors fort bien tenus. Le général eut grand soin de nous faire remarquer tout ce désordre, et d'en conclure qu'il ne pouvoit tenir là, qu'il falloit ramener toutes les troupes à Caen, faire de cette ville le point central de résistance, etc. Pourtant il voulut bien ne pas nous répéter ses propositions angloises.

En effet, la retraite se fit le jour suivant : alors tous nos amis reconnurent bien que nos affaires étoient perdues dans les départemens de l'Ouest. En vain le général, rentré dans Caen, où il avoit toujours voulu s'établir, montra des dispositions

pour une défense sérieuse; en vain il composoit son état-major, distribuoit convenablement les troupes, s'occupoit de choisir l'assiette d'un camp, établissoit des batteries de 18; toutes ces démonstrations n'abusoient plus nos collègues.

Il paroît démontré que la veille Wimpffen avoit fait donner, par l'un des envoyés du Comité de salut public, avis à la Montagne, et j'espère qu'on m'entend : ce n'est pas à toute la Montagne, ni même à tous ses chefs, mais aux principaux Cordeliers de la Montagne, tels que Delacroix, Fabre d'Églantine, etc., qui vouloient également jouer et abuser les républicains Pétion, Guadet, etc., et le dictateur Robespierre; que Wimpffen, dis-je, avoit fait donner avis du mauvais succès de ses ouvertures angloises et de l'inutilité d'en renouveler la proposition ; qu'alors la Montagne avoit résolu de se borner à dissoudre notre noyau de force armée, mais sans renoncer à jeter sur tout notre parti cette couleur de royalisme dont ils avoient besoin pour nous perdre; et ce fut sans doute à cette époque seulement qu'elle arrêta de livrer, au moins en apparence, Toulon aux Anglois. Ce que j'indique là pourra d'abord surprendre quiconque est tout à fait mal instruit des affaires; mais, quand le moment sera venu, je m'expliquerai davantage sur cette horrible comédie de Toulon.

Avant de parler du triste dénouement de nos affaires dans la ville de Caen, je dois compte de quelques événemens intéressans, que j'ai laissés en arrière pour ne point interrompre le cours des faits majeurs.

Wimpffen venoit de partir pour Lisieux, lorsque nous vîmes arriver à Caen, pour nous y offrir ses services, un mauvais général, mais bon partisan, une espèce de commandant de hussards, excellent pour de vigoureux coups de main, et qui étoit homme à conduire les bataillons tambour battant jusque sur le Carrousel; c'étoit Beysser. Nous le recommandâmes à Wimpffen, qui l'éconduisit doucement; l'autre aussitôt chercha à débaucher toute la cavalerie; puis, croyant à ce prix avoir fait sa paix avec la Montagne, il courut à Paris lui vanter cette manœuvre, à la sincérité de laquelle on ne crut pas sans doute, puisqu'il fut, à quelque temps de là, guillotiné. Ce qui m'inspiroit au reste quelque confiance en lui, c'est qu'il étoit accompagné d'un de mes dignes amis, ancien et pur Jacobin, républicain à toute épreuve, Boisguyon, son adjudant général, jeune homme de la plus grande espérance, qui est ensuite malheureusement tombé dans les mains de nos ennemis, et qui a eu la tête coupée à Paris, en même temps que Girey-Dupré, qui méritoit bien d'avoir un tel compagnon de sa glorieuse mort.

C'étoit quelque temps auparavant qu'à l'intendance, où nous logions tous, s'étoit présentée pour parler à Barbaroux une jeune personne, grande, bien faite, de l'air le plus honnête et du maintien le plus décent : il y avoit dans sa figure, à la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de son corps, un mélange de douceur et de fierté qui annonçoit bien son âme céleste; elle vint constamment accompagnée d'un domestique, et attendit toujours Barbaroux dans un salon par où quelqu'un de nous passoit à chaque instant. Depuis que cette fille a fixé sur elle les regards de l'univers, nous nous sommes mutuellement rappelé toutes les circonstances de ses visites, dont il est clair maintenant qu'une grâce sollicitée pour quelques-uns de ses parens n'étoit que le prétexte. Son véritable motif étoit sans doute de connoître quelques-uns des fondateurs de cette République pour laquelle elle alloit se dévouer ; et peut-être elle étoit bien aise aussi qu'un jour ses traits fussent bien présens à leur mémoire. Ils ne s'effaceront pas de la mienne, ô Charlotte Corday ! C'est en vain que tous les dessinateurs Cordeliers paroîtront conspirer ensemble pour ne donner qu'une copie défigurée de tes charmes : tu seras toujours sans cesse devant nos yeux, fière et douce, décente et belle, comme tu nous apparus toujours; ton maintien aura cette dignité pleine d'assurance, et ton regard ce feu

tempéré par la modestie; ce feu dont il brilloit lorsque tu nous vins rendre ta dernière visite, la veille du jour où tu partois pour aller frapper un homme dont ils ne feront pas non plus oublier l'horrible difformité, quelques efforts qu'ils tentent pour le représenter moins hideux.

Je déclare, j'affirme que jamais elle ne dit à aucun de nous un mot de son dessein. Et si de pareilles actions se conseilloient, et qu'elle nous eût consultés, est-ce donc sur Marat que nous eussions voulu diriger ses coups? Ne savions-nous pas bien qu'il étoit alors tellement dévoré d'une maladie cruelle qu'il lui restoit à peine deux jours d'existence?... Humilions-nous devant les décrets de la Providence; c'est elle qui a voulu que Robespierre et ses complices vécussent assez longtemps pour s'entre-détruire, assez longtemps pour qu'il fût bien prouvé, devant la nation françoise, à qui cette révélation solennelle finira par ouvrir les yeux, que les uns étoient de traîtres royalistes, et l'autre le plus ambitieux tyran.

Au reste, dans la tourmente des grands événemens qui se passoient à cette époque, peu de personnes ont assez remarqué ce qu'il y a de sublime dans la fière concision des réponses de cette fille étonnante aux vils coquins qui l'ont jugée; combien elle est magnifique aussi d'expressions et de pensées, cette épître immortelle que, peu d'heures

avant sa mort, elle adressa à Barbaroux, et que, par un profond sentiment de délicatesse républicaine qui ne pouvoit affecter que cette grande âme, elle eut soin de dater de la chambre de Brissot. Ou rien de ce qui fut beau dans la Révolution françoise ne demeurera, ou cette épître doit passer à travers les siècles. O mon cher Barbaroux, dans ta destinée, pourtant si digne d'être désirée tout entière, je n'ai jamais vraiment envié que le bonheur qui a voulu que ton nom fût attaché à cette lettre; ah! du moins, dans son interrogatoire, elle a aussi prononcé le mien. J'ai donc reçu le prix de tous mes travaux, le dédommagement de mes sacrifices, de mes peines, des inquiétudes dévorantes que j'endure dans ton absence, ô ma Lodoïska! des tourmens, des derniers tourmens qui me sont réservés, si j'apprends qu'habiles à me frapper dans le dernier, mais le plus précieux de mes biens, nos féroces persécuteurs ont pu t'assassiner. Oui, quoi qu'il arrive, j'ai reçu du moins ma récompense; Charlotte Corday m'a nommé; je suis sûr de ne pas mourir!... Charlotte Corday, toi qui seras désormais l'idole des républicains, dans l'Élysée où tu reposes avec les Vergniaud, les Sidney, les Brutus, entends mes derniers vœux, demande à l'Éternel qu'il protège mon épouse, qu'il la sauve, qu'il me la rende; demande-lui qu'il nous accorde, dans notre honorable pauvreté, un

coin de terre libre où nous puissions reposer nos têtes, un honnête métier par lequel je nourrisse Lodoïska, une obscurité complète qui nous dérobe à nos ennemis; enfin, quelques années d'amour et de bonheur; et, si mes prières ne sont pas exaucées, si ma Lodoïska devoit tomber sur un échafaud, ah! que du moins je ne tarde point davantage à l'apprendre, et bientôt j'irai, dans les lieux où tu règnes, me réunir avec ma femme et m'entretenir avec toi.

Je parcours ce dernier paragraphe, et ne me dissimule pas qu'après l'avoir lu, plusieurs personnes crieront au fanatisme; fanatisme, soit : ce ne sont pas les hommes froids qui font les grandes choses. Il étoit fanatique aussi, ce jeune homme dont l'histoire redira l'action. Eh! que je regrette de ne me pas rappeler son nom! La belle Corday venoit d'entrer en prison : un jeune homme accourt, demande à se constituer prisonnier à la place de Charlotte, et à subir le châtiment qu'on lui prépare. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les Cordeliers ne lui accordèrent qu'une partie de sa demande; ils ne le laissèrent pas longtemps survivre à celle pour laquelle il avoit voulu mourir[1].

1. Un autre, il étoit député extraordinaire de Mayence et s'appeloit Adam Lux, pénétré d'admiration, fit à la hâte un petit discours sur l'action de Corday, et poussa le courage jusqu'à imprimer cette apologie, en proposant d'élever

Quand les Bretons, qui faisoient à bien dire l'unique force de notre armée, apprirent que leurs assemblées primaires avoient accepté la constitution, ils s'étonnèrent; et, dans le nombre, des motionneurs, sans doute bien payés, prouvèrent subtilement que combattre à présent la Montagne, ce seroit se constituer faction : en général, quand la victoire n'est pas certaine ou ne s'annonce point facile, on aime mieux retourner chez soi que de se battre; cependant nos Bretons, naturellement très braves, hésitoient encore : on les travailla si bien qu'ils furent entraînés. D'ailleurs, les administrateurs du Calvados, qui n'en ont pas été moins guillotinés depuis, osèrent leur signifier qu'ayant accepté la constitution, ils ne pouvoient plus les tolérer dans la ville de Caen. Les fédérés bretons, ainsi lâchement abandonnés, reprirent le chemin de leurs foyers.

On croit bien que Wimpffen avoit un sauf-conduit de la Montagne, et une occasion toute prête pour l'Angleterre. Je ne sais ce que devint M. de Puisaye, qui s'étoit si complaisamment fait battre

---

à cette héroïne une statue avec cette inscription : *Plus grande que Brutus.*

Aussitôt on le jeta à l'Abbaye : en y entrant, il s'écria dans un transport de joie : « Je vais donc mourir pour Charlotte Corday. » On lui coupa la tête quelques jours après. (*Louvet.*)

auprès de Vernon. Quant à Mme de Puisaye, elle s'étoit retirée à Bordeaux; elle y fut dénoncée par un subalterne, qui n'étoit point initié aux mystères; on l'arrêta, et on l'envoya à Paris; mais on n'a plus entendu parler d'elle; et, quoiqu'elle soit très jolie, bien des gens pourront croire avec moi que sa beauté n'est pas la véritable cause de la clémence dont les brigands usèrent envers elle.

Mais le malheureux reste des principaux fondateurs de la République, les députés proscrits, que devinrent-ils? Leurs cruelles aventures seront l'objet de la dernière partie de ces mémoires.





CHAPITRE V

Après avoir, dans le tourbillon d'une grande ville, longtemps étudié les hommes, au sein de leurs habitudes les plus efféminées, au milieu des commodités du luxe et des jouissances de la galanterie, qu'ils appeloient l'amour; après avoir vu, auprès de ces sybarites perdus de mollesse, un peuple abâtardi qui sembloit n'avoir plus de force que pour porter sans désespoir l'énorme pesanteur du joug, j'avois osé prononcer que jamais les oppresseurs ni les opprimés n'auroient assez de courage, ceux-ci pour tenter de se relever, ceux-là pour opposer quelque résistance à l'insurrection, s'il n'étoit pas vraiment impossible qu'elle eût lieu. Je ne m'étois trompé qu'à demi; un grand changement s'annonça dans le gouvernement de la France; l'intérêt particulier réveilla les passions fortes; mais leur premier choc fut heureusement plus bruyant que terrible.

Les événemens prirent ensuite un caractère plus sérieux; les factions hardies se prononcèrent. Entre la cour qui conspiroit pour le retour de tous ses abus, et le parti d'Orléans qui ne paroissoit les combattre qu'afin de les ressusciter à son profit, des conjurés vertueux se firent jour : à la suite de leurs généreux efforts, une Convention s'assembla, chargée de constituer la République; malheureusement elle ne put jamais que la décréter. Ce ne fut d'abord qu'un vain nom; ce fut bientôt un nom funeste; il fit avorter la chose. Cependant, entraîné presque malgré moi sur ce grand théâtre, que je croyois celui des passions les plus nobles, qu'aperçus-je au premier coup d'œil? Du milieu de la Montagne jusqu'à son sommet, c'étoient l'ignorance présomptueuse prétendant à tous les profits de la célébrité, l'avide cupidité aspirant aux richesses, la crapule vile espérant de longues débauches, la vengeance atroce préparant des assassinats, la basse envie désespérée de l'influence du talent, l'insatiable ambition dévorée du besoin de régner au prix de tous les forfaits. Et lorsque de tels scélérats commencèrent à l'emporter, lorsque sur des monceaux de dépouilles, sur les débris de toutes propriétés, la foule à leur voix obéissante se baigna dans les flots d'un sang innocent, lorsque le pillage organisé par les magistrats, l'athéisme réduit en principe, et deux cent mille échafauds ordonnés

par les lois souillèrent ma patrie, je fus obligé de reconnoître que, de toutes les espèces de servitude, celle que l'anarchie produit est encore la plus intolérable. Quand c'est la multitude ignorante et trompée qui règne, les crimes aussi se multiplient autant que les maîtres. C'est à voler que l'un s'attache, c'est à tuer que l'autre se plaît; celui-ci prend plaisir à tourmenter, à emprisonner, supplicier son ennemi; celui-là préfère de requérir sa femme; cet autre, dédaignant de gazer le mot, aime mieux violer sa fille, trop heureuse la victime si le bourreau ne la massacre pas ensuite; enfin, vous diriez que chacun s'excite à inventer quelques-uns des attentats dont la nature n'ait pas encore gémi; dès qu'on le trouve, il est consacré; d'autres scélérats travaillent avec ardeur à quelque découverte nouvelle, qui n'aura pas moins de succès. C'est ainsi que, dans ma patrie déshonorée, plusieurs milliers de brigands professent le crime, et, parmi les crimes, préfèrent, choisissent, préconisent ce qu'il y a de plus honteux, de plus repoussant, de plus horriblement nouveau. C'est ainsi qu'auprès de la Vendée un représentant s'égare jusqu'à qualifier un bourreau *le vengeur du peuple*, et *vertu civique* la férocité qui le porte à prendre, en pleine assemblée populaire, et à tenir l'engagement de couper, chaque jour, peut-être vingt têtes de François. C'est ainsi qu'à Com-

mune-Affranchie [1], quelle dérision exécrable dans ce changement de nom! Collot-d'Herbois, aussi représentant du peuple, Ronsin, commandant d'une armée, et quelques autres patriotes, délibèrent tranquillement, pendant quelques heures, de quelle manière on s'y prendra pour assassiner avec une cruauté plus solennelle huit ou dix mille Lyonnois. C'est ainsi qu'au bruit de la mitraille qui les déchire et des cent coups de sabre dont on les achève, un peuple nombreux fait retentir l'air de ses applaudissemens. C'est ainsi que la guillotine deviendra l'autel national sur lequel le frère poussera civiquement son frère, ou le père son fils. C'est ainsi qu'une malheureuse femme coupable d'avoir, en gémissant, accompagné son mari jusqu'au lieu du supplice, sera condamnée, au grand contentement de la multitude, à passer plusieurs heures sous le fatal couteau qui répandra sur elle, goutte à goutte, le sang fraîchement versé de son époux, dont le cadavre est auprès d'elle... là... sur l'échafaud!... C'est ainsi que tout à coup, comme un torrent nouveau qui n'a point de digues, une masse incommensurable de forfaits inconnus chez les nations les plus féroces se répandra sur un vaste empire et menacera d'envahir l'univers. Oh! pourquoi ne m'a-t-il fallu rien

1. C'était le nom que la Convention avait donné à la ville de Lyon pour la punir de s'être insurgée.

moins que cette expérience pour être convaincu de cette vérité funeste, que, sans distinction d'opulence ou de misère, de grandeur ou d'obscurité, je dirai même, en général, d'un vain savoir ou d'une ignorance complète, et sous la seule exception de la vertu, qui n'appartient qu'à quelques philosophes privilégiés, les hommes doivent être esclaves, puisque les hommes sont méchans, ou rampent devant les méchans?

Tant qu'il nous resta quelque espérance d'abattre cette secte impie, nous courûmes les départemens, moins pour y chercher des asiles que pour lui chercher des ennemis. Soins inutiles! Le dégoûtant machiavélisme d'Hébert alloit l'emporter. Déjà la peur, dissimulée sous le nom de prudence, venoit de diviser le faisceau départemental, de rompre les mesures salutaires et de compromettre la liberté dans son dernier rempart. A Marseille, à Bordeaux, dans presque toutes les villes principales, le propriétaire, lent, insouciant, timide, ne pouvoit se résoudre à quitter un instant ses foyers; c'étoient des mercenaires qu'il chargeoit de sa querelle et de ses armes; comme s'il étoit malaisé de pressentir que ces hommes achetés par lui seroient bientôt achetés contre lui; de l'autre côté, la Montagne, ardente, audacieuse, rompue aux forfaits, tiroit le glaive contre la patrie. Pour vider quelques tonnes, pour surprendre quelques

femmes, pour ouvrir quelques coffres-forts, d'indignes soldats servoient la Montagne; aux cris de *Vive la République!* ils venoient égorger les républicains; pour que leur pays fût libre, ils accouroient l'asservir. Vomis de la capitale, comme d'une Rome moderne, les plus vils suppôts du royalisme déguisé, les plus infâmes agens de la corruption, apportoient des fers aux provinces conquises, déjà prêtes à se prosterner devant leur sanglant proconsulat. Les cités jadis les plus fières commençoient à tomber devant deux ou trois Jacobins. C'en étoit fait de la République! Et nous, ses malheureux fondateurs, nous allions éprouver tout ce que peut avoir de plus affreux le sort de quelques proscrits trop connus, que tous les scélérats persécutent, que tous les lâches abandonnent. Ceux de qui nous avions, à travers d'immenses dangers, constamment protégé les biens, ne nous offriroient point, dans nos détresses, la moindre parcelle de cette fortune que demain ils livreroient tout entière, à genoux, au premier brigand qui voudroit s'en saisir. Ceux dont nous défendions, depuis dix mois, la vie au péril de la nôtre, plutôt que d'exposer un instant la leur, refuseroient de nous entr'ouvrir leurs portes. Dans l'horreur des nuits sombres, sous les intempéries d'un ciel orageux, épuisés que nous serions d'avoir sans repos erré tout le jour dans les bois,

pressés de la faim, tourmentés de la soif, on ne nous laisseroit, contre nos besoins renaissans et les assassins, d'autre défense que notre courage, notre innocence, un reste d'espoir ; mais aussi les prodiges d'une Providence évidemment protectrice. Nous verrions des amis féroces par pusillanimité méconnoître leur ami. Elle m'étoit réservée à moi cette épreuve, la plus douloureuse de celles que j'eusse à subir. Infortuné ! des amis de vingt ans te chasseroient de leur demeure ; ils te repousseroient jusqu'au pied de l'échafaud... J'avois vu les hommes en masse dans leur vie publique, et je les avois détestés ; j'eus lieu de les trop bien connoître en détail dans leur vie privée, et le mépris suivit la haine. Puisque, même en un pays que je croyois prêt à se régénérer, les gens de bien sont si lâches et les méchans si furieux, il est clair que toute agrégation d'hommes, pompeusement appelée peuple par des insensés tels que moi, n'est réellement qu'un imbécile troupeau, trop heureux de ramper sous un maître [1]. Eh ! Robespierre ou Masaniello, Marat ou Néron, Caligula ou Châlier, Hébert ou Pitt, Cartouche même ou Alexandre, Desrues ou d'Orléans, qu'importe ? Tout scélérat, s'il est ambitieux et que les circonstances

---

1. Qu'on se souvienne de la situation où j'étois, et qu'on pardonne de telles réflexions à l'excès du malheur. (*Louvet.*)

le poussent, peut parvenir à ce qu'ils appellent de hautes destinées : seulement, le plus habile quelquefois doit rouler des hauteurs dans l'abîme, et c'est au plus malheureux[1] de régner.

Au milieu de tant de dépravation cependant il est consolant d'avoir à déclarer que jusqu'en France il existe encore quelques êtres dignes de la liberté. Nous les avons trouvés surtout parmi les individus de ce sexe réputé frivole et timide. Ce sont des femmes qui nous ont prodigué les soins les plus touchans, et tous ces courageux secours qu'une compassion généreuse ne sait point refuser au malheur non mérité. O madame ***! je ne puis vous nommer aujourd'hui sans vous perdre ; mais la vertu ne reste pas sans récompense ; et s'il est toujours impossible que je vous produise à la reconnoissance des républicains, du moins, n'en

1. Cromwell, à qui Robespierre ressemble si fort, aux talens près ; Cromwell qui, naturellement cruel et indévot, savoit aussi, par une double hypocrisie, affecter le penchant à la clémence et le zèle pour la cause de Dieu ; Cromwell, une fois sur le trône, se croyoit sans cesse entouré d'assassins. Il ne se fioit point à ses gardes. Il avoit des pistolets, le jour dans ses poches, et sous son chevet la nuit. Il mangeoit à peine ; il ne dormoit plus. Chaque soir, il changeoit d'appartement et de lit. Qui donc, à ce prix, préféreroit la couronne à la mort ? Bien des lâches coquins, sans doute ! Mais en conclura-t-on qu'ils seroient heureux ? Et n'est-il pas bien vraisemblable qu'il vaudroit mieux, même pour eux, mourir ? (*Louvet.*)

doutez pas, celui qui fit à son image votre âme céleste, votre Dieu, le mien, un Dieu de bienfaisance et de bonté, n'oubliera point quels périlleux devoirs vous avez remplis pour nous, et comment, environnée de nos bourreaux, vous leur avez dérobé leurs victimes [1]...

Les administrateurs du Calvados venoient de donner aux autres administrations le signal d'une honteuse défection. Ils avoient fait secrètement leur paix avec la Montagne, sans nous en donner aucun avis; le troisième jour seulement, ils nous prévinrent, et voici comment : ils envoyèrent placarder à la porte même de l'intendance, où ils nous logeoient, l'affiche montagnarde qui portoit notre décret de *hors la loi*. Les Bretons, qui partoient le lendemain, furent indignés de cette perfide insolence; ils nous offroient leurs armes : nous les acceptâmes, non pour exercer des vengeances, mais afin de pourvoir à notre sûreté. Quand nous eûmes déclaré à leurs députés que nous comptions aller au milieu d'eux chercher une retraite et sauver la liberté dans leurs départemens, ce ne fut qu'un cri de joie.

---

1. Hélas! cette généreuse femme, c'étoit la belle-sœur de Guadet, c'étoit la citoyenne Bouquey... Elle est morte sur l'échafaud; on l'a assassinée avec son mari, son beau-frère et le père de Guadet. Elle est morte! et Jullien fils, son assassin, respire! Dieu de justice, où donc es-tu? (*Louvet.*)

Le lendemain fut en effet le jour du départ. Nous nous divisâmes en trois troupes, qui chacune alla se réunir à l'un des trois bataillons. Nous marchions comme simples soldats, et ceux qui nous avoient reçus paroissoient contens et fiers d'avoir pour camarades cette vingtaine de représentans pour qui la France, presque tout entière, venoit de s'insurger, car les départemens coalisés n'étoient pas moins de soixante-neuf. Notre situation eut d'abord quelque chose d'assez doux et de très piquant. Je trouvois, pour moi, fort agréable de faire avec ces braves gens ma journée à pied, de boire et manger avec eux, sur la route, le verre de cidre, le petit morceau de beurre et le pain de munition; puis, à la couchée, d'aller avec un billet prendre modestement mon logement chez un particulier qui, me croyant un volontaire, ne se gênoit nullement avec moi, et me dispensoit par là de toute espèce de cérémonie. Cette manière de faire charmoit nos Bretons; il est vrai que l'Ille-et-Vilaine, la Mayenne et surtout le Finistère, n'étoient point tombés dans l'énorme faute qu'avoit faite le Midi, de n'armer que des mercenaires. La plupart de ces volontaires étoient des jeunes gens bien élevés, très instruits de la querelle qu'ils alloient soutenir, et qu'il eût été difficile d'acheter. Mais, quelque précaution que l'on eût prise, on n'avoit pu empêcher des brouillons,

des hommes ardens ou foibles et quelques anarchistes déguisés de se glisser dans les compagnies, et, quoiqu'en très petit nombre, aidés de leur vile tactique et de toutes leurs détestables intrigues, ils finissoient souvent par donner la loi. Nous l'avions vu déjà dans Lisieux ; nous eûmes bientôt occasion d'en faire une expérience plus triste.

Après plusieurs marches nous étions arrivés à Vire. J'y avois appris que la Montagne, enhardie par nos revers, faisoit dans Paris des arrestations multipliées. Je tremblois pour ma femme. Un peu fatigué, je m'étois couché à six heures; il étoit minuit, je n'avois pu fermer l'œil; on vient me dire qu'une dame me demande : c'étoit elle ! Qu'on juge des transports de ma joie !

Digne amie ! à peine les aboyeurs des journaux de Paris avoient-ils beuglé « la grande victoire de Vernon remportée *sur les royalistes* du Calvados », que, pressentant le reste de nos désastres, elle s'étoit hâtée de vendre tout ce qu'elle avoit de bijoux. Elle venoit me déclarer que, désormais attachée à mon sort, elle accouroit chercher auprès de moi l'exil, la misère peut-être et certainement une foule de dangers. C'est alors que, pénétré de sa générosité, bien convaincu que ma mauvaise fortune ne pouvoit rien changer à ses dispositions, j'osai la presser de former les liens que je désirois depuis si longtemps et que son di-

vorce, prononcé depuis dix mois seulement, ne m'avoit pas permis d'obtenir encore. Hélas! sous quels auspices ce contrat fut juré! Pétion, Buzot, Salle et Guadet furent nos témoins.

Ma femme me pressoit de courir au port le plus voisin, et de nous y jeter dans le premier bâtiment qui voulût nous porter en Amérique. Je lui montrai Lyon, Bordeaux, Marseille, faisant pour la République un dernier effort, que mon devoir étoit d'aller aider. « Soit, dit-elle, mais nous ne nous séparerons plus. » Je le jurai. Que de fois je devois, malgré moi, violer mon serment!

A Fougères, les bataillons se séparèrent : Mayenne, pour regagner Laval; Ille-et-Vilaine, pour rentrer dans Rennes; le Finistère continuoit sa route sur Brest. Chacun des trois désiroit nous garder et nous promettoit sûreté chez lui. Sûreté ne suffisoit pas. Nous avions dépêché devant nous à Rennes un ami, B***, qui nous mandoit que nous devions nous rendre dans cette ville, où nous trouverions des moyens de gagner la mer, et là quelque chasse-marée qui nous conduiroit à Bordeaux. Barbaroux combattit vivement cette mesure. Il fit sentir qu'il valoit beaucoup mieux nous rendre du côté de Quimper, où Kervélégan, notre collègue, parti depuis plusieurs jours, nous auroit infailliblement préparé une retraite momentanée et des moyens d'embarquement. Cette opinion

prévalut, et je crois que ce fut très heureusement pour nous.

Nous prîmes donc, avec le seul bataillon du Finistère, le chemin de Fougères à Dol. Nous allâmes coucher à Antrain, je crois. Je dis : je crois, parce que, ma mémoire s'étant fort altérée, j'ai bien retenu les faits, mais tantôt les lieux, tantôt l'époque précise de l'événement m'échappe ; et, dans la caverne où j'écris, je suis dénué de tout secours. Je n'ai pas même une carte de France. Au reste, que le bourg d'Antrain soit en deçà ou au delà de Fougères [1], toujours est-il certain que nous y courûmes quelques périls. Ce lieu étoit fort jacobinisé. A peu près deux cents coquins avoient formé le doux projet de désarmer, pendant la nuit, le bataillon dispersé chez les particuliers, puis de tomber sur les députés, pour les envoyer à la Montagne, s'ils se laissoient prendre, ou les massacrer, s'ils tentoient quelque résistance. La partie fut découverte comme on achevoit de la lier ; pour la rompre, nous fîmes doubler les postes et promener de bonnes patrouilles ; les égorgeurs s'allèrent coucher.

Mais, un peu avant Dol, l'alerte devint plus chaude ; nous reçûmes la nouvelle certaine que la

---

1. Louvet ne se trompait pas : le bourg d'Antrain est situé sur la route de Fougères à Dol, environ à mi-chemin.

municipalité de cette ville venoit de mettre ses volontaires sous les armes, de braquer ses canons à la municipalité et d'envoyer à Saint-Malo demander des secours de la garde nationale et de la garnison de cette place, qui pouvoient, selon, messieurs de Dol, arriver chez eux dans la soirée, et par conséquent assez tôt, puisque nous comptions y être avant midi, mais séjourner jusqu'au lendemain. Sur cet avis, nos braves Finistériens se préparèrent; les armes et les canons furent chargés; nous doublâmes le pas; nous arrivâmes à Dol deux heures plus tôt; nous y entrâmes au pas de charge, la baïonnette au bout du fusil; nous allâmes nous mettre en bataille devant l'hôtel de ville. Les canons étoient effectivement braqués, mais ils se turent; des volontaires allèrent en députation sommer le maire de s'expliquer sur les mauvais bruits qui couroient. Il avoua ses démarches, protestant qu'elles n'avoient point pour but d'arrêter le retour du bataillon, mais de saisir les députés traîtres à la patrie qu'il recélait dans ses rangs. Cette réponse rapportée aux Bretons les indigna. Si le commandant et nous ne nous étions réunis pour les calmer, la guerre civile commençoit dans Dol. Enfin, ils consentirent à ne pas coucher dans cette ville; mais il y falloit dîner du moins. Ils ne voulurent point nous quitter; nous mangeâmes presque tous ensemble sur la place. « Si vous avez

tant envie de les prendre, crioient-ils aux passans, battez donc la générale, et venez. » Tout ceci ne nous préparoit guère à ce qui devoit arriver le lendemain.

A trois lieues au-dessus de Dol, sur la grande route de Dinan, où nous devions coucher, se trouvoit un passage dangereux : c'étoit un défilé sur une hauteur, à l'entrée d'un bois. Les trois mille hommes de Saint-Malo, qu'on disoit en marche, pouvoient se porter là et attendre avec un immense avantage nos huit cents Brestois. Ils le savoient, et n'en faisoient pas moins bonne contenance : presque tous juroient de périr plutôt que de nous abandonner. Nous étions, nous, dans leurs rangs, bien décidés de ne pas tomber vivans dans les mains des satellites de la Montagne. Ma Lodoïska et quelques femmes suivoient dans une voiture. On peut se représenter leurs alarmes. Enfin, parvenus au lieu redouté, nous n'y rencontrâmes personne [1]. A Dinan, nous fûmes parfaitement reçus; c'étoit à qui nous offriroit des lits.

A la pointe du jour, un grand bruit nous réveilla; c'étoit nos Finistériens qui se disputoient sur la place; les motionneurs de Lisieux avoient passé la nuit à travailler les foibles; les foibles

1. On nous a assuré depuis que les trois mille hommes de Saint-Malo avoient au contraire délibéré de ne point marcher contre leurs frères du Finistère. (*Louvet.*)

étoient entraînés; ensemble ils avoient provoqué cette assemblée générale; ensemble ils crioient que la Convention étant reconnue, puisqu'on venoit d'accepter la constitution, protéger encore les députés qu'elle venoit de mettre hors de la loi, c'étoit se constituer faction. Les honnêtes gens, pénétrés de douleur, répondoient que la majorité des départemens ne reconnoissoit pas encore les dominateurs de la Convention; que, d'ailleurs, livrer ou seulement abandonner de vertueux représentans qui, prenant confiance entière aux promesses du bataillon, l'avoient préféré aux autres fédérés bretons, c'étoit déshonorer le Finistère. Cette pensée surtout donnoit à nos amis, encore les plus nombreux, une vigueur qui ne leur étoit pas ordinaire. Vainement un courrier venoit d'arriver, apportant l'étrange nouvelle que les trois mille hommes de Saint-Malo venoient sur Dinan et que, de l'autre côté, Saint-Brieuc faisoit marcher des troupes; de sorte que le bataillon alloit se trouver entre deux feux. Les nôtres disoient que rien de tout cela n'étoit vraisemblable, mais que, tout cela fût-il sûr, on ne devoit pas composer avec ses devoirs, et que la mort étoit préférable à la honte. Enfin, les partis s'échauffoient; il étoit possible qu'on en vînt aux mains; nous résolûmes de prévenir ce malheur, et de n'espérer désormais notre salut que de nous-mêmes. Quand les braves

gens apprirent notre résolution de quitter le bataillon et de nous aventurer vers Quimper par des chemins de traverse, il n'y a sorte d'efforts qu'ils n'essayassent pour nous retenir. Le parti étoit pris, ils le virent bientôt; et alors, du moins, ils nous prodiguèrent les moyens qui nous manquoient. Nous ne voulûmes rien accepter de tout l'argent qui nous fut offert, mais nous souffrîmes qu'on nous complétât notre ajustement de volontaires; c'étoit en cette qualité que nous allions nous mettre en route; il falloit, pour notre sûreté, que rien ne nous manquât. On alla nous choisir les meilleurs fusils, de bons sabres, une giberne bien garnie de cartouches, et nous couvrîmes encore nos uniformes d'un de ces sarraux blancs, bordés de rouge, que les soldats en route ont coutume d'avoir; on nous donna pour escorte six hommes éprouvés, armés comme nous; enfin, un officier que je ne nommerai pas nous signa des congés qui portoient que nous étions des volontaires du Finistère, qui retournoient, par le chemin le plus court, à Quimper, lieu de leurs domiciles. Nous avions quarante grandes lieues à faire à pied par des chemins difficiles; et la prudence ordonnoit que nous y missions tout au plus trois jours. Il n'y avoit donc pas moyen d'emmener ma Lodoïska; au moins l'absence seroit courte; elle alloit, avec un passeport bien en règle, suivre

la grande route, et m'attendroit à Quimper. Notre séparation nous coûta pourtant bien des larmes.

Braves hommes du Finistère[1], nous vous quittions, et la plupart d'entre vous ne devoient plus nous revoir; ah! du moins recevez ici les assurances d'une estime qui ne finira qu'avec nous. Souvent, dans les départemens où nous pensions trouver plus d'énergie, nous avons regretté la vôtre. Le moment approchoit où, réduits à errer sans secours, nous ne trouverions plus des hommes résolus à nous défendre, trop heureux d'en rencontrer qui consentissent à nous recueillir.

Au reste, c'est ici que je dois m'empresser à réparer une omission essentielle : j'ai oublié de

---

1. J'apprends que le commandant de ces braves est un de ceux qui ont honoré les cachots de la Conciergerie, destinés auparavant à renfermer le crime ; une heureuse et inconcevable destinée l'a conservé à ses amis et à la République qui n'aura jamais de meilleur citoyen. Après quatorze mois de souffrance, il jouit enfin de l'estime qu'une vie sans reproches lui a méritée. C'est lui qui sauva la Convention nationale, au 10 mars; c'est lui que nous trouvâmes encore dans nos malheurs; avec quelque modestie qu'il cherche à dérober son nom, l'histoire le réclame. L'histoire le saura dans des temps plus heureux. Il a exposé sa vie en combattant plusieurs fois pour la liberté ; il l'a exposée en servant ses amis, les amis de la République, et il paroît l'ignorer. Heureux et honorable parti que celui des vrais républicains, appelés Fédéralistes, puisqu'il compte de pareils hommes! (*Louvet.*)

dire que cet excellent bataillon du Finistère n'étoit point à l'affaire de Vernon : Wimpffen, instruit qu'il approchoit, et sachant bien comme il étoit composé, se garda bien d'attendre encore trois jours, lui qui attendoit sans raison depuis un mois; certes, il calcula bien, car je ne doute pas, de quelque talent dont son M. de Puisaye se montrât doué pour se faire surprendre, que la surprise n'eût pas eu de succès si les Finistériens se fussent trouvés là.

Nous partions cependant, et voici le moment de savoir quels et combien nous étions : Pétion, Barbaroux, Salle, Buzot, Cussy, Lesage (d'Eure-et-Loir), Bergoeing (de la Gironde), Giroust, Meillan et moi; puis Girey-Dupré et un digne jeune homme, nommé Riouffe, qui étoit venu nous trouver à Caen; enfin nos six guides. Buzot avoit encore son domestique, tout aussi bien armé que nous; en tout dix-neuf. Il nous manquoit Lanjuinais, qui n'avoit fait que passer à Caen pour nous embrasser; Guadet, qui s'écartoit toujours du bataillon, et, ne s'étant pas trouvé à Dinan au moment critique, fut obligé de continuer seul vers Quimper par la grande route, où il ne fut point reconnu; Valady, resté en arrière avec un ami, et qui nous rejoignit ensuite par une suite d'aventures très favorables; Larivière, resté longtemps du côté de Falaise; Duchastel et Kervélégan, partis

d'avance pour les environs de Quimper, où ils devoient préparer nos logemens; Mollevaut, parti depuis quelques jours; l'Espagnol Marchena, digne ami de Brissot; enfin Gorsas, qui étoit allé avec sa fille à Rennes, où il avoit des amis, et d'où il sortit pour venir si imprudemment braver ses assassins jusque dans Paris.

Nous suivîmes encore la grande route jusqu'à Jugon. Là nous prîmes la traverse, où nous fîmes quelques lieues, et vînmes à l'entrée de la nuit frapper aux portes d'une ferme, dont on ne nous ouvrit que la cuisine et la grange. Dans la première des deux pièces, nous ne trouvâmes, pour souper, qu'un seul petit lièvre, du pain noir et de mauvais cidre, et dans la seconde, pour coucher, que de la paille; pourtant nous mangeâmes fort bien, et nous dormîmes mieux. Le lendemain, à la pointe du jour, il fallut se mettre en route.

Nous avions déjà évité Lamballe; nous ne devions trouver dans la traverse que quelques misérables villages, où dix-neuf soldats n'avoient rien à craindre, et deux ou trois bourgs un peu forts que, par précaution, il faudroit tourner. Une erreur de nos guides nous fit tomber à l'entrée d'une ville : c'étoit Moncontour. Nous en étions si près qu'il étoit impossible de s'en écarter sans se rendre suspect et sans risquer d'entendre sonner le tocsin. Nous y entrâmes donc : c'étoit juste-

ment un jour de marché; plus de quinze cents paysans étoient, avec force gendarmerie, sur la place, que nous traversâmes avec une confiance qui n'étoit qu'apparente; Riouffe, mauvais marcheur, étoit resté en arrière : un gendarme l'arrêta, lut son congé, et parut tenté de le conduire à la municipalité; il montra de loin ses camarades : « Et où les rattraperai-je ? » dit-il. On le laissa aller.

Mais, comme nous sortions de cette ville dangereuse, nous fîmes une rencontre importante : B*** vint nous joindre avec des démonstrations d'amitié peut-être déplacées dans le lieu où il nous les prodiguoit. Étonné de ne nous pas voir arriver à Rennes, il en étoit sorti à notre rencontre; il avoit trouvé à Lamballe ma sœur (c'étoit sous ce nom que je produisois ma femme en public; on saura pourquoi). Elle lui avoit appris que nous étions sur cette route; nous avions tort de nous y hasarder : Rennes valoit beaucoup mieux. Il avoit, au reste, mille choses à nous dire; il nous prioit d'aller l'attendre dans des chaumières qu'il nous montroit dans l'éloignement; il alloit nous y apporter quelques provisions, dont nous avions, en effet, grand besoin : nous marchions depuis cinq heures, il en étoit dix, et nous n'avions rien pris. B*** avoit été de l'Assemblée constituante, où il s'étoit bien conduit; il étoit en décembre 1792

président de ce club des Marseillois qui eût sauvé les Parisiens, si les Parisiens eussent voulu l'entendre [1]; enfin, il étoit venu à Caen, officier dans un des bataillons de la force départementale : tout sembloit donc se réunir pour lui concilier notre confiance. Malheureusement il nous fit perdre une heure dans ces chaumières; il vint enfin; le peu de denrées qu'il nous apportoit disparut aussitôt. Il commença par nous prévenir que quelques-uns de nous avoient été reconnus à Moncontour; lui-même avoit entendu dire : « Voilà Buzot, voilà Pétion. » Ensuite il revint à son projet de Rennes, qui fut repoussé; alors il nous dit que nous devions être fatigués; c'étoit l'instant de la chaleur du jour; nous avions déjà fait quatre ou cinq lieues, que nous en fissions encore autant le soir, ce seroit assez; il alloit nous conduire à une demi-lieue de là, dans un épais taillis, où nous resterions jusqu'à quatre heures, qu'un de ses neveux nous apporteroit des rafraîchissemens; ce jeune homme nous conduiroit ensuite à trois lieues plus loin, chez un parent, où nous le trouverions, et qui nous auroit préparé quelques restaurans et de bons lits; nous aurions l'avantage de passer la nuit dans une mai-

1. Ce club des Marseillais était d'opinion girondine. Barbaroux et ses amis le fondèrent pour lutter contre la Montagne. Nous ne savons au juste ni quand ni où il fut établi, ni à quelle époque il disparut.

son sûre. Cette considération, en effet puissante, détermina la presque unanimité ; je dis presque, car moi j'aurois mieux aimé continuer tout bonnement notre route, avec nos guides.

Le voilà parti. Nous voilà tous, ventre à terre, dans ce taillis, autour duquel de malheureux enfans nous inquiétèrent longtemps de leurs jeux. Ils firent retraite enfin ; mais c'étoit la pluie qui les y forçoit. Le mince feuillage de ces petits arbres plia bientôt sous le faix, dont il se déchargeoit sur nous. Le malaise que nous éprouvions est difficile à décrire. Le neveu ne donna le signal convenu qu'à cinq heures. Encore avoit-il affaire pour un quart d'heure dans le village voisin : il y resta près d'une heure et demie. La nuit s'approchoit quand nous nous remîmes en route.

Bientôt elle fut noire ; nous marchions depuis longtemps et nous n'arrivions pas. Il étoit dix heures. Nos guides, se fiant sur le guide nouveau, n'avoient pas examiné quelle route on nous avoit fait prendre. Enfin ils reconnurent qu'on alloit nous faire traverser un bourg assez fort, dont je suis bien fâché de ne pas me rappeler le nom. Nous déclarâmes que nous n'y passerions pas. Nos guides avertirent qu'il y avoit un autre chemin, nous le prîmes. Nous tournions le bourg, à quelque distance, lorsque nous y entendîmes le bruit des tambours. « C'est la retraite, dit le neveu.

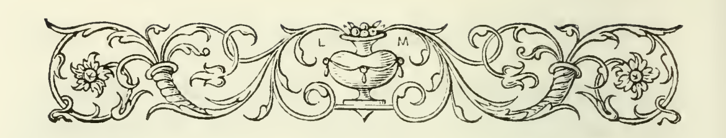
— On n'a jamais battu la retraite à cette heure dans cette saison », répliquai-je. J'écoutai, je fis écouter : c'étoit la générale. Nous la reconnûmes tous, excepté le jeune homme, qui prétendit que c'étoit la manière de battre la retraite dans son pays. Comme nous avions tourné le bourg, dont nous étions déjà assez éloignés, nous vîmes arriver B***.

Il nous conduisit chez le parent qui devoit nous attendre. Il fut charmé, mais surpris de nous voir. B*** avoit oublié de lui dire que nous dussions venir; et ce n'étoit point une défaite qu'il eût imaginée pour se dispenser de quelque dépense, car il nous donna le lendemain un déjeuner splendide. Pour le soir, nous eûmes l'omelette et le morceau de pâté. Quant aux bons lits annoncés pour tous, ils n'étoient que deux. Il fallut les défaire, et jeter dans une espèce de salon cinq matelas, sur lesquels nous dûmes nous arranger le moins mal possible.

B***, qui nous avoit enfermés dans sa chambre, ne vint nous désemprisonner qu'à huit heures du matin. Il nous reprocha d'avoir fait trop de bruit. Un administrateur d'un district voisin avoit couché dans la chambre au-dessus de la nôtre. C'étoit un mauvais sujet, et, s'il nous avoit entendus, nous devions craindre d'être poursuivis. Nous déjeunions; il revint encore sur le projet de Rennes,

mais toujours inutilement. Alors il nous pressa de rester dans le pays où nous étions. L'esprit en étoit excellent, disoit-il. Lui se chargeoit de nous trouver plus d'asiles que nous n'étions de monde. Buzot, quoique dans la force de l'âge et vigoureux, étoit peu fait à la marche. Cette fatigue de la route l'étonnoit. Il appuyoit les propositions de B***; quelques autres étoient aussi de son avis. Mais Pétion me regardoit en secouant la tête d'un air mécontent. Je combattis les offres avec beaucoup de chaleur. Deux de nos amis restèrent, quoi que j'eusse pu leur dire. Je ne sais ce qu'est devenu l'un d'eux, Lesage (d'Eure-et-Loir) [1]. Quant à Giroust, il a été pris quelques mois après, et il n'est plus. Quand B*** vit toutes ses offres rejetées, il nous donna un dernier conseil. « Vous allez, nous dit-il, traverser un pays où tout rassemblement excite les soupçons. Une vingtaine de soldats, marchant ensemble, seroient partout suspects ; divisez-vous par trois ou quatre, et rendez-vous, par des chemins divers, à un lieu convenu. » Nous ne crûmes pas qu'il eût raison. Notre union faisoit alors notre sûreté. Tous ensemble nous partîmes, et l'on verra que nous fîmes bien.

1. J'apprends qu'il est vivant, et l'on m'assure même que Giroust, dont un montagnard avoit annoncé la mort à la Convention, est sauvé. (*Louvet.*)



CHAPITRE VI

DANS tout le cours de la journée, rien de remarquable, si ce n'est qu'à l'entrée de la nuit nous nous trouvâmes dans un misérable village, à une lieue au-dessus de Rostrenen [1], petite ville, chef-lieu de district, qui se trouvoit sur notre route et qu'il falloit tourner. On conçoit que nous n'étions pas plus tentés d'aller coucher à Rostrenen que de le traverser. Toute la question étoit de savoir si nous profiterions de la nuit pour dépasser le point dangereux, ce qui avoit le grand inconvénient de nous obliger à coucher dans quelques chaumières à une lieue au delà, et par conséquent de nous rendre suspects. Car le moyen d'imaginer que des voyageurs, lorsqu'il est déjà tard, prennent la peine de dépasser une ville où

1. On lit dans toutes les éditions des *Mémoires* de Louvet *Roternheim*, au lieu de *Rostrenen*. Il n'y a pas de ville de ce nom. Rostrenen, aujourd'hui simple canton, était alors chef-lieu d'un des districts du département des Côtes-du-Nord.

ils auroient trouvé de bons logemens, pour aller chercher de mauvais gîtes dans quelques bouchons? S'arrêter en deçà de la ville étoit plus naturel; la fatigue de quelques-uns d'entre nous offroit un prétexte assez plausible. Nous nous arrêtâmes donc à une lieue en deçà; au reste, deux lieues plus loin c'eût été tout de même. Le péril que nous ignorions n'en devenoit que plus inévitable : où que nous fussions endormis, il nous viendroit réveiller.

A une heure du matin il arriva. « Au nom de la loi, crioit-on, ouvrez. » Nous étions, Dieu merci, tous dix-sept dans une vaste grange où la paille ne nous manquoit pas. Notre unique chandelle étoit éteinte. L'un de nous entr'ouvrit doucement la porte et la referma sur-le-champ. « La maison est entourée », nous dit-il. Une voix menaçante et plus forte répéta du dehors : « Au nom de la loi, ouvrez. » Aussitôt au profond silence qu'un premier mouvement de surprise avoit causé parmi nous succéda un seul cri, un cri unanime et vraiment terrible : « Aux armes! » Chacun les cherchoit, chacun s'habilloit à tâtons. Cela ne pouvoit être fort prompt. Le nom de la loi se faisoit de temps en temps entendre, mais d'un ton moins assuré. « Nous ne sortirons que quand nous serons prêts », lui répondoit-on. Je me souviens que mon fusil se fit longtemps chercher; je l'appelois à grands cris,

et j'avoue que, m'accommodant, comme tous les autres d'ailleurs, au rôle que la situation commandoit, je ne criois ni plus ni moins qu'un cordelier. Enfin nous ouvrîmes. Un personnage à ruban tricolore barroit la porte. Un peu derrière lui étoit un groupe assez fort de gardes nationales. Des flambeaux éclairoient la scène. « Que faisiez-vous là ? » demanda brusquement l'administrateur de district. Barbaroux répondit : « Nous dormions. — Pourquoi dans une grange? poursuivit l'autre. — Nous aurions préféré votre lit, répliquai-je. — Qui êtes-vous, Monsieur le rieur? » Riouffe lui dit en riant : « Comme tous ses camarades, un volontaire bien las, qui ne s'attendoit pas à être éveillé si matin ; mais, d'ailleurs, pas tant monsieur que vous croyez bien. — Vous, des soldats! c'est ce que nous allons voir. » L'un de nos guides, que nous avions fait notre commandant, parce qu'il avoit servi et bien servi, cria d'une voix plus que gaillarde : « Certes, vous le verrez. — Montrez-moi vos papiers, reprit l'administrateur. » Pétion dit : « Sur la place, citoyen, si vous voulez bien. — Oui, oui ! crièrent plusieurs ; ce n'est pas dans cette grange qu'il faut s'expliquer. » Notre commandant nous comprit. « Un peu de place, je vous prie », dit-il au questionneur, qu'il fit doucement reculer ; puis, en sortant, il cria : « A moi, Finistère ! » Le Finistère accourut tout entier, se rangea sur une ligne, et en un clin d'œil, au

premier mot du commandant, chaque fusil s'alla coller sur chaque épaule. Le magistrat paroissoit très étonné; la suite nous fit voir qu'il avoit cru trouver dans notre compagnie dix à douze élégans en petite robe de chambre et le bâton blanc à la main, et seulement cinq ou six hommes armés. Dans cette hypothèse, il avoit bien pris ses mesures pour qu'en cas de résistance l'avantage lui restât. Non content de ces cinquante fantassins, il amenoit de la cavalerie. Une brigade de cavalerie caracoloit à quelques pas de nous. Malgré la grande infériorité du nombre, des hommes qui savoient bien qu'ils ne pouvoient échapper à l'échafaud que par la victoire pouvoient se flatter d'écraser, si on les y réduisoit, cette bande d'agresseurs; mais il ne suffisoit pas que nous y fussions fermement résolus, il étoit bon aussi que les assaillans le sussent : aussi n'épargnions-nous aucun propos pour le leur apprendre. « Ils sont armés jusqu'aux dents », murmuroient quelques-uns de la garde. En effet, nous avions tous, outre nos fusils, de forts pistolets. J'avois pour ma part un don que Lodoïska m'avoit fait contre les groupes du duc d'Orléans, et dont la montre au moins m'avoit été plus d'une fois utile : c'étoit une espingole qui pouvoit vomir vingt balles à la fois. « Pourquoi donc avez-vous tant d'armes? » demanda enfin l'un des plus hardis. Je crois que ce fut Buzot qui répon-

dit : « C'est que nous n'ignorons pas qu'il y a dans ce district quelques brigands qui se plaisent à vexer la force départementale ; et nous voulons que quiconque ne l'aime pas apprenne du moins à la respecter. — Ces gens-là ne dorment pas apparemment ! disois-je en les toisant avec insolence. — Ah ! mais on les enverra bien coucher », me répondoit Barbaroux à qui sa taille haute et sa forte corpulence donnoient un air plus imposant. Il y avoit dans notre petite troupe sept beaux grenadiers comme lui ; et parmi les six autres le plus petit portoit, comme moi, cinq pieds quatre pouces.

Voilà bien des détails : vainement voudrois-je les excuser auprès de ceux qui les trouveroient trop longs ; mais j'aime à penser que dans quelques années un moment viendra où plus d'un lecteur y trouvera quelque doux plaisir. Eh ! qui sait quel degré d'intérêt y peuvent ajouter encore les événemens que l'obscur avenir prépare ?

Observez que tout le colloque, dont je n'ai rapporté que la moindre partie, avoit lieu pendant que l'administrateur, longeant le front de notre ligne, examinoit nos congés que nous produisions successivement. Il finit par faire avec humeur cette remarque qu'ils étoient tous d'une même écriture ; à quoi il lui fut répondu que cela venoit de ce que notre officier se servoit toujours de la même main pour les signer ; et que, si chacun de nous eût

fabriqué le sien, ils seroient tous d'une écriture différente.

« Hé bien, Messieurs, qu'allez-vous faire actuellement? nous demanda-t-il d'un air contraint ; moi, je vous conseille de vous recoucher. » Le piège étoit grossier. Nous répondîmes que, puisque nous avions été réveillés sitôt, nous profiterions de la mésaventure pour avancer notre route.

Il tira à l'écart quelques officiers avec lesquels il délibéra un moment ; puis, revenant à nous : « A la bonne heure, dit-il, aussi bien faudroit-il toujours que vous allassiez au district où l'on vous attend. » A l'instant, nous l'entendîmes ordonner ainsi la marche : « Deux gendarmes en tête, dix fusiliers pour l'avant-garde, messieurs du Finistère ensuite, puis quarante fusiliers, et deux gendarmes à la queue. »

Au bruit de ces dispositions menaçantes, notre commandant cria : « Finistère, chargez vos armes. — Elles le sont. — La baïonnette au bout ! » A l'instant les baïonnettes furent mises.

Il se fit parmi nos adversaires une rumeur favorable : ce n'étoit pas celle d'un courage enflammé. L'administrateur accourut tout effrayé, et d'une voix tremblante nous demanda si nous voudrions opposer quelque résistance. « A l'oppression? dit Cussy (du Calvados), n'en doutez pas ! Sommes-nous des hommes libres, oui ou non? — Si nous

voulions vous traiter en prisonniers, nous vous ôterions vos armes. — Il faudroit auparavant nous ôter la vie », dit Pétion. Et nos six braves de l'escorte, qui tous avoient fait la guerre dans la Vendée, crioient : « Vous ! nous désarmer ! ah ! vous êtes beaucoup, mais vous n'êtes pas encore assez ! — Mais, citoyens, refusez-vous de venir avec nous jusqu'à Rostrenen ? — Nous ne le refusons pas, car c'est notre chemin. Seulement nous nous mettrons sur nos gardes. — Nous prenez-vous pour des malveillans ? — Vous faites des dispositions hostiles. Eh ! que savons-nous qui vous êtes ? Après tout, pouvons-nous vous connoître ? — Vous nous connoîtrez à Rostrenen. — Eh bien, soit ; marchons. »

En marchant, nous chantions à plein gosier le bel hymne des Marseillois, très applicable à la circonstance. Mais si nos langues se démenoient en route, notre imagination nous portoit ailleurs. Elle nous demandoit ce qu'on nous gardoit et quelle conduite nous allions tenir à Rostrenen. La même idée nous tomba dans la tête à presque tous en même temps. Si l'on vouloit nous arrêter, nous demanderions à parler au peuple assemblé. L'accordoit-on, notre triomphe étoit vraisemblable. Étions-nous refusés, nous en appelions à nos armes, et nous combattions jusqu'au dernier soupir.

Cependant quelques curieux, autorisés sans doute à quitter leurs rangs, venoient interrompre nos chants et nos réflexions pour nous faire des questions souvent captieuses. « Avez-vous vu Charlotte Corday à Caen? me demanda l'un d'eux. — Notre bataillon n'y étoit pas encore, lui répondis-je, lorsque le meurtre se fit. — C'étoit bien un assassinat, répliqua-t-il. — Oui, sans comparaison de Marat à César, comme celui que commit Brutus. » Le questionneur mécontent continuoit néanmoins, et, comme je craignois que quelque collègue interrogé de son côté ne fît quelque réponse contradictoire, je repoussai mon homme par un : *Dansons la carmagnole,* si fort et si constamment crié qu'il ne me fut plus possible d'entendre qui que ce fût.

Dans le nombre néanmoins il y avoit aussi des bienveillans, et quelques-uns nous avoient reconnus. Un vint me frapper sur l'épaule : « Bravo! bravo! nous sommes frères : on nous avoit dit que vous étiez des prêtres réfractaires. — Il est vraisemblable que ceux qui l'ont dit n'en croient rien. — Je le parierois », me répondit-il. Un autre vint prendre la main de Pétion, et en la lui serrant lui dit : « Tenez bon, vous trouverez des amis. »

Enfin nous entrâmes dans la ville redoutée; et, quoique plusieurs maisons y fussent éclairées, tout y dormoit dans une paix profonde. Nul renfort

pour nos ennemis; il paroît que tout ce que la ville avoit de gardes nationales avoit été détaché contre nous. Elles furent rangées en demi-cercle, sur la place, la brigade de gendarmerie un peu sur la droite. On nous dit de monter au premier étage d'une maison qu'on nous montra. Nous nous y rendîmes en bon ordre. Tous les administrateurs étoient rassemblés; ils revirent nos congés, mais d'un air beaucoup moins malhonnête; ensuite ils se retirèrent dans un coin. Le président revint et nous dit : « Nous allons vous donner séjour. » Nous répétâmes notre intention formelle de presser notre marche, et d'arriver chez nous le jour même; il nous objecta qu'il y avoit treize grandes lieues; nous répliquâmes qu'il n'étoit pas trois heures du matin; nous persistâmes : nouvelle délibération; elle fut plus longue; un officier fut appelé; il alla, vint et revint plusieurs fois; enfin on nous dit : « Citoyens, vous accepterez bien un verre de cidre? » Nous craignîmes qu'il y eût trop d'affectation à refuser. On nous fit descendre au rez-de-chaussée dans une grande salle. Un quart d'heure s'étoit écoulé, point de cidre. « Que faisons-nous là ? disois-je, partons. » Et puis de chanter à tue-tête, toujours nos fusils en main. Des curieux étoient là : je m'interrompis pour dire à l'un d'eux d'un air distrait : « Quoi ! vraiment, on vous avoit dit que nous étions des prêtres ? — Oh ! bien, oui, s'écria-

t-il, pis que ça. » Il ajouta tout bas, d'un air mystérieux : « De fameux traîtres à la patrie, mon camarade. » Je partis d'un éclat de rire, et puis je recommençai mon : *Dansons la carmagnole.*

« Quoi ! nous perdrons une heure pour un verre de cidre ! criai-je enfin ; partons. » Nous avions fait un mouvement, le cidre arriva. Pendant que nous buvions, un administrateur (je laisse à pénétrer son motif, c'étoit de nous observer peut-être) vint nous dire : « Citoyens, vous allez voir que nous étions fondés à vous suspecter ; voici la dénonciation que nous avions reçue. » Il plia le haut et le bas de la lettre, sans doute afin que nous ne vissions ni la date, ni la signature ; il lut le milieu : « Pétion, Barbaroux, Buzot, Louvet, Salle, Meillan et plusieurs de leurs collègues doivent passer, et probablement s'arrêter dans les environs de votre ville ; ils ont cinq hommes d'escorte. » Le magistrat cessa de lire ; et nous, pour la plupart. nous ne cessâmes de chanter ou de crier, n'ayant pas même l'air de prêter l'oreille, quoique pas un de nous n'en eût perdu le moindre mot. Pour le moment, nous conclûmes de cette lecture que l'ordre de nous arrêter était donné ; et, comme après que nous eûmes vidé nos verres et pris congé, l'on ne nous signifioit pas qu'il falloit rester, nous nous avançâmes en masse et les baïonnettes basses, vers la porte où nous pensions qu'on alloit

nous attaquer, quand nous voudrions déboucher. Quelle fut notre surprise de ne plus apercevoir une âme sur la place! Nous avons su depuis que, dès notre entrée dans la maison, tous les bien intentionnés ou les indifférens s'étoient retirés; les maratistes, réduits à la trentaine, calculant que nous étions dix-sept bien déterminés, que par conséquent ils ne devroient pas espérer de nous assassiner, mais qu'il faudroit combattre et vigoureusement; les maratistes avoient à leur tour quitté la partie : de là les longues délibérations de messieurs du district, les allées et venues de l'officier, l'insidieuse proposition du séjour, par lequel on nous eût, après avoir rassemblé des forces, divisés et désarmés, enfin l'offre du cidre pour gagner du temps. Quoi qu'il en soit, nous l'avions échappé belle; nous partîmes, le cœur plein de joie et remerciant un Dieu protecteur; mais nous n'en étions pas quittes.

La matinée fut bien pénible : dès huit heures il fit chaud; la bonne moitié de notre troupe étoit harassée; il nous falloit, à cause de ces traîneurs, aller tout doucement, et cependant nous nous trouvions dans un pays de landes où, dans l'espace de huit à neuf grandes lieues, nous ne trouverions que des ruisseaux pour nous désaltérer. Cussy, tourmenté d'un accès de goutte, gémissoit à chaque pas qu'il falloit faire; Buzot, débarrassé de toutes

ses armes, étoit encore trop pesant ; non moins lourd, mais toujours plus courageux, Barbaroux, à vingt-huit ans, gros et gras comme un homme de quarante, et pour comble de mal ayant attrapé une entorse, se traînoit avec effort, appuyé tantôt sur mon bras, tantôt sur celui de Pétion ou de Salle, également infatigables ; enfin Riouffe, ayant été forcé de quitter des bottes trop étroites qui l'avoient blessé, se voyoit obligé de sautiller sur la pointe de ses pieds nus, dont les talons étoient écorchés. Ainsi toujours en mouvement depuis une heure du matin, nous avions pourtant fait cinq lieues tout au plus, quand notre bonne fortune nous fit trouver avant midi dans un hameau une espèce d'auberge, une espèce de dîner et une heure de repos. En vain les blessés avoient déjà motionné de s'arrêter là jusqu'au soir : sur l'avis que nous donna l'hôte, force fut de se retraîner. Cet homme nous examinoit curieusement, et comme, tout en dévorant son omelette au lard, nous chantions à tue-tête nos chansons patriotiques, il paroissoit étonné : son air me frappa ; je l'invitai à accepter un verre de notre cidre ; il se fit presser, puis, un coup ayant déterminé l'autre, il finit par nous dire : « Parbleu, citoyens, je suis enchanté, vous me paroissez tous de bons patriotes. — Assurément. — Comme on a des ennemis cependant ! Je crois bien, d'après la peinture qu'on m'a faite,

que c'est après vous que l'on court; vous devez passer par Carhaix; deux brigades de gendarmerie vous y attendent. »

Nous repartîmes; il convenoit de faire diligence; mais les traîneurs traînoient plus que jamais, et surtout Riouffe, dont les pieds étoient en sang, et qui étoit, de dix pas en dix pas, forcé au repos. C'est ainsi que nous mîmes près de dix heures d'horloge pour faire cinq lieues. Il étoit nuit, quand nous nous trouvâmes à quelque distance de Carhaix. Après quelques tentatives, nos guides déclarèrent qu'il leur étoit impossible d'avancer actuellement, parce qu'il faisoit trop sombre pour qu'ils pussent reconnoître le seul petit sentier par lequel il fût possible de tourner le bourg, et que, pour peu qu'ils s'égarassent, ils nous jetteroient infailliblement dans des marais où nous resterions embourbés jusqu'au jour. Ils ajoutoient quelque chose de très fâcheux : c'est que, même pendant le jour, nous ne tournerions Carhaix qu'à une distance assez petite pour qu'il fût très facile de nous découvrir : ils ne connoissoient pas d'autre chemin. Au reste, en suivant tout simplement la grande route, nous n'avions qu'une ruelle du bourg à traverser. « Eh bien ! mes amis, leur dis-je, vous entendez sonner dix heures; tout dort dans le bourg, et peut-être la gendarmerie même, qui sait très bien qu'un bon sommeil vaut mieux que

des coups de fusil : serrons-nous, bandons nos armes, marchons pressés, marchons sans bruit, enfilons doucement la ruelle, et passons. » Cette opinion fit jeter des cris à quelques-uns : plusieurs des malades, étendus par terre, aimoient mieux dormir que de prendre part à la discussion. « Puisqu'il faut mourir, disoit Cussy, j'aime mieux mourir là que quatre lieues plus loin. » Mais Barbaroux, toujours plus fort que le mal qui le fatiguoit, appuyoit mon opinion. « En supposant que les gendarmes en sentinelle nous attendent encore, disoit-il, nous aurons passé la ruelle avant qu'ils soient à cheval : oseront-ils nous poursuivre au milieu de la nuit? Il n'y a pas de buisson derrière lequel, retranchés, nous ne puissions les cribler de balles, avant qu'ils aient reconnu d'où les coups partent. Ce soir ils ne sont que dix; à la pointe du jour ils peuvent être vingt; s'ils font sonner, à l'heure qu'il est, le tocsin sur nous, ils n'auront presque personne, et nous aurons fait du chemin avant que la troupe soit rassemblée. Dans le jour au contraire le nombre est contre nous. En tout cas, nous sommes forcés au bivouac pour cette nuit; employons-la mieux; faisons-la tourner à notre salut. Allons, mes amis, dit-il aux malades, je vous plains, je dois être sensible à vos maux, car je les éprouve, mais du courage, encore quelques efforts. Marchons cette nuit sur nos genoux, s'il le faut;

à la pointe du jour nous pourrons être à Quimper; que si ces gendarmes courent sur nous maintenant, ils ne nous verront pas, nous les entendrons, et leurs chevaux nous serviront pour finir notre route. »

Ceci fortifia tout le monde; personne ne sent plus ses blessures; on se relève, on s'embrasse, on rit, on avance.

Nous avions à petit bruit, et dans un profond silence, passé les trois quarts de la ruelle, charmés du calme qui paroissoit régner autour de nous, lorsqu'une petite fille, cachée dans un enfoncement sombre, en sortit tout à coup, poussa la porte d'une maison où nous vîmes de la lumière et prononça distinctement ces mots : « Les voilà qui passent. » Ainsi découverts, nous doublâmes le pas; nous nous jetâmes sur la gauche, dans un chemin creux et si obscur qu'il étoit impossible d'y rien distinguer. Quelqu'un dit alors : « J'entends des chevaux. » Il faut le dire : en ce moment le plus déterminé d'entre nous n'étoit pas fort tranquille. Le mal le plus pressant donna de l'agilité aux plus fatigués. La fin de ce chemin court fut plus légèrement atteinte, et nous fîmes en moins d'une heure une lieue dans un autre chemin, si uni, si agréable, qu'il avoit l'air de l'allée d'un parc plutôt que d'une grande route. Là, nous vîmes des haies derrière lesquelles nous pouvions attendre

en sûreté toute la gendarmerie du département. Étoit-il bien vrai qu'elle fût à notre poursuite? Nous fîmes halte, nous prêtâmes l'oreille, nous n'entendîmes rien; mais, en nous groupant, nous trouvâmes qu'il nous manquoit deux hommes: c'étoient nos deux principaux guides; nous les avions vus à l'entrée du bourg, marchant à notre tête; peut-être s'étoient-ils écartés depuis pour quelques besoins. Nous nous jetâmes sur l'herbe, nous les attendîmes une heure. Salle, je crois, s'avisa de penser alors et de nous dire que peut-être, étant un peu en avant, ils avoient pris, dans le chemin creux, une route sans que l'obscurité nous permît de les voir, et qu'apparemment nous nous étions égarés. Sur cela mille conjectures se forment; les guides qui nous restent ne connoissent pas cette partie de la route; il faut tâcher de regagner le chemin qu'ont pris les deux autres; pour cela, il ne faut point précisément revenir sur ses pas; il doit suffire de se porter dans les terres et de tirer un peu sur la droite. Le parti en est pris; on se traîne dans un terrain peu commode; puis voilà un fossé à sauter, une haie à franchir, plusieurs prairies à traverser; on est engagé dans un marais, il faut se hâter d'en sortir; on tombe dans un bourbier plus profond; nous en eûmes une fois jusqu'au-dessus des genoux; je vis l'instant où, ayant fait un faux pas, j'allois y nager. Pour nous

dépêtrer, nous voilà sautant de nouveaux fossés, passant à travers des buissons qui nous déchirent. Enfin, après deux heures de peines inouïes, épuisés, rompus, meurtris, nous sommes dehors. Jugez de notre chagrin : nous avions, sans nous en apercevoir, tourné sur nous-mêmes ; nous venions précisément retomber sur la route que nous voulions quitter, avec cette différence désespérante que, nous étant beaucoup rapprochés du bourg, il n'y avoit plus entre le fatal chemin creux et nous que deux portées de fusil.

Que faire? Devions-nous retourner dans ce chemin creux? Falloit-il rentrer jusque dans Carhaix et le traverser dans un autre sens? Mais si, par hasard, cette route que nous nous obstinions à vouloir quitter étoit la bonne? Avant tout il étoit prudent de chercher à vérifier le fait. Bergoeing, et je ne sais quel autre brave, offrirent de s'engager à la découverte. Ils revinrent au bout d'un quart d'heure. On ne voyoit dans le chemin creux aucune autre route que celle que nous avions suivie. Ils étoient rentrés dans le bourg, en avoient reconnu toutes les issues, et n'avoient trouvé à l'une de ses extrémités, sur la droite, qu'un sentier trop petit pour qu'il fût raisonnable d'imaginer que ce pût être le chemin de Quimper. Il étoit donc vraisemblable que celui-ci étoit le seul bon. Nous le reprîmes, mais à contre-cœur et triste-

ment; nous étions plus ou moins excédés; et puis rien n'étoit, au fond, plus incertain que le lieu où cette route nous jetteroit.

Après une demi-heure, je ne peux pas dire de marche, mais d'efforts pour marcher, il fallut reprendre haleine. Jamais plume ne nous parut aussi douce que l'herbe haute qui nous reçut; et jamais heure de sommeil, mieux employée, ne porta plus de profit. Les plus épuisés y avoient repris quelques forces. On marcha assez allègrement pendant une autre heure; mais, comme le jour pointoit, nous fîmes deux fâcheuses découvertes. La première : que l'un de nos guides étant resté endormi à la dernière halte, nous l'y avions laissé sans nous en apercevoir. Le moins las d'entre nous n'étoit pas en état de revenir sur ses pas pour l'aller chercher, et le plus clairvoyant n'auroit pas reconnu la place où nous nous étions arrêtés. Ainsi donc, de nos six guides il nous en restoit un seul : car j'ai oublié de dire qu'à notre sortie de Rostrenen nous avions jugé convenable d'envoyer en avant deux de ces braves gens prévenir Kervélégan que nous comptions arriver le lendemain dans les environs de Quimper, et qu'il eût à dépêcher quelqu'un à notre rencontre. On n'a pu oublier que deux autres avoient disparu. Nous avons su depuis qu'exténués de fatigue ils avoient été, sans nous vouloir prévenir, jugeant bien que nous

les retiendrions, prendre à une autre issue de Carhaix le petit sentier qu'avoit reconnu Bergoeing; que, demi-lieue plus loin, ils s'étoient jetés sur l'herbe, où ils avoient dormi toute la nuit, et que de là ils avoient gagné Quimper par des détours à eux connus. Enfin, on doit se rappeler que deux de nos collègues nous avoient laissés pour s'attacher à B***; ainsi notre petite troupe se trouvoit réduite à douze.

L'autre découverte qui nous affligea, c'est que nos traîneurs n'avoient retrouvé dans leur sommeil qu'une vigueur bien éphémère. Tantôt celui-ci, tantôt celui-là s'abattoit, et ne vouloit plus se lever. La perte du temps pouvoit devenir irréparable.

Peu à peu cependant le soleil s'élevoit, et nous avancions sur cette route inconnue; mais une ennemie, non moins incommode que la fatigue, la faim, nous poursuivoit. Nous découvrîmes bientòt une maison et quelques chaumières; mais, du plus loin qu'on nous aperçut, portes et fenêtres se fermèrent de tous les côtés. Les malheureux n'eurent pas même le courage de répondre aux questions que nous leur adressions par la chatière; ils nous prenoient pour de véritables Jacobins.

Enfin, nous rencontrâmes un voyageur de qui nous apprîmes que la route que nous tenions étoit bien celle de Quimper, puisque nous n'étions plus

qu'à deux lieues de cette ville. Ce nous fut un grand sujet de joie ; malheureusement l'inquiétude succéda bientôt. Il ne falloit point songer à entrer de jour dans Quimper; nous ne pouvions même, sans imprudence, nous avancer davantage; il ne convenoit pas plus d'attendre sur la route, où tous les passans nous remarqueroient. Si nous la quittions cependant, comment Kervélégan ou ses envoyés nous trouveroient-ils? Les deux guides que nous avions dépêchés de Rostrenen avoient dû lui désigner pour rendez-vous un endroit écarté du bois que nous traversions ; mais cet endroit, connu seulement des deux autres guides qui nous avoient échappé cette nuit, comment pouvions-nous le trouver? Il est clair qu'il n'y avoit d'autre ressource que d'envoyer notre dernier guide à Quimper, et d'attendre qu'il revînt, avec quelques amis, nous prendre dans tel coin du bois où il alloit nous laisser. Ce parti, tout sage qu'il paroissoit, étoit encore extrême. Il étoit impossible qu'on fût à nous avant midi, impossible que, dans ce long espace de temps, quelques paysans ne découvrissent une douzaine d'hommes armés, tapis dans un bois, exposés à une pluie abondante, et qui vainement se donneroient pour des habitans de Quimper, puisqu'il ne se trouveroit plus parmi eux personne qui pût répondre au bas-breton dans lequel on les questionneroit. Il falloit néan-

moins en courir le risque; notre guide nous cacha derrière des buissons, sous quelques grands arbres, et partit.

Il n'étoit guère moins de huit heures; il y en avoit trente et une que, depuis la demi-couchée et le sursaut de Rostrenen, nous nous traînions de piège en piège, de faux pas en faux pas. Nous tombions de fatigue, de sommeil et de faim. Mais quoi manger? de l'herbe? Et puis, comment se reposer? Où dormir? Nous étions couchés dans l'eau : car l'orage étoit si fort que, malgré ces grands arbres, il tomboit sur nous des torrens; et nous devions passer quatre heures au moins dans cette situation! Il paroissoit impossible que le plus robuste y résistât.

Je l'avoue, l'heure du découragement étoit venue. Riouffe et Girey-Dupré, dont l'inépuisable gaieté s'étoit soutenue jusqu'alors, ne nous donnoient plus que des sourires. Le bouillant Cussy accusoit la nature; Salle se dépitoit contre elle; Buzot paroissoit accablé; Barbaroux même sentoit sa grande âme affoiblie; moi, je voyois dans mon espingole notre dernière ressource, mais j'y voyois aussi le tourment de me séparer de Lodoïska! O dieux!... Pétion seul, et c'est ainsi que je l'ai vu dans toute cette route, Pétion, inaltérable, bravoit tous les besoins, gardoit un front calme au milieu de ses nouveaux périls et sourioit aux in-

tempéries d'un ciel ennemi. Ennemi! Qu'ai-je écrit? Quelle ingratitude! Il n'y avoit plus, dans nos détresses, qu'un secours de la Providence qui pût nous sauver; et ce secours ne se fit pas attendre un demi-quart d'heure!

Oui, quelques minutes étoient à peine écoulées, depuis que notre guide étoit parti, lorsqu'il fit rencontre d'un cavalier. Celui-ci l'examina curieusement à son passage, tourna la tête pour l'examiner encore, puis revint sur lui pour lui demander s'il se trompoit, s'il n'étoit pas un fédéré du Finistère. Notre guide hésite, et pourtant dit: « Oui. » Alors nouvelles questions hasardées avec mystère; nouvelles réponses risquées avec précaution. On s'avance, on recule, on s'observe, on se tâte réciproquement. Enfin la confiance s'est établie; on s'explique. L'inconnu étoit un de nos amis, un ami de Kervélégan. Personne encore n'avoit vu nos deux envoyés de Rostrenen. Je ne sais quel instinct l'avoit poussé à monter à cheval à la pointe du jour et à s'avancer sur cette route pour savoir s'il n'y rencontreroit personne qui eût entendu parler de nous. Un moment plus tard, notre guide ne le rencontroit pas, car, surpris par l'orage, il cherchoit un abri.

Dès que cet ange libérateur nous fut annoncé, je ne me souvins plus que j'avois besoin d'un lit, d'un repas, d'un asile contre la pluie qui m'inon-

doit. Je ne songeai qu'à m'informer de Lodoïska. Elle étoit parvenue à Quimper; mais ce n'avoit pas été sans péril. Après la rencontre de ...., elle avoit poursuivi sa route. Arrivée à Saint-Brieuc, elle avoit trouvé qu'une dénonciation venoit de l'y devancer. Arrêtée par un gendarme, elle ne s'étoit tirée des mains de la municipalité que par l'adresse et la fermeté de ses réponses. O ma Lodoïska, ton courage et ton esprit m'avoient donc arraché aux plus grands des dangers que j'eusse courus! Eh! si tu étois tombée aux mains de nos persécuteurs, à quoi m'eût servi de m'être dérobé aux embûches qu'ils avoient semées sur mes pas?

Notre nouveau conducteur nous mena d'abord chez un paysan, où, sur notre mine, nous n'aurions jamais obtenu le petit verre d'eau-de-vie et le peu de pain noir qui nous furent donnés. Une liqueur des îles et de la brioche ne nous avoient jamais paru si bonnes. On nous introduisit ensuite, à petit bruit, chez un curé constitutionnel à qui on nous donna pour des soldats qui venoient de faire chasse à des réfractaires. Le bonhomme nous chauffa, nous sécha, nous traita, nous coucha, nous cacha jusqu'à la fin du jour. La nuit venue, nous nous rendîmes dans un petit bois où d'autres amis nous attendoient. Ils amenoient des chevaux pour les blessés. Après deux heures de marche, il fallut se séparer. Il nous en coûta, sans doute. Les

communs dangers de ce voyage avoient resserré entre nous les doux liens d'une amitié sainte. J'embrassai Salle ; j'embrassai Cussy et Girey-Dupré. Hélas ! il étoit écrit que je ne devois jamais revoir ces deux-là. Tous cinq ils alloient chez Kervélégan. On parloit de me mettre avec eux; mais Quimper enfermoit un dépôt trop précieux pour que j'allasse ailleurs. Buzot fut conduit chez un brave homme, à deux portées de fusil de cette ville. Pétion se rendit dans une campagne voisine, où Guadet l'attendoit déjà. Riouffe, Barbaroux et moi nous allâmes chez un excellent citoyen, dont je n'oublierai pas les bons procédés.

Le lendemain j'y reçus la visite de ma chère Lodoïska. Ma femme avoit fait la faute d'aller loger à l'auberge, au lieu de descendre chez une ancienne amie qu'elle avoit dans la ville, et où elle eût été moins en évidence. Nous n'en poursuivîmes qu'avec plus d'ardeur notre premier projet, qui avoit été qu'elle loueroit, pour un mois ou deux, une maison de campagne voisine, où j'irois me réfugier, et où nous attendrions ensemble le moment de nous embarquer.

Ce moment ne paroissoit pas prêt à venir. Sur la petite rivière qui passe à Quimper, et va se jeter dans la mer, étoit une petite barque pontée, mais qui avoit déjà tant voyagé qu'elle avoit été

mise hors de service. Duchastel, qui vint nous voir avec Boisguyon, nous dit qu'il avoit fait examiner cette barque, et qu'au moyen d'une douzaine de cents livres de frais de réparations, on la feroit presque neuve. La difficulté étoit de se procurer des ouvriers; le travail alloit très lentement. Dès qu'il seroit fini, nous nous embarquerions tous, et trois jours de beau temps suffisoient pour nous porter à Bordeaux. Je lui demandai quelles mesures avoient été ou devoient être prises pour que les commis chargés de la visite et de l'examen des passeports, dans tous les bâtimens qui descendoient la rivière, nous laissassent passer, et quelle espérance un peu raisonnable nous pouvions avoir d'échapper aux corsaires anglois qui couvroient alors l'Océan. Duchastel répondoit vaguement que tout cela étoit facile; cependant il n'indiquoit aucun moyen. C'étoit un jeune homme intrépide que Duchastel; mais sa légèreté, son imprudence, alloient jusqu'à la témérité. En ce moment, par exemple, il logeoit à l'auberge et sous son nom; il se promenoit par toute la ville, ne cachoit à personne qu'il étoit député et proscrit; enfin, il faisoit publiquement fréter cette barque; et nous étions trop heureux qu'il eût bien voulu consentir de ne pas dire qu'elle devoit servir encore à d'autres qu'à lui.

Au reste, que de qualités rachetoient ce défaut!

De quel véritable courage il avoit fait preuve en des temps difficiles!

Ne sachant de quoi l'inculper pour le perdre, ils eurent recours à leur moyen familier d'imputer à autrui leurs propres crimes. Ils l'accusèrent d'être en correspondance avec la Vendée et d'avoir porté les armes pour elle, tandis qu'au contraire il s'étoit battu contre les royalistes, toute la journée du 20 mai, devant Nantes, et avoit, presque autant que Beysser, contribué à leur défaite de ce jour-là.... Il est mort cependant, ce courageux républicain ! Il est mort sur l'échafaud, poursuivi de cette calomnie de royalisme! Mais aujourd'hui les vrais fauteurs de cette guerre de la Vendée nous sont connus; la plupart ont payé leurs trahisons de leurs têtes; Duchastel est vengé!

Ma Lodoïska cependant venoit de trouver à la campagne une jolie petite maison avec un assez grand jardin. Elle m'y attendoit; j'y volai; je te laissai, mon cher Barbaroux, mais tu me le pardonnes : tu sais quelle passion j'avois pour elle et comme elle en étoit digne! Je t'ai vu au milieu des plaisirs variés dont t'enivroient tour à tour mille enchanteresses attirées par ta beauté; mais, aussitôt délaissées par ton inconstance, je t'ai vu cent fois envier les délices de cet amour, à la fois vif et rendre, respectueux et fortuné, toujours fidèle et toujours nouveau, de ce véritable amour

que m'inspiroit, que me rendoit mon épouse.

D'abord, en cas d'attaque, elle me construisit une retraite impénétrable aux assassins. Nos précautions ainsi prises, nous nous abandonnâmes à la douceur présente de notre position. Nous reprîmes cette vie simple et solitaire qui avoit pour nous tant de charmes, et qu'il nous avoit été si pénible de quitter. Peu de personnes venoient troubler notre délicieuse retraite, et ce n'étoit jamais que le soir. Tout le jour nous jouissions du bonheur d'être ensemble. Eh! pourquoi le jour n'avoit-il alors que vingt-quatre heures! Qu'elles étoient belles ces journées, obtenues après tant d'orages, hélas! et que tant d'orages encore alloient suivre! O Penhars [1]! lieux à jamais présens à mon souvenir, devenez chers aux vrais amans! Vous m'avez rendu toutes les délices d'Évry!

Aussi ne voulus-je point quitter Penhars pour aller dans la barque. J'attendois d'ailleurs l'embarcation plus sûre que Pétion et Guadet faisoient préparer dans Brest. La barque partit emportant neuf voyageurs. C'étoient Cussy, Duchastel, Boisguyon, Girey-Dupré, Salle, Meillan, Bergoeing, un Espagnol, nommé Marchena, digne et malheureux ami de Brissot, et Riouffe, bien désolé de

---

1. Penhars est une commune à 2 kilomètres de Quimper : on y montre encore *le trou de Louvet.*

ne pas partir avec nous. Les deux derniers étoient venus combattre avec nous pour la liberté dans Caen, et depuis ils avoient voulu partager tous nos périls.

Au moment du départ seulement, Guadet, Buzot et Pétion avoient fait dire qu'ils se rendroient incessamment à Bordeaux par une autre voie. J'avois depuis longtemps annoncé que je suivrois leur destinée ; et très heureusement pour lui Barbaroux venoit de prendre la petite vérole. Je dis heureusement, car tous ceux qui ont mis le pied dans ce malheureux bateau ont été bientôt pris.

Au reste, voici l'instant de rapporter que B*** étoit venu, comme je l'avois prévu, nous chercher à Quimper. Il n'eut pas de peine à trouver Duchastel. Celui-ci, ne voulant plus confier nos secrets à personne, lui dit que nous étions dans les environs de Lorient.

Heureusement les commissaires montagnards n'osoient encore entrer dans le Finistère, où l'opinion publique les réprouvoit toujours. Ils s'y faisoient précéder par des émissaires chargés de préparer les Jacobins à coups d'assignats. Un parti maratiste commençoit à lever la tête dans le club de Quimper. On y motionnoit de faire des visites domiciliaires dans les maisons voisines de la ville, où le bruit couroit que des traîtres à la patrie étoient recélés. Le bonheur de Penhars étoit trop

grand ; il fut court ; à peine il commençoit, quand il y fallut renoncer.

J'allai me jeter, à quelques lieues de là, dans une maison isolée, où d'excellentes gens me prirent en pension. Séparé de mes amis, séparé de Lodoïska, j'éprouvois un ennui mortel. C'est là que je fis mon *Hymne de mort*. Je voulois, si je tombois aux mains de mes ennemis, le chanter en allant à l'échafaud.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Des vils oppresseurs de la France
J'ai dénoncé les attentats :
Ils sont vainqueurs, et leur vengeance
Ordonne aussitôt mon trépas.
Liberté ! Liberté ! reçois donc mon dernier hommage :
Tyrans, frappez, l'homme libre enviera mon destin :
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est le vœu d'un républicain !

Si j'avois servi leur furie,
Ils m'auroient prodigué de l'or ;
J'aimai mieux servir ma patrie,
J'aimai mieux recevoir la mort.
Liberté ! Liberté ! quelle âme à ton feu ne s'anime ?
Tyrans, frappez, l'homme libre enviera mon destin :
Plutôt le trépas que le crime,
C'est le vœu d'un républicain !

Que mon exemple vous inspire,
Amis, armez-vous pour vos lois :
Avec les rois Collot conspire,
Écrasez Collot et les rois.

Robespierre, et vous tous, vous tous que le meurtre accompagne,
Tyrans, tremblez, vous devez expier vos forfaits :
Plutôt la mort que la Montagne
Est le cri du fier Lyonnais !

Et toi qu'à regret je délaisse,
Amante si chère à mon cœur,
Bannis toute indigne foiblesse,
Sois plus forte que ta douleur.
Liberté ! Liberté ! ranime et soutiens son courage !
Pour toi, pour moi, qu'elle porte le poids de ses jours :
Son sein, peut-être, enferme un gage,
L'unique fruit de nos amours !

Digne épouse, sois digne mère,
Prends ton élève en son berceau !
Redis-lui souvent que son père
Mourut du trépas le plus beau !
Liberté ! Liberté ! qu'il t'offre son plus pur hommage !
Tyrans, tremblez, redoutez un enfant généreux !
Plutôt la mort que l'esclavage
Sera le premier de ses vœux !

Que si d'un nouveau Robespierre
Ton pays étoit tourmenté,
Mon fils, ne venge point ton père,
Mon fils, venge la Liberté !
Liberté ! Liberté ! qu'un succès meilleur l'accompagne :
Tyrans, fuyez, emportez vos enfans odieux !
Plutôt la mort que la Montagne
Sera le cri de nos neveux !

Oui, des bourreaux de l'Abbaye
Les succès affreux seront courts !
Un monstre effrayoit sa patrie,
Une fille a tranché ses jours !
Liberté ! Liberté ! que ton bras sur eux se promène !
Tremblez, tyrans, vos forfaits appellent nos vertus !

Marat est mort chargé de haine,
Corday vit auprès de Brutus!

Mais la foule se presse et crie;
Peuple infortuné, je t'entends!
Adieu, ma famille chérie,
Adieu, mes amis de vingt ans!
Liberté! Liberté! pardonne à la foule abusée!
Mais, vous, tyrans! le Midi peut encor vous punir :
Moi, je m'en vais dans l'Élysée
Avec Sidney m'entretenir!





CHAPITRE VII

J'ÉTOIS depuis plus de quinze jours dans cette retraite où le temps me sembloit bien long, quand un garde national vint m'y demander. C'étoit un inconnu, qui m'avoit rendu le plus important service. Au moment où ma Lodoïska, dénoncée au club par un homme qui avoit dit en propres termes que, puisque la femme de Guadet avoit été mise en état d'arrestation, on pouvoit bien y mettre la sœur de Louvet, en ce moment il avoit été l'avertir et l'avoit recueillie chez lui. Maintenant il venoit m'inviter à partager son asile. Jugez de ma joie!

En attendant que la nuit fût venue, le bienfaisant envoyé de Lodoïska prit quelque repos. Il en avoit besoin : car j'aurois dû recevoir la veille une lettre de ma femme, laquelle ne m'étoit parvenue que le matin même de ce jour. Lui cependant, comptant que je me rendrois, la nuit dernière, à un endroit désigné, m'y avoit attendu jusqu'à l'aurore et par un affreux temps; inquiet

de ne pas m'avoir vu, il avoit fait plusieurs lieues pour m'apporter un nouveau billet de ma femme, et pour m'offrir tout ce qui me conviendroit chez lui. Tant de zèle me paroissoit plus étonnant de la part d'un homme qui ne me connoissoit que de réputation; mais j'avois affaire à l'un des mortels les plus généreux et les plus extraordinaires dont cette terre puisse se glorifier. Rien ne lui coûtoit, lorsqu'il s'agissoit de rendre service à ceux qu'il croyoit mériter son estime.

Il nous cachoit tous deux dans une chambre, au-dessus de laquelle logeoit un gendarme que ses camarades visitoient toute la journée; et ceux-ci frappoient souvent à notre porte, croyant que c'étoit celle de leur ami. Y avoit-il quelque dangereux message à faire, il s'en chargeoit. Un vil coquin, digne commissaire du pouvoir exécutif, venoit d'arriver, apportant des ordres secrets : il alloit l'aborder, boire avec lui, tâcher de savoir ce qui l'amenoit. Barbaroux étoit sur le point de manquer d'asile; il offroit de faire mettre dans notre petite chambre un troisième lit. Des visites domiciliaires étoient ordonnées : n'importe, il ne souffriroit pas que nous quittassions sa maison ; lui-même il nous faisoit avec une promptitude et une adresse sans égales une cache en bois, difficile à découvrir. A l'époque critique où presque toutes les maisons étoient fouillées, ma femme et moi

nous passâmes un jour, un jour tout entier, dans cette niche; lui, cependant, attendoit tranquillement dans la chambre, et, si les inquisiteurs venoient à nous découvrir, il les combattroit avec moi jusqu'au dernier soupir. L'embarcation, toujours attendue, étoit bien différée : il iroit à tout risque prendre des informations et presser l'instant du départ. Nous aurions peut-être besoin de passeports : s'il ne pouvoit nous en procurer, il nous en fabriqueroit. En attendant l'embarquement, qui pourroit tarder beaucoup encore, ma femme parloit de tenter vers Paris une incursion bien nécessaire au salut des débris de notre mince fortune : afin de pouvoir aider ou défendre ma femme au besoin, il iroit ou viendroit avec elle. Enfin, j'étois inquiet de Pétion, de Guadet, de Buzot; il avoit, depuis si longtemps, un si grand désir de les voir! si je ne craignois pas de lui confier le lieu de leur retraite, il iroit les embrasser de ma part. Au reste, il ne céderoit à personne l'avantage de nous accompagner avec chevaux, armes et provisions, jusqu'au bord de la mer, le jour que nous partirions!

Au reste, c'étoit un homme universel que notre ami : bon marin, bon militaire, bon médecin, menuisier adroit, serrurier habile, grand marcheur dans l'occasion, au besoin maître d'escrime; propre encore à une comptabilité, à une administration, fort bien dans un bureau, dans un cabinet, dans

une manufacture, dans un comptoir. Mais ce qui contribua beaucoup à lui concilier toute mon estime, ce fut le goût que je lui reconnus pour les sciences douces, pour ces beaux-arts qui annoncent les penchans tranquilles ou vertueux de ceux qui les cultivent; il étoit peintre, dessinateur, architecte et botaniste. Et dans son intérieur que de qualités aimables et solides! économe à la fois et libéral, laborieux et désintéressé, attentif et doux avec ses domestiques, si bon avec son enfant! si tendre avec sa femme! Oh! quand je l'eus vu dans sa vie privée, combien je m'enorgueillis d'avoir conquis son amitié!

Ce fut chez lui que nous apprîmes la nouvelle que Toulon venoit de se donner aux Anglois. Qui l'avoit livré cependant? La foule imbécile disoit : « Ce sont les fédéralistes. » Les personnes moins ignorantes trouvoient plus naturel que le désespoir eût poussé ses habitans à cette extrémité, et que, réduits à choisir, ils eussent encore préféré le joug étranger à celui des dominateurs de la Convention. Les hommes mieux instruits ne doutoient pas que ce ne fût la Montagne. Et d'abord qu'on se rappelle les manœuvres de Wimpffen pour nous enfermer dans Caen, y établir le siège de l'insurrection de l'Ouest, nous pousser à des mesures qui nous donnassent les couleurs de la royauté et du parti anglois, fournir ainsi à la Montagne tous les

moyens de nous dépopulariser, de discréditer notre cause, d'en détacher tous les départemens vraiment républicains, et de nous immoler sur l'échafaud, en rejetant sur nous, avec toutes les apparences de la justice, tous ses propres crimes. Cette tentative, manquée à l'Ouest, devenoit plus nécessaire au Midi. Là se trouvoient une foule d'hommes ardemment épris de la liberté, là régnoit un esprit public excellent, là étoient honorés et chéris ceux des fondateurs de la République arrachés à leurs fonctions le 31 mai, là étoient méprisés et haïs les Marat, les Robespierre, tous les exterminateurs; et Marseille venoit d'acquérir les preuves juridiques que ceux-ci n'avoient cessé de conspirer pour remettre d'Orléans sur le trône, si ce n'est Robespierre qui, pourtant, les servoit, mais dans d'autres vues, je crois l'avoir assez dit. Marseille avoit d'abord, avec son énergie ordinaire, donné le signal de la résistance à l'oppression. Il avoit été si bien reçu qu'elle se trouvoit au centre d'une coalition départementale qui, dans son vaste contour, embrassoit à la gauche Nîmes, Montpellier, Narbonne, Perpignan, Toulouse, Montauban, Bordeaux; à la droite, Aix, Lyon (là les chefs militaires étoient en secret royalistes, mais auroient été suffisamment contenus par les administrateurs et le peuple, tous républicains), Bourg, Lons-le-Saunier, Besançon; et sur son front, Angoulême,

Limoges, Clermont, Moulins, Châlons, Dijon même ; puis, s'avançant en pointe jusqu'à Reims, par Troyes et Châlons, faisoit une bonne moitié de la France et menaçoit d'écraser de sa masse tous les agens des rois. Il falloit donc qu'ils rompissent, à quelque prix que ce fût, ce terrible faisceau. Si, parmi les villes coalisées, l'une des plus importantes arboroit les étendards de la royauté, le reste de la coalition indignée s'alloit précipiter sur elle. Le Midi, prêt à s'élancer sur les tyrans de Paris, s'arrêteroit pour tourner ses efforts contre une partie de lui-même ; la Montagne, en l'y invitant, se disculperoit du reproche de royalisme ; elle le rejetteroit indirectement sur les proscrits du 31 mai. L'insurrection des républicains seroit étouffée.

Eh ! quelle ville étoit plus propre que Toulon à cette manœuvre du machiavélisme montagnard ? Une foule considérable d'artisans, sans lumières et sans volonté qui lui fût propre, y étoit toujours disposée à recevoir, pour un morceau de pain, les impressions diverses qu'on lui voudroit suggérer. Depuis longtemps, au moyen de quelques assignats, on la faisoit se mouvoir pour l'anarchie : dès qu'on le voudra, avec quelques assignats encore, on lui fera demander, en apparence du moins, le retour de l'ordre. Les principaux chefs de la marine et de la garnison, pour la plupart, sont

royalistes : le dernier ministre de la marine, entièrement dévoué à la faction, a choisi les hommes qui seront à la tête du mouvement; on leur a dit le mot du guet, comme à Wimpffen; c'est pour la République qu'ils auront l'air d'organiser leurs forces; c'est à la ruine des républicains qu'ils les dirigeront au moment convenable.

Le moment arrive. Toulon, jusqu'alors furieux de jacobinisme, se déclare tout à coup pour la République, et bientôt la trahit. On livre Toulon aux Anglois, et, pour des raisons qu'apparemment on le forcera d'expliquer quelque jour, le Comité de salut public répand, accrédite et laisse subsister six mois le bruit que Beauvais a été pendu par les Anglois. L'autre député, Bayle, s'est tué dans son cachot [1]. Bayle étoit un homme violent et grossier, que les exagérations de la Montagne avoient trompé jusqu'alors. Quand il aura vu de ses yeux que cette Montagne livroit Toulon à l'Angleterre et qu'il falloit qu'il devînt, lui, l'instrument ou la victime de cet affreux machiavélisme, il aura eu recours au suicide, ou bien, s'il a voulu faire du bruit, on l'aura tué. Cependant les Anglois, maîtres de Toulon, le gardent tout le temps que durent la scission de Bordeaux et le siège de Lyon. S'ils

1. Le bruit de la mort de ces deux conventionnels en mission était, en effet, inexact.

avoient rendu Toulon trop tôt, les troupes qui l'assiégeoient et qui presque toutes, avant qu'on eût eu le temps de les travailler, étoient antijacobites, loin d'aller combattre Lyon, se fussent déclarées pour lui. Lyon tombe enfin ; il faut encore laisser aux Jacobins le temps d'y massacrer les meilleurs républicains, toujours convaincus de royalisme ; le temps aussi d'acheter par la famine la conquête de Bordeaux, où les meilleurs citoyens seront traités comme à Lyon, comme à Marseille, comme à Paris, comme partout [1]. Cela fait, les Anglois tiennent leur promesse, et leur intérêt est de la tenir : car n'oubliez pas que les Montagnards, généralement détestés, ont fait leur journée du 31 mai contre des hommes aimés, estimés, très popularisés, je ne dis pas dans tout Paris, mais dans tout le reste de la France. Pour désarmer l'indignation universelle, pour étonner les foibles, pour gagner les indécis, pour ramener toute cette multitude qui ne raisonne pas les événemens, il faut bien que les puissances consentent à suspendre leurs succès et même à recevoir des revers, à l'époque même où leurs agens seront devenus les tyrans de la représentation et disposeront de tout dans

---

1. Il faut rendre cette justice à Tallien qu'après la prise de Bordeaux il y a empêché bien du mal. Sans lui, cette ville auroit été traitée avec autant de barbarie que Lyon. (*Louvet.*)

le gouvernement. Car enfin cette masse d'individus, que toutes les apparences entraînent et qui ne va jamais jusqu'au second raisonnement, dira : « Mais, lorsque Pétion, Brissot, Guadet, etc., étoient dans la Convention, nous étions souvent battus par les ennemis ; aujourd'hui qu'ils n'y sont plus, et que Robespierre, Barère, Marat, Collot, etc., conduisent seuls nos affaires, nous avons partout des succès ; les premiers étoient donc d'accord avec les puissances, et les seconds sont donc nos véritables défenseurs. »

Ainsi les Anglois ont intérêt à tenir leurs promesses : ils ne mettent point dans Toulon une garnison suffisante, ils le laissent reprendre ; et lorsque la nation angloise, étonnée, a demandé les motifs qui avoient pu décider ses généraux à perdre Toulon, Pitt a fait répondre qu'une bonne politique l'exigeoit ainsi. C'est aussi cette bonne politique qui, à peu près à la même époque, fit accorder aux généraux prétendus républicains, sous le ministère de la guerre du premier commis Vincent, accusateur du malheureux Custine, les victoires de Dunkerque et de Maubeuge. C'est cette bonne politique qui frappa tout à coup d'immobilité l'armée victorieuse de Cobourg qui, venant de mettre en pièces toute la garnison de Cambrai, pouvoit se rendre maître de cette place, et se tint là spectateur de la guerre civile com-

mencée, bien décidé à ne pas poursuivre si la Montagne triomphoit, et au contraire à se précipiter comme un torrent si les républicains l'eussent emporté. Enfin, c'est cette bonne politique qui fit qu'on voulut bien laisser Hoche reprendre les lignes de Wissembourg; Hoche, reconnu maintenant comme l'agent de Marat, et par conséquent des puissances; le général Hoche qui étoit, en effet, un furieux Jacobin.

Mais revenons donc à Toulon. Au moment où l'on y rentre, Beauvais, pendu depuis si longtemps, se trouve dans la prison : et ce député, si maltraité par l'étranger, lui qui a tant souffert pour la cause de la liberté, lui qui devroit être le dieu du jour, on en parle à peine. Selon la nouvelle méthode d'employer tous les moyens pour pousser les esprits vers toute espèce d'exagération, on devroit produire cette nouvelle idole à l'admiration du peuple parisien. Point du tout, il ne vient pas même à la fête solennelle que la capitale célébroit pour la reprise de Toulon. L'auguste représentant, que la prudence apparemment ne permet pas qu'on voie de trop près, demande un congé. Du sein même de ses triomphes, cent voix se sont élevées pour l'accuser de trahison. Il se contente d'avouer qu'en effet il a eu quelques conférences avec des Anglois de quelque importance; et, pour toute réponse à tous les grands re-

proches qu'on lui fait, il se borne à promettre qu'il répondra. Le Comité de salut public trouve fort bonnes toutes les évasions morales et physiques du représentant, qui n'est pas pendu. Il ne lui demande pas d'autres explications, il accorde le congé. Il est bien vrai que Beauvais est malade, et même, pour être à jamais dispensé de répondre, il prend le parti de mourir. Oh! c'est alors qu'on parle de lui! C'est alors qu'il est le grand, le divin Beauvais! Je ne sais pas même si Robespierre ne l'a pas panthéonisé! Eh! pourquoi non? D'autres l'ont bien été.

Au reste, j'ajoute un fait connu de plusieurs milliers de personnes à Paris. C'est que, vers le milieu de juillet, quelques vrais républicains de Toulon acquirent les preuves qu'un grand complot s'étoit tramé pour livrer leur ville et leur port aux Anglois, et qu'à la tête des conspirateurs étoient... Malheureusement les dénonciateurs eurent la bonhomie d'envoyer les pièces au ministre d'alors et au Comité de salut public. Ceux-ci enfouirent les pièces et ne parlèrent de rien. A quelque temps de là, Toulon fut livré.

Cependant il y avoit trois semaines que nous étions chez notre généreux ami, et nous commencions à désespérer de l'embarcation tant promise, lorsque le 20 septembre on vint me chercher. Hélas! oui, on ne venoit chercher que moi! Jus-

qu'alors on m'avoit assuré que rien n'empêcheroit que ma femme fût reçue à bord du bâtiment; on vint, dans cette triste soirée, nous apprendre que les circonstances étoient telles qu'il étoit impossible qu'une femme entrât dans le vaisseau sans nous compromettre tous, et que le capitaine se voyoit à regret obligé de déclarer qu'il n'en recevroit aucune. Quel coup de foudre pour ma Lodoïska! Je ne voulois pas partir puisqu'elle ne partoit pas. Elle sentit qu'une telle résolution ne pourroit que nous perdre, elle exigea que je m'éloignasse. Quant à elle, aidée de notre ami, elle partiroit incessamment pour Paris, et, après y avoir ramassé les débris de notre fortune, elle viendroit me rejoindre à Bordeaux, où nous resterions ensemble, si l'insurrection s'y soutenoit, et d'où nous partirions pour l'Amérique, si les tyrans l'avoient emporté... Que de vains projets, grand Dieu! A quels nouveaux périls je courois! Que de peines, que de fatigues j'allois chercher! En quels lieux te retrouverois-je, ô ma Lodoïska?

Je partis, je la laissai... j'eus l'horrible courage de laisser encore...! Il étoit cinq heures du soir, c'est-à-dire qu'il faisoit encore plein jour, quand je sortis de la ville à la vue de tout le monde. A deux cents pas un cheval m'attendoit, un ami sûr étoit mon guide; nous avions neuf grandes lieues de pays, à peu près quinze lieues de poste à faire.

Il falloit être dans la chaloupe, qui devoit nous conduire au bâtiment, à onze heures au plus tard, car le coup de canon qui ordonnoit le départ du convoi et de l'escorte seroit tiré à minuit précis. A deux lieues d'ici, j'allois trouver mes chers collègues qui m'attendoient. En effet, j'embrassai Guadet, Buzot et Pétion ; mais Barbaroux vint longtemps après, il nous fit perdre une grande heure. Pourtant il n'étoit pas minuit quand nous arrivâmes au bord de la mer. Les armateurs nous avoient joints sur la route. Non contens de ne vouloir rien accepter pour notre transport à Bordeaux qui leur faisoit cependant courir de grands risques, ils nous offroient leur bourse ; nous refusâmes. Arrivés à l'auberge où ils nous avoient fait préparer à souper, nous y apprîmes que la chaloupe que le capitaine devoit envoyer pour nous prendre n'avoit pas encore paru. Nous attendîmes près d'une demi-heure, mais en vain ; et, ce qui redoubloit nos alarmes, c'est qu'à côté de la chambre où nous soupions, se trouvoit une autre chambre où deux hommes buvoient ensemble, l'un desquels n'étoit rien moins que le commandant du petit fort qui dominoit la plage où nous comptions nous embarbarquer et qui avoit cinquante hommes de garnison. Que de contretemps, que de sujets de crainte pour nos armateurs, qui avoient calculé que nous trouverions la chaloupe prête, et le commandant

endormi ! L'un d'eux courut réveiller des pêcheurs qui, moyennant triple salaire, consentirent à nous recevoir dans leur barque ; mais il falloit attendre que la marée montante vînt la mettre à flot. C'étoient encore trois quarts d'heure à perdre. Pour comble d'embarras, c'étoient trois quarts d'heure à passer dans le voisinage du commandant. Heureusement il avoit déjà bu si raisonnablement qu'il ne songeoit guère à s'inquiéter quelles gens s'impatientoient à côté de lui. La barque nous reçut sans accident ; mais n'étoit-il pas trop tard ? Il étoit plus d'une heure, nous aurions dû nous embarquer bien avant minuit.

Il falloit ramer une lieue pour doubler une pointe où le vaisseau qui devoit rester un peu en arrière des convois avoit ordre de nous attendre. Nous ne l'y trouvâmes point. Ne l'avions-nous pas fait attendre trop longtemps ? Si le convoi étoit parti à minuit précis, n'avoit-il pas été forcé de retirer les ancres enfin et de suivre ? Nous nous mîmes à courir des bordées dans cette rade de Brest, si vaste que le vaisseau désiré n'y étoit plus qu'un petit point difficile à découvrir, surtout pendant la nuit. Elle fut longue, la nuit, je n'en avois pas encore passé dans les agitations d'une impatience aussi cruelle ; l'aurore ne se montra pas moins défavorable ; elle nous découvrit une immense nappe d'eau sur laquelle nous ne vîmes

flotter rien. Nos montres, à chaque instant consultées, marquent six heures, sept heures, sept heures et demie! Toute espérance nous abandonne; qu'allons-nous devenir? La terre et la mer sont en ce moment également dangereuses pour nous.

Il étoit aisé de voir sur les figures de nos armateurs que les mêmes pensées les affligeoient, que le même découragement les avoit saisis. Depuis un bon quart d'heure, couchés près de nous dans la barque, ils ne prenoient plus la peine de regarder la mer. Un d'eux pourtant se relève nonchalamment, tourne la tête avec lenteur, et de l'air d'un homme bien sûr de ne rien découvrir. Tout à coup son maintien s'anime; il pousse sa voix. « Tel bâtiment? » demande-t-il. On répond oui. « Tel capitaine? » un oui nous vient encore. Il se retourne vers nous les bras ouverts, il nous embrasse transporté de joie : « Vite, vite au vaisseau! » dit-il.

Avec quelle légèreté le plus pesant d'entre nous s'y grimpa! « Voilà votre petit logement », nous dirent les armateurs qui venoient de nous amener dans la chambre du capitaine. Puis ils s'informèrent si le convoi étoit fort en avant. Le brave Écossois qui commandoit le bâtiment leur dit qu'il avoit défilé à minuit précis. « Pour ne pas me rendre suspect, j'ai enfin démarré, poursuivit-il; bientôt je suis resté en arrière; malgré mes matelots, mécontens

de mes manœuvres, j'ai perdu mon temps : je partois enfin, quand j'ai cru voir quelque chose. J'ai fait voile de ce côté; mais, une seconde plus tard, tout étoit dit. Quoique bon voilier, ajouta-t-il, je ne puis guère espérer d'atteindre le convoi qu'à la fin du jour. Ainsi privé d'escorte, je crains l'Anglois. — Au risque de perdre le bâtiment, s'écrièrent nos généreux armateurs, allez, essayons à tout prix de sauver ces braves gens. » Ils nous embrassèrent, rentrèrent dans la barque, et s'en allèrent à Brest.

Nous suivions la route opposée, nous la suivions depuis deux heures, lorsque cinq bâtimens apparurent rangés devant nous, en cercle à l'horizon. « Corsaire anglois ! » cria l'équipage. En vain le capitaine leur dit qu'il falloit avancer, qu'on ne pouvoit distinguer encore. Les matelots murmurèrent, et le second, qui avoit bu, portant la parole pour eux, déclara qu'on ne prétendoit pas, pour des passagers inconnus, courir le risque d'être conduits en Angleterre. Notre Écossois vit la révolte prête à éclater; il revira.

Assurément nulle rencontre ne pouvoit nous être plus fâcheuse que celle de l'Anglois. La Grande-Bretagne devoit être pour nous la terre maudite. Quelle que pût avoir été la violence qui nous y auroit conduits, la calomnie ne manqueroit pas de nous y poursuivre; elle seroit crue en affirmant

que nous y avions passé volontairement. Nous y laisserions avec la vie un bien plus précieux : l'honneur. Aussi, devant un corsaire de cette nation, ne nous restoit-il qu'une ressource, et la résolution en étoit prise : c'étoit de nous jeter à la mer pour ne pas tomber dans ses mains. Mais qui garantissoit que les bâtimens en vue fussent ennemis? D'ailleurs étoient-ils armés? Enfin où notre pauvre capitaine, maintenant embarrassé de nous, alloit-il chercher un asile? En quelque port de France qu'il entrât, n'y trouveroit-il pas des ennemis acharnés à sa perte presque autant qu'à la nôtre? Nous nous gardions bien de lui communiquer ces réflexions qui n'auroient fait qu'augmenter sa peine; mais on voyoit assez dans tous ses mouvemens qu'aucun des dangers de sa bizarre position ne lui échappoit.

Depuis deux heures naviguant en sens contraire, nous étions sur le point de rentrer dans la rade; le capitaine alors, jugeant que la tête de son second devoit être plus tranquille et que les fumées de l'eau-de-vie, qu'il se reprochoit d'avoir fait distribuer à trop forte dose, avoient eu le temps de s'abattre, monta sur le pont. « Ah çà, dit-il, qu'on m'écoute en silence. Je suis le maître ici : personne n'a le droit de commenter mes ordres. Malheur à quiconque s'en aviseroit! Vos craintes sont ridicules, mon parti est pris ; j'entends aller en

avant ; qu'on se taise et qu'on obéisse. » Il ordonna la manœuvre en conséquence ; et, le second n'osant plus dire un mot, l'ordre fut exécuté.

Ainsi nous échappions au pressant péril de la rentrée dans un port de France ; mais à présent pouvions-nous raisonnablement espérer d'échapper à l'étranger ? Il nous faudroit peut-être naviguer sans escorte jusqu'au lendemain soir, car le convoi avoit actuellement douze heures d'avance sur nous. Il est vrai que notre grande flotte, récemment sortie de Brest, forçoit les corsaires anglois à se tenir plus éloignés ; pourtant peu de jours se passoient sans qu'on en signalât quelques-uns sur la côte. On sent que nous n'étions rien moins que tranquilles.

Notre navigation de ce jour fut heureuse ; la nuit nous donnoit peu d'inquiétude, elle se passa bien ; mais le lendemain, d'assez bonne heure, les bâtimens s'aperçurent à l'horizon, jetés devant nous à peu près comme ceux de la veille ; seulement, au lieu de cinq, ils étoient huit. L'Écossois se fit apporter ses lunettes d'observation, il les tint braquées plusieurs minutes ; après quoi il affirma qu'il reconnoissoit des François. Le fait est qu'il ne pouvoit encore distinguer. Un autre fait, c'est qu'il avoit pourtant raison et trop raison. Quand il fut moins loin, il le vit bien que c'étoient des François. Nous n'ignorions pas plus que lui que nos signale-

mens avoient été envoyés à tous les capitaines de vaisseau de la République, avec injonction formelle de visiter tous bâtimens en mer, et surtout d'y examiner les passagers. Eh bien ! nous tombions dans la grande flotte de Brest. Vingt-deux vaisseaux de ligne et douze à quinze frégates étoient devant nous. Jugez de nos transes, à ce magnifique spectacle ! Il nous fallut longer, sur tout son front, cette formidable ligne. Quoique enfermés dans la chambre du capitaine, nous dûmes encore nous jeter ventre à terre ; quelque sans-culotte de bâbord, s'il avoit aperçu quelque passager, eût pu motionner de voir un peu qui c'étoit, et je doute qu'alors nos passeports nous eussent sauvés. N'avions-nous pas d'ailleurs avec nous ce Pétion dont la figure étoit si généralement connue, et qui, de peur d'être trop méconnoissable, s'avisoit d'avoir, à moins de quarante ans, la barbe et les cheveux blancs? Notre brave capitaine cependant se tenoit sur le pont, d'un air assuré, prêt à mentir au premier porte-voix qui le questionneroit. Aucun ne lui dit mot ; nous en fûmes quittes pour la peur.

Au moins nous étions délivrés pour quelques heures de la crainte des corsaires anglois. Tout alla bien dans la journée ; mais, vers le soir, comme la grande flotte étoit restée dans sa croisière, fort loin en arrière et absolument hors de vue, nous

aperçûmes des bâtimens en avant. Le capitaine recommença ses complaisantes observations, dont nous savions d'avance le résultat ; en effet, il ne manqua pas de dire : « Ce sont des marchands françois. » Pourtant il ne tarda pas à reconnoître qu'un de ces prétendus marchands se rapprochoit beaucoup de nous, et portoit du canon; il continua, comme il put, d'affecter devant son équipage un air tranquille; mais il nous dit tout bas: « Je joue gros jeu; si ce n'est pas notre convoi, je suis demain en Angleterre. »

C'étoit le convoi; mais le danger, pour être un peu moins grand, ne cessoit pas d'être mortel. Le bâtiment dont nous étions actuellement très près étoit une des deux frégates de l'escorte ; elle s'étoit mise en panne pour nous attendre et nous héler. Dès que nous fûmes à portée du porte-voix, nous entendîmes ce premier interrogat assez inquiétant : « D'où venez-vous ? — De Brest », répliqua notre capitaine d'un air très ferme. Alors on lui fit cette observation de mauvais augure : « Vous étiez bien arriéré. » A quoi il répliqua : « J'ai été aussi vite que je l'ai pu. — Il faut que vous soyez bien mauvais voilier ! » lui dit-on peu obligeamment ; à cela point de réponse. Enfin, la question menaçante arriva : « Avez-vous des passagers à bord ? » Notre franc Écossois fit aussitôt retentir l'air du « Non » le plus vigoureux ; sur quoi le guerrier mit sa chaloupe

en mer. Pour cette fois, il étoit clair que notre malheureux capitaine alloit être visité ; nous tremblâmes pour lui. Quant à nous, résignés à tout événement, nous jetâmes à l'eau tous les papiers qui auroient pu compromettre quelques amis et nous bandâmes nos pistolets.

Cette chaloupe ne méritoit pas des apprêts si lugubres ; elle venoit nous remorquer à son vaisseau, qui ne l'envoyoit que pour cela. On nous conduisit ainsi jusqu'à ce que nous eussions atteint le convoi ; et ce ne fut pas à nos yeux une des moindres bizarreries de ce voyage que de nous voir ainsi protégés par l'un des bâtimens essentiellement préposés à nous perdre.

La nuit suivante, nous eûmes gros temps ; à la pointe du jour, c'étoit presque une tempête : notre équipage vouloit imiter quelques marchands qui relâchoient à la Rochelle ; déjà ses réclamations prenoient le ton de la révolte ; la fermeté de notre Écossois, aidé de quatre cents livres d'assignats que nous distribuâmes entre les matelots, nous déroba à ce nouveau péril. Il est vrai que l'Océan entr'ouvroit quelquefois ses profonds abîmes ; mais tous ses flots soulevés nous étoient moins redoutables que les flots de cette multitude insensée qui, sur une terre ingrate, nous appeloit stupidement à l'échafaud.

Le beau temps revint à midi. Notre capitaine

avoit beau faire, il marchoit toujours mieux qu'aucun des bâtimens de la flotte. Le signal de diminuer les voiles lui fut fait plusieurs fois par le vaisseau commandant; il les diminuoit toujours, et toujours il alloit trop vite. Cette circonstance l'inquiétoit; il y avoit à craindre que le commandant ne prît des soupçons, s'il venoit à remarquer que ce bâtiment, qu'on voyoit aujourd'hui toujours en avant du convoi, étoit celui qu'on avoit trouvé la veille si fort en arrière. Au reste, si ces craintes étoient fondées, nous aurions trop lieu d'en être sûrs à l'entrée de la rivière de Bordeaux. C'étoit là qu'une reconnoissance générale devoit être faite par les bâtimens convoyeurs. Nous y arrivâmes à cinq heures du soir; le vaisseau commandant laissoit défiler devant lui chaque bâtiment et le héloit à son passage. Notre capitaine filoit l'un des premiers; la terrible question lui fut renouvelée : « Avez-vous des passagers à bord? » Il répondit comme la veille, et d'un ton non moins ferme, et le succès ne fut pas moins heureux.

Cependant la marée, qui en montant nous avoit déjà fait faire près de dix lieues, commençant à descendre, il fallut s'arrêter. Notre capitaine eut l'attention de jeter l'ancre à quelque distance des autres bâtimens ; et, dès que la marée cessa de descendre, il fit mettre à la rivière ce qu'il appeloit son canot. C'étoit un des plus petits, un des

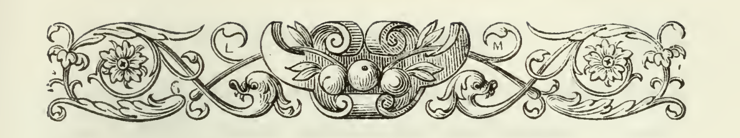
plus frêles batelets qu'un Parisien eût pu voir sur la Seine. Nous y descendîmes douze personnes, dont le capitaine et quatre matelots pour ramer. Je n'ai pas besoin de dire que le canot étoit plein ; il l'étoit au point de n'y pouvoir faire, sans témérité, beaucoup de mouvemens. Notez que cette rivière étoit là encore une espèce de mer. Elle avoit deux lieues de large. Plus loin, ce fut pis. La même masse d'eau se trouvoit resserrée dans un canal moitié plus petit. Son cours excessivement plus rapide étoit en quelques endroits embarrassé de bancs de sable mal connus de notre Écossois. Quant au batelet, il lui restoit à peine deux pouces de bord. De temps en temps la moindre oscillation nous menaçoit de chavirer, et très souvent la vague entroit dedans. C'étoient là pourtant nos moindres dangers !

Nous partions ainsi pour éviter la dernière reconnoissance des convoyeurs, et surtout la visite du fort de Blaye. Malheureusement il étoit déjà jour. L'homme de quart sur le vaisseau commandant nous vit passer ; il ne nous héla que pour nous ordonner de ne pas trop approcher de son bord. Apparemment il crut, comme nous l'avions espéré, qu'un misérable petit batelet ne méritoit pas d'autre attention. Au fort de Blaye, ce fut encore mieux : on ne nous dit pas un seul mot. Arrivés au bec d'Ambès, nous descendîmes. Nous

y étions enfin, dans ce département de la Gironde; et là, nous croyant non seulement en sûreté, mais en mesure de combattre les ennemis de notre patrie, il ne tint à rien que nous ne baisassions cette terre délivrée. O malheureux humains, vos joies sont quelquefois aussi follement placées que vos tristesses !

Le capitaine se rendoit à Bordeaux. Nous nous cotisâmes pour lui faire une somme de deux mille livres, qu'il accepta. Notre intention étoit d'y joindre mille écus, que nous comptions trouver aisément à emprunter dans toute la ville, où il ne nous précéderoit apparemment que de vingt-quatre heures. Je ne sais pas s'il restoit deux cents francs dans la bourse du plus riche d'entre nous.





CHAPITRE VIII

La maison où nous venions de descendre appartenoit à un parent de Guadet. Personne n'y étoit pour nous recevoir ; nous allâmes à une auberge voisine, où Guadet, avec sa confiance ordinaire, ne fit nulle difficulté de dire son nom. Dès lors, il devint facile de deviner qui nous étions tous. Cette imprudence fut la cause principale de tous les dangers qui vinrent presque aussitôt nous assaillir. De là vint qu'on fut d'abord sur nos traces à tous et que bientôt nous n'eûmes plus un instant de repos.

Les clefs de la maison étant arrivées, nous nous y retirâmes pour y causer à notre aise de notre situation. On avoit dit à l'auberge des choses bien surprenantes, et que Guadet affirmoit impossibles : qu'à Bordeaux les maratistes venoient de l'emporter ; que la municipalité et le département étoient en fuite ; que les représentans du peuple y entroient en force. Quoi qu'il pût être de ces bruits,

nous pensâmes qu'il ne convenoit pas de nous enfourner tous dans cette ville avant de les avoir vérifiés. Guadet, qui connoissoit toutes les issues, offrit de s'y rendre et voulut emmener Pétion.

Ils revinrent le lendemain, trop heureux d'avoir pu entrer sans être vus, et d'en être sortis sans avoir été arrêtés. Tout ce qu'on nous avoit dit étoit vrai. Là, comme ailleurs, les honnêtes gens périssoient par leur foiblesse. Il n'y avoit pas cinq jours que la bonne et brave jeunesse de Bordeaux, assemblée en armes, avoit été demander au département la permission de désarmer la section Franklin, où les brigands tenoient leur place d'armes. Au lieu de profiter de ce mouvement, les administrateurs avoient répondu qu'il falloit attendre, patienter, n'employer que la douceur, etc.; et le lendemain la section Franklin avoit culbuté Bordeaux. Au reste, les administrateurs y avoient fait fautes sur fautes. Ils avoient pu souffrir tranquillement, au jour de leur toute-puissance, que les commissaires montagnards, postés à dix lieues de là, s'emparassent, par quatre ou cinq hommes porteurs d'un arrêté, s'emparassent du château Trompette et de tout ce qu'il contenoit de provisions de guerre et de bouche. De même, ils les avoient vus tranquillement prendre possession du fort de Blaye, d'où les Montagnards avoient, sans éprouver la moindre résistance, éconduit deux ba-

taillons bordelois, auxquels ils avoient substitué deux bataillons révolutionnaires : ce qui est tout dire. Avec tant de mollesse, il falloit nécessairement succomber.

En ce moment, on emprisonnoit à Bordeaux tout ce qu'il y avoit de patriotes les plus purs, les plus éclairés, les plus courageux. La terreur était si générale qu'à neuf heures du soir Guadet et Pétion, loin de trouver un homme qui osât les retirer pour la nuit, n'avoient qu'à peine rencontré quelqu'un qui eût le courage de marcher devant eux pour les guider jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville.

Il falloit donc encore ne songer qu'à notre sûreté personnelle. Guadet partit pour Saint-Émilion, lieu de sa naissance. Il y avoit, avec quelques parens, plusieurs amis, de ces amis de l'enfance dont on se croit sûr, tant que nos adversités ne les ont point éprouvés. Il ne manqueroit pas de nous trouver à chacun un asile, mais il ne nous enverroit prendre que lorsque tout seroit prêt : car il convenoit que nous arrivassions le plus secrètement possible. Il partit. Nous restâmes enfermés dans la maison de son parent. L'aubergiste voisin, mauvais sujet dont on ne se défioit pas encore assez, s'enquêtoit curieusement de ce que nous étions devenus. On lui dit que nous venions de nous rembarquer ; mais, dès le même soir, il vint rôder

autour de la maison, dont nous avions heureusement fermé tous les volets. Pourtant, il ne fut pas longtemps notre dupe ; et, dès le second jour, nous eûmes avis qu'un bruit sourd se répandoit que nous étions cachés aux environs du bec d'Ambès.

C'étoit le soir de cette seconde journée que Guadet devoit revenir. Nous ne le vîmes pas, et nous n'en fûmes que plus inquiets. Chaque instant rendoit notre séjour actuel plus dangereux. Nous étions avertis que le maître de l'auberge, maratiste soldé, venoit de faire un voyage à Bordeaux ; qu'il en revenoit à l'heure même avec quelques visages nouveaux et qu'aussitôt on avoit remarqué chez lui du mouvement, des chuchotemens, des conciliabules. Il étoit prudent de faire quelques préparatifs de défense : nous nous barricadâmes ; on se distribua les armes, qui consistoient en quatorze pistolets, cinq sabres et un seul fusil. Nous étions six hommes, car j'aurois dû dire plus tôt qu'en montant sur le vaisseau nous y avions trouvé Valady et un de ses amis, non député, celui-là même qui, ayant les cheveux blonds et la taille haute, donna lieu aux maratistes de la Gironde, lorsqu'ils ne nous connaissoient encore que sur de vagues dépositions, de répandre que Wimpffen étoit avec nous. Certes, il n'y étoit pas, et il n'y pouvoit pas être. Six hommes seulement, bien mal armés, mais bien résolus de mourir dans la place, la

composoient donc, cette garnison terrible, pour l'attaque de laquelle vous verrez qu'on ne préparoit au dehors rien moins que du canon. De cette garnison les deux tiers se couchèrent tout habillés; l'autre tiers, c'est-à-dire Barbaroux et moi, fit sentinelle toute la nuit. Mais l'ennemi, qui ne vouloit marcher sur nous qu'en force, n'avoit pas encore rassemblé assez de troupes. S'il se fût contenté des cent cinquante fusiliers qu'une simple réquisition aux gardes nationales environnantes lui mettoit en moins de deux heures sous la main, la supériorité du nombre et des armes nous accabloit : nous n'étions pas pris, mais nous étions morts. Heureusement, on vouloit nous attaquer avec une armée qui pût faire un siège en règle : rien ne parut cette nuit-là.

A l'entrée de la nuit suivante, vint un envoyé de Guadet. Celui-ci n'avoit trouvé dans sa famille et parmi ses amis qu'une seule personne qui ne pouvoit donner asile qu'à deux d'entre nous. Il espéroit le jour suivant en placer deux autres qu'il enverroit chercher à leur tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Nous n'avions plus qu'à décider quels seroient les deux élus appelés à suivre actuellement celui qui venoit les sauver. Nous nous regardions en silence. Barbaroux, toujours digne de lui-même, fut le premier qui prit la parole. « Nous ne doutons pas, s'écria-t-il, qu'ici le péril ne soit

éminent. Lequel d'entre nous pourroit songer à n'y dérober que lui et ne seroit pas arrêté par cette pensée que, demain peut-être, ceux qu'il va laisser ici ne seront plus ? Quant à moi, je n'abandonne point les compagnons de mes travaux et de ma gloire ! N'y a-t-il asile que pour deux ? Restons tous ; mourons ensemble ! Mais Guadet, s'il connoissoit notre position, n'en enverroit-il chercher que deux ? Ne sentiroit-il point que le plus pressant est de nous tirer d'ici ? Quelqu'un offre asile pour deux d'entre nous, eh bien ! pour quatre ou cinq jours, s'il le faut, ne tiendrons-nous pas six dans la chambre où deux sont attendus ? Partons tous. »

Il parloit encore, lorsqu'on vint nous prévenir qu'il y avoit grand monde et grand bruit dans l'auberge voisine. Une trentaine d'officiers venoient d'y arriver. L'hôte avoit dit que ces messieurs étoient les chefs d'un bataillon de l'armée révolutionnaire qui devoit passer par ici, allant à Bordeaux. Cependant, on apercevoit déjà dans les environs plusieurs détachemens de garde nationale et même quelques brigades de gendarmerie.

Ceci trancha toute délibération. Notre guide descendit ; nous le suivîmes en silence. Nous fîmes quelques détours pour aller chercher à un quart de lieue de là une barque qui nous attendoit sur la Garonne ; et il paroît que nous n'étions pas

encore sur l'eau, lorsqu'à la faveur des ombres de la nuit quatre cents braves, armés de pied en cap, vinrent braquer deux pièces de canon sur une maison de campagne où ils espéroient trouver huit à dix victimes.

Telle fut cette glorieuse expédition du bec d'Ambès, où les révolutionnaires ne signalèrent pas moins leur courage que leur adresse, et dont B***[1] (je crois) fit grand honneur à ses dignes satellites, dans cette magnifique relation qu'il en adressa à la Convention et où il dit, en propres termes, que, grâce à l'activité des sans-culottes, on avoit entouré la maison et qu'on y avoit trouvé... nos lits encore chauds.

Pendant que ces messieurs, sabre à la main, drapeaux flottans et mèches allumées, s'amusoient à tâter nos lits, nous, avec moins de bruit, nous faisions de meilleure besogne. Nous arrivions à Saint-Émilion, après avoir encore traversé une seconde rivière, la Dordogne, devant Libourne, où très heureusement la sentinelle fut encore plus difficile à éveiller que le batelier, qui se fit appeler pendant trois quarts d'heure.

Au milieu du jour suivant, on accourut nous dire de combien peu nous l'avions échappé la

---

1. Il s'agit sans doute du conventionnel Baudot, qui était alors en mission à Bordeaux.

veille à Ambès, et comme quoi B***, furieux d'une aussi belle occasion perdue, et sans doute averti par le batelier qui nous avoit passés sur la Dordogne, venoit de requérir un de ses bataillons révolutionnaires, et en attendant s'avançoit sur nous à la tête de cinquante cavaliers. Il fallut s'esquiver encore. Nous allâmes, à quelques portées de fusil, nous jeter dans une carrière où, par bonheur, il n'y avoit point d'ouvriers ce jour-là, parce que c'étoit un dimanche. Nous y fûmes bientôt joints par Guadet et par notre ami Salle, qui nous avoient précédés dans la Gironde et se trouvoient pourtant sans asile.

Nous attendions un brave homme qui depuis le matin couroit les environs, tâchant de nous trouver quelque retraite. Il vint à la nuit nous apprendre que pas un individu n'avoit le courage de nous recueillir. Mon pauvre Guadet en fut confondu! Que de fois il nous avoit protesté que tous les sentimens honnêtes et généreux, s'ils étoient tout à fait bannis de la France, se réfugieroient dans le département de la Gironde! Que d'indignes parens, que de faux amis l'avoient cruellement trompé! Que nous étions à plaindre! Mais combien il l'étoit plus que nous!

Que faire cependant? Puisqu'on suivoit nos traces, et que nous étions si bien signalés, il ne convenoit plus de marcher tous ensemble. Encore

si nous avions eu, comme dans le Finistère, douze compagnons de plus, et vingt bons fusils; mais seulement huit hommes, et rien que des pistolets! Nous ne devions plus rien attendre de la force: c'étoit uniquement sur l'adresse qu'il étoit permis de compter; et de toutes les précautions la première sembloit être de nous séparer. Ma Lodoïska devait être à Paris; ce fut donc vers Paris que je parlai de m'acheminer. Si j'avois l'incroyable bonheur d'y parvenir, j'y pourrois donner asile à deux ou trois des nôtres! Infortuné, je le croyois! Moi aussi, malgré l'exemple des amis de Guadet, je comptois sur mes amis! Mon cher Barbaroux déclara qu'il suivroit mon sort; Valady et son ami se joignirent à lui. Nous voilà quatre. Pétion et Buzot s'en alloient errer je ne sais plus où; Salle et Guadet devoient tirer du côté des Landes. Eh! quoi faire? Gagner du temps. Les affreux triomphes de la Montagne étoient si inconcevables qu'ils ne paroissoient pas devoir se soutenir quinze jours!

Nous nous embrassâmes, le cœur bien serré; nous partîmes. Barbaroux passeroit pour un professeur de minéralogie, science qu'il possédoit bien, et nous, pour des négocians, voyageant avec lui dans l'intention de faire exploiter les mines qu'il pourroit découvrir. Mais des négocians, à pied, courant la nuit! Mais cent cin-

quante lieues de pays à traverser, à l'aide de cette mauvaise fable! Mais Barbaroux si connu et si reconnoissable! Le projet étoit désespéré! Un ciel protecteur nous barra la route. Après quatre heures de marche, nous trouvâmes que nous nous étions égarés. Un presbytère étoit à quelques pas. « Il faut y frapper, dit Barbaroux. — Oui, pour y demander le chemin, répondis-je, moi qui ne voyois que Paris! — Eh! si nous pouvions obtenir quelque chose de plus? » répliqua-t-il.

Un digne curé vint nous ouvrir. Nous ne nous donnâmes d'abord que pour des voyageurs égarés. « Vous êtes, nous dit-il, des gens de bien persécutés; convenez-en, et, à ce titre, acceptez chez moi l'hospitalité pour vingt-quatre heures. Que ne puis-je recueillir plus souvent et plus longtemps quelques-unes des innocentes victimes qu'on poursuit! »

Comment dire combien cet accueil nous toucha? Il commandoit une entière confiance; il l'obtint. Au nom de Barbaroux et au mien, le brave homme courut dans nos bras et versa sur nous des pleurs de joie. Il nous en fit verser d'attendrissement. La Providence nous avoit conduits comme par la main chez un de ces hommes rares dont Guadet avoit cru tout son département rempli!

Le lendemain il nous dit que nous pouvions, sans nous exposer, rester deux ou trois jours

encore, et qu'il emploieroit ce temps à nous chercher quelque asile. Ce terme expiré, il ne laissa partir que l'ami de Valady, qui croyoit pouvoir aisément gagner les environs de Périgueux, où il avoit un parent qui ne pouvoit manquer de le recevoir et qui sans doute enverroit chercher Valady. Je ne voyois toujours que Paris; je voulois accompagner celui qui alloit faire vingt lieues sur cette route. Le curé m'en dissuada; Barbaroux tomba à mes genoux pour m'en empêcher. O Lodoïska! tu leur dois ton époux : car nous apprîmes bientôt après que celui que j'avois voulu suivre venoit d'être arrêté.

Notre généreux hôte nous garda deux jours encore, quoique l'on commençât à murmurer dans le village que monsieur le curé cachoit quelqu'un. Enfin il nous conduisit chez un demi-paysan qui nous reçut fort bien, mais sa femme prit peur; du moins c'est ce qu'il nous allégua le lendemain en nous annonçant qu'il falloit partir. Notre bon curé vint nous prendre, et, faute de mieux, il nous fit grimper dans une grange pratiquée au-dessus d'une étable, attenante à une métairie qui avoit seize habitans : deux seulement étoient dans notre secret; les autres alloient et venoient continuellement dans cette étable ouverte toute la journée, et quelquefois montoient l'échelle pour jeter un coup d'œil sur le foin, où nous nous étions creusé chacun

notre trou, dans lequel il falloit nous tenir ensevelis au point qu'on ne vît pas même passer notre tête. Ce foin étoit nouveau, par conséquent brûlant; la grange en étoit si pleine qu'il restoit à peine un intervalle de deux pieds à l'air, qui ne pouvoit pénétrer que par une lucarne fort étroite. Pour comble de souffrance, le temps, quoique nous fussions en octobre, étoit sec et chaud; et nos deux confidens furent tout à coup, sans avoir pu nous voir et nous prévenir, envoyés pour une commission lointaine et imprévue. Leur voyage dura trois jours. Pendant quarante-huit heures, les grossiers alimens et la piquette qu'ils avoient coutume de nous apporter à la dérobée nous manquèrent absolument. On ne peut décrire l'extrême lassitude, l'affreux mal de tête, les fréquentes défaillances, la soif dévorante, l'angoisse générale, que nous éprouvions. Un moment je sentis affoiblir ma constance, et le courage de mon cher Barbaroux l'abandonna. J'avois pris un de mes pistolets, et le regardois avec une complaisance funeste. Barbaroux vaincu suivoit ce mouvement; il s'étoit aussi saisi de son arme : tous deux nous gardions le silence; nos yeux seuls se reportoient mutuellement de sinistres conseils. Une de mes mains tomba dans la sienne; il la serroit avec une espèce de fureur, trop semblable à celle dont j'étois tourmenté. L'instant du désespoir étoit venu; le signal

de la mort alloit être donné. Attentif à nos mouvemens, Valady s'écria : « Barbaroux, il te reste encore une mère ; et toi, Louvet, Lodoïska t'attend. » On ne peut se figurer combien fut prompte la révolution que ces paroles produisirent. L'attendrissement prit aussitôt la place de la fureur ; nos armes échappèrent de nos mains ; nos corps affaissés retombèrent ; nos pleurs se confondirent.

Mais ce changement subit en produisit un autre. « Elle m'attend ! m'écriai-je ; eh bien ! que fais-je ici? Pour qui donc y supporté-je tant d'humiliations, tant de peines, tant de dangers ? S'il est vrai que ce soit pour elle, ce n'est pas en demeurant là que j'en trouverai la fin ; c'est sur la route de Paris que je dois aller m'exposer et souffrir ; dès ce soir je m'y mets. » Dès ce soir, insensé ! Dans l'une de nos dernières courses nocturnes, je m'étois laissé tomber au fond d'un fossé trop tard aperçu ; quelques cartilages du jarret avoient beaucoup souffert de cette chute. Depuis cette réclusion de six jours, l'inaction absolue où nous étions réduits, la chaleur de ce foin où il falloit rester gisans, l'inquiétude, l'ennui, tout avoit empiré le mal : je voulus soulever ma jambe, elle me fit d'atroces douleurs ; mon jarret, tout à fait roidi, ne pouvoit plier. Grâces te soient rendues, ô Providence ! tu me forçois à rester.

Le lendemain, il étoit dix heures de nuit, et

tout sembloit dormir dans la métairie, excepté le chien trop fidèle, dont les aboiemens ne nous laissoient point de repos. Nous crûmes entendre autour de la grange un bruit semblable à celui que produiroient plusieurs hommes qui marcheroient doucement et parleroient bas; quelques minutes après, nous vîmes une grande clarté dans l'étable, où la lumière n'entroit jamais; quelques-uns y parloient d'abord, mais avec précaution; puis il se fit un profond silence; un peu de bruit recommença au dehors; enfin, nous entendîmes qu'on montoit à notre échelle. Étions-nous découverts? La grange étoit-elle entourée? Nous prîmes nos armes.

Un homme, sans quitter l'échelle, sans s'approcher de nous, cria : « Messieurs, descendez! » C'étoit bien un de nos confidens de la métairie, mais ce n'étoit pas son ton ordinaire; il avoit la voix altérée, dure et brusque. Cette circonstance nous alarma plus que tout le reste. « Comment, descendre? lui dis-je. — Oui, descendez. — Et pourquoi? — Parce qu'il le faut. — Mais encore? — Quelqu'un vous demande. — Qui? — Le parent de monsieur le curé. — Si c'est le parent de monsieur le curé, que ne paroît-il? » Ici notre homme balbutia je ne sais quelle mauvaise raison, puis il ajouta, d'un ton brutal et menaçant : « Enfin, f....., il faut descendre! »

Ceci devenoit du plus mauvais augure. L'ima-

gination travaille vite. A l'instant je me persuadai que quelqu'un nous avoit découverts et dénoncés, qu'on étoit venu cerner la maison et qu'on avoit menacé ce pauvre malheureux de mettre le feu à sa grange, s'il ne nous en faisoit sortir. Barbaroux étoit sans doute travaillé de la même pensée, car il me dit tout bas : « Ils ne m'auront pas vivant. » Et Valady, à qui la fatigue et une maladie naissante avoient tellement abattu le courage qu'il nous avoit avoué, vingt fois dans la journée, qu'il se sentoit à chaque instant des peurs paniques, que l'idée de sa destruction lui causoit de mortelles frayeurs, surtout qu'il n'auroit jamais la force de se tuer lui-même ; Valady, croyant aussi l'heure fatale arrivée, nous disoit languissamment : « Hélas! il faut donc mourir! » Et, remarquant nos apprêts, il ajoutoit en joignant les mains : « O mes amis! vous allez donc m'abandonner! » Quant à moi, jamais dans aucune des crises les plus périlleuses de ma proscription, jamais, si ce n'est depuis, aux portes d'Orléans, je ne crus ma mort si prochaine.

« Citoyen, dis-je à notre homme du ton le plus ferme, loin de nous la pensée de vous compromettre! Mais aussi gardez-vous de l'espérance de nous attirer dans un piège ; nous ne descendrons certainement pas que le parent du curé n'ait paru, ou que vous ne nous ayez franchement déclaré de quoi il est question. »

Pardon, lecteur, si j'ai fait passer dans votre âme les agitations dont les nôtres étoient remplies. Pardon, car ce n'étoit rien, rien qu'un peu de pusillanimité de la part de celui que le bon curé nous envoyoit, et puis une cruelle nécessité de recommencer nos tristes courses. Il parut enfin, le parent du curé. C'étoit de peur d'être aperçu par quelqu'un de la métairie qu'il n'avoit pas voulu entrer. Au reste, l'un des camarades du métayer, ayant le matin entendu quelque bruit dans la grange, avoit montré des soupçons. Dès le lendemain nous pouvions être découverts par un homme qui n'étoit rien moins que sûr. En conséquence nos deux confidens, effrayés, venoient d'aller dire au curé qu'il falloit nous retirer tout à l'heure. Celui-ci, trop tard prévenu, ne savoit où nous mettre. Impossible que nous fussions quelque part aussi exposés que chez lui qui venoit d'être dénoncé comme ayant quelqu'un. Il couroit à l'heure même pour tâcher de nous déterrer quelque coin. En attendant il falloit, pour ne pas tourner la tête de ce paysan tout à fait épouvanté, sortir de la grange et passer cette nuit comme nous pourrions.

O Dieu, si tu ne voulois pas nous sacrifier, tu nous éprouvois du moins! Nous quittions la grange au seul moment où son séjour devenoit un peu supportable et son abri nécessaire. Le temps avoit changé dans cette soirée. La force de l'orage étoit

un peu diminuée ; on n'entendoit plus le tonnerre, mais la pluie tomboit abondamment, et un vent froid souffloit du midi. Pour surcroît de peine, je ne pouvois me traîner dans les terres grasses que sur une jambe et sur un bâton. Le parent nous conduisit dans un petit bois, où nous eûmes tout le temps de transir et de nous mouiller.

Ce mauvais temps n'arrêtoit pas notre généreux curé. Un peu avant le jour, il vint lui-même nous apprendre qu'il avoit fait d'inutiles recherches, et, comme il voyoit bien qu'il étoit impossible qu'on ne nous découvrît point dans la journée, il voulut à tout risque nous ramener chez lui. Nous n'acceptâmes qu'après que nous sûmes que de son grenier, où nous allions nous enfouir, nous pourrions aisément, au moyen d'une corde fixée à la lucarne, nous glisser du haut en bas dans une arrière-cour et par-dessus un petit mur gagner les champs au premier objet menaçant que l'un de nous, toujours en sentinelle, verroit s'approcher de sa maison. Le brave homme ! il parut si content de nous y recueillir encore !

A travers tant de courses, de fatigues cruelles, de périls renaissans, que je m'applaudissois néanmoins du contretemps qui m'avoit forcé de ne point emmener mon épouse ! Si moi-même je me trouvois d'une constitution trop foible contre de pareils travaux, comment n'y auroit-elle pas suc-

combé? Avant de périr, j'aurois eu le tourment de la voir expirer dans mes bras. Et pourtant nous avions accusé le Ciel lorsqu'il nous avoit séparés! O Providence, que tes vues sont profondes et que les désirs de l'homme sont vains!

Cependant nous avions appris qu'après avoir inutilement frappé aux portes de trente amis, Guadet et Salle avoient trouvé toute espèce de secours et de sûreté chez une femme compatissante, généreuse, intrépide, autant que s'étoient montrés inhumains, égoïstes et lâches, tous ces êtres qui portoient néanmoins le nom d'hommes. D'après le touchant portrait qu'on nous avoit fait de cet ange du Ciel, il n'étoit pas besoin de lui demander asile, s'il n'étoit pas impossible qu'elle le donnât. Il suffisoit de l'avertir de notre situation. Quelqu'un y courut, et rapporta quelques heures après la réponse. « Qu'ils viennent tous trois! » avoit-elle dit. Seulement elle nous recommandoit de n'arriver qu'à minuit et de ne négliger aucune précaution pour n'être aperçus de qui que ce fût. Notre sûreté chez elle dépendoit principalement de notre exactitude à remplir ces conditions préliminaires.

Chemin faisant, nous nous arrêtâmes chez un curé, allié du nôtre. Il nous attendoit à souper. Que l'on excuse ces détails; il y avoit si longtemps que nous n'avions soupé! Et puis le repas ici n'é-

toit rien auprès des touchantes attentions qui le précédèrent : c'étoit de l'eau tiède pour laver nos pieds, un grand feu pour nous sécher, tout l'attirail d'une toilette pour couper nos longues barbes et rafraîchir nos chevelures, du linge blanc pour nous changer, enfin des viandes légères et du vin restaurant que nous versoit une jolie nièce : c'étoit une nièce véritable, et l'on comprend qu'ici je n'y saurois entendre malice. J'en parle pour qu'on se représente quel effet produisoient sur nous ces passages fréquens et subits d'une position lentement douloureuse à une situation rapidement douce, et le contraste de cette personne bonne et charmante, qui nous prodiguoit ses soins, avec ces visages insensibles, sombres ou menaçans, qui nous préparoient des pièges ou qui nous y voyoient froidement tomber. Chez cet ami de notre curé, nous trouvions notre sort semblable à celui de ces fiers paladins qui, venant de combattre des monstres, rencontrent tout à coup, dans quelque pavillon enchanté, des fées pour les servir.

C'étoit bien une autre fée que celle chez qui nous arrivâmes à minuit. Nous devions y trouver, avec mille soins non moins attendrissans, une constance, un courage, un dévouement sans bornes. Elle logeoit nos deux amis à trente pieds sous terre, et l'entrée de leur souterrain, d'ailleurs fort dangereuse, étoit encore si bien masquée qu'on

ne la pouvoit découvrir. Quelque spacieux que fût le caveau, le séjour continuel de cinq hommes pouvoit y corrompre l'air, qui ne s'y renouveloit que difficilement. Nous nous pratiquâmes, dans une autre partie de la maison, une seconde forteresse, plus saine, presque aussi sûre, presque aussi difficile à découvrir. A quelques jours de là, Buzot et Pétion nous mandèrent qu'ayant depuis quinze jours sept fois changé d'asile, ils étoient enfin réduits aux dernières extrémités. « Qu'ils viennent tous deux ! » s'écria l'étonnante femme. Et remarquez qu'il ne se passoit pas un jour qu'elle ne fût menacée d'une visite domiciliaire ; elle étoit même assez soupçonnée de vertu pour qu'il fût souvent question de l'arrêter. Observez encore que chaque jour la guillotine abattoit quelque tête, et que les brigands commettoient des horreurs. On les entendoit jurer chaque jour qu'ils feroient brûler vifs avec nous, dans leurs propres maisons, les gens chez lesquels nous serions trouvés. On parloit même d'incendier les villes. « Mon Dieu ! qu'ils viennent, les inquisiteurs, nous disoit-elle avec calme et gaieté. Je suis tranquille, pourvu que ce ne soit pas vous qui vous chargiez de les recevoir : seulement je craindrois qu'ils ne m'arrêtassent ; et que deviendriez-vous? »

Nos deux amis vinrent donc et s'en allèrent au caveau. Ainsi nous étions sept. Le moyen de nous

nourrir ? Les denrées étoient rares dans le département ; on ne lui fournissoit pour sa part qu'une livre de pain par jour, mais il y avoit des pommes de terre et des haricots au grenier. Pour ne pas déjeuner, on ne se levoit qu'à midi. Une soupe aux légumes faisoit tout le dîner. A l'entrée de la nuit, nous quittions doucement nos demeures, nous nous rassemblions auprès d'elle. Tantôt un morceau de bœuf à grand'peine obtenu à la boucherie, tantôt une pièce de la basse-cour bientôt épuisée, quelques œufs, quelques légumes, un peu de lait, composoient le souper dont elle s'obstinoit à ne prendre qu'un peu pour nous en laisser davantage. Elle étoit au milieu de nous comme une mère environnée de ses enfans pour lesquels elle se sacrifie. Nous restâmes ainsi pendant un mois tout entier, malgré les persécutions d'un intime ami de Guadet, qui, nous y sachant, n'oublia rien pour nous en chasser et à qui sa lâche peur finit par troubler tellement l'esprit que, de crainte de mourir, il vouloit se brûler la cervelle. Je ne puis, sans risquer de compromettre notre étonnante amie, faire le récit, au reste trop dégoûtant, des mensonges, des intrigues, des menaces, des lâches manœuvres de toute espèce, par lesquels il parvint enfin à son but.

Il est encore temps d'avertir qu'en arrivant dans la Gironde, j'avois mandé à ma Lodoïska, tout en

lui déguisant ce que ma position avoit de trop alarmant, qu'au lieu de l'attendre, j'allois tout essayer pour revenir vers elle. Depuis, chez le bon curé, quand tout accès vers ma ville natale m'étoit fermé, j'avois fait pour ma femme une seconde lettre, où je l'invitois à venir former un établissement à Bordeaux. Quelqu'un s'étoit chargé de transcrire cette lettre et de la mettre à la poste; mais, six semaines s'étant écoulées sans que j'en reçusse aucunes nouvelles, il étoit clair qu'on ne l'avoit pas envoyée, ou qu'elle n'étoit point parvenue. Mon désir d'affronter tous les hasards, pour me faire jour jusqu'à Paris, n'en étoit devenu que plus vif.





CHAPITRE IX

Nous touchions cependant à l'époque critique. Il venoit de luire, le jour fatal, le jour d'une séparation longue et peut-être éternelle entre des hommes à jamais étroitement liés par tout ce que l'amitié tendre, la vertu pure et une infortune vraiment sainte ont de plus respectable. Nous sortions de notre asile si sûr et si cher; nous nous séparions en deux parts, qui se subdiviseroient bientôt. Barbaroux, qui, depuis Caen, avoit couru presque toutes les mêmes aventures que moi; Barbaroux, désolé de me quitter, autant que je l'étois de le perdre, passoit du côté de Buzot et de Pétion. Tous trois ils alloient, à quelques lieues de là, vers la mer, chercher un asile incertain; avec quelle douleur nous nous fîmes nos adieux! Pauvre Buzot, il emportoit au fond du cœur des chagrins bien amers, que je connoissois seul, et que je ne dois jamais révéler. Mais Pétion, le

tranquille Pétion, comme il étoit déjà changé! Combien le calme de son âme et la sérénité de sa figure s'étoient altérés depuis que l'esclavage de sa patrie n'étoit plus douteux, depuis que la nouvelle de l'emprisonnement des soixante-quinze et du supplice de nos amis nous étoit parvenue! Et mon cher Barbaroux, comme il souffroit! je n'oublierai point ses dernières paroles : « En quelques lieux que tu trouves ma mère, tâche de lui tenir lieu de son fils; je te promets de n'avoir point une ressource que je ne partage avec ta femme, si le hasard veut que je la rencontre jamais. »

Au milieu de nous, quelqu'un vouloit en vain dissimuler son désespoir : c'étoit notre généreuse protectrice; elle pleuroit, elle gémissoit de la nécessité qui la forçoit à ne plus s'exposer pour nous. « Les cruels! s'écrioit-elle en parlant de ses parens. Quelle violence ils me font! Je ne la leur pardonnerai jamais, s'il faut que quelqu'un d'entre vous... » Elle n'acheva point; mais ses pressentimens étoient trop fondés : oui, un d'entre nous devoit bientôt périr.

A une heure du matin, nous partîmes, Guadet, Salle, moi et Valady, que nous devions quitter presque aussitôt. Nous le conduisîmes à quelques cents pas, sur le chemin d'une maison, où il avoit un parent, sur l'humanité duquel il faisoit quelque fond. De quel air il nous regarda quand nous le

quittâmes! Je n'en puis écarter le triste souvenir; il avoit la mort dans les yeux.

Nous ne restions donc que Salle, Guadet et moi. Ce qui m'avoit déterminé à suivre leur sort de préférence, c'est que l'endroit vers lequel ils devoient s'acheminer le lendemain étoit à six lieues de là, du côté de Périgueux, et je sentois un plaisir secret de me rapprocher un peu de Paris; mais, pour gagner cet endroit, il nous falloit, par un chemin de traverse assez difficile, tourner Libourne, où nous aurions couru trop de risques. Un confident sûr devoit nous amener, à l'entrée de la nuit suivante, un ami de Guadet, qui nous guideroit jusqu'au bout de cette traverse. Il falloit cependant passer quelque part la fin de cette nuit et tout le jour qui la suivroit. Nous avançâmes vers un bourg assez éloigné, dont les environs étoient criblés de grottes. Guadet les connoissoit toutes; la plus sûre d'entre elles, à cause de son étendue, il l'avoit désignée à notre confident comme le lieu de notre refuge et de son rendez-vous. En y arrivant, nous trouvâmes que l'entrée en étoit murée; l'accès de soixante autres restoit libre, mais comment notre confident trouveroit-il le lendemain celle que nous aurions choisie? Il falloit bien l'aller prévenir. Guadet et moi, nous y allâmes, non sans risque. Nous avions un village à traverser, et puis des gendarmes logeoient

chez notre confident : il falloit le réveiller, sans réveiller ces espions; nous y parvînmes.

Revenus dans notre grotte, nous y attendîmes vainement le sommeil; le froid et l'humidité le chassoient. A dix heures du matin seulement, les épaisses ténèbres qui nous environnoient s'éclaircirent un peu; reculés à l'extrémité la plus sombre, nous pouvions, sans être aperçus, distinguer tout ce qui se présentoit à l'entrée de la grotte. Il y vint quelques animaux : ils nous sentirent et se retirèrent; mais, de tous les animaux, les plus barbares y vinrent aussi : heureusement ceux-là ne nous sentirent pas, c'étoient des hommes. Ils ne s'arrêtoient que pour un instant, et tout à l'entrée, afin de satisfaire des besoins dont la perspective, autant que l'odeur, nous devenoit fort incommode. Malheur à nous si l'un de ces paysans, plus délicat ou plus pudibond que les autres, se fût avisé de vouloir ne se mettre à son aise qu'à l'autre bout de la grotte ! Je dis malheur à nous, car nous n'aurions jamais pu nous décider à répandre, pour notre plus grande sûreté, le sang d'un homme de qui nous n'aurions pas été sûrs qu'il nous voulût du mal. Nous avions résolu, le cas échéant, de montrer nos pistolets au pauvre diable et de le retenir prisonnier jusqu'à ce que nous sortissions de notre retraite; mais alors même il pouvoit courir nous dénoncer et causer

notre perte. Nous le sentions bien, mais nous avions résolu d'en courir le risque; quoi que nous pussions encore éprouver de l'ingratitude des hommes, nos mains ne se souilleroient pas d'un sang innocent.

Au reste, il faut avoir été proscrit pour savoir comme il est difficile et gênant d'avoir, à chaque instant du jour, ses pas à mesurer, son haleine à ne pousser que doucement, un éternuement à étouffer, un rire, un cri, le moindre bruit à réprimer. A moins que de l'avoir éprouvé, on ne se figure pas combien cette gêne, si petite en apparence, devient douleur, péril et tourment par sa continuité. C'étoit, dans notre position, un mal nécessaire, et, même avant d'avoir tâté de la Gironde, je m'y étois particulièrement exercé, avec ma Lodoïska, chez notre brave original du Finistère, qui, pour notre divertissement et le sien, nous tenoit cachés dans une armoire, à côté d'un clubiste et au-dessous d'un gendarme. Une malheureuse femme vint dans la grotte mettre à cet égard nos talens à l'épreuve : d'abord, ayant plus de pudeur, elle entra plus avant; ensuite, par l'effet d'un ténesme apparemment opiniâtre, elle y fit de longs efforts, elle y mit un temps considérable; enfin, comme elle alloit sortir, le pied lui manqua très aisément sur un terrain humide, glissant et chargé d'immondices. Une fois étendue sur cette terre

trop grasse, la pauvre vieille ne put jamais se relever. Longtemps elle s'aida d'un petit monologue qui, dans toute autre circonstance, auroit pu nous paroître divertissant; mais rien n'y faisoit; elle finit par pousser des cris. Leur éclat ne manqua pas d'attirer plusieurs hommes qui ricanèrent assez de temps et d'assez près pour nous inquiéter. Comme tout doit finir cependant, ils relevèrent la vieille, et tout s'en alla.

Comme le jour finissoit, notre confident vint nous apprendre que l'ami de Guadet ne pouvoit pas, c'est-à-dire n'osoit pas faire route avec nous l'espace de deux lieues. Il falloit donc que Guadet tâchât de s'orienter et de trouver cette traverse qu'autrefois il avoit connue, mais jamais bien; c'étoit déjà un fâcheux travail à entreprendre. Il faisoit d'ailleurs un temps affreux, la pluie tomboit à verse et nous promettoit, après la mauvaise nuit que nous venions de passer, une nuit plus mauvaise; mais la nécessité, l'inexorable nécessité, l'ordonnoit. Pour moi, je me sentois très résolu; un exercice fréquent et modéré dans notre dernière maison avoit guéri ma jambe; mon jarret reprenoit toute sa souplesse. D'ailleurs, c'étoit du côté de Paris que nous allions marcher; je me sentois ma première vigueur et même quelque contentement.

Nous partîmes; c'étoit la nuit du 14 au 15 no-

vembre 1793 : ô Dieu, tu l'as marquée par d'assez tristes épreuves pour que je ne l'oublie pas.

Où allions-nous cependant? A six lieues de là, je l'ai dit. Six lieues : nous étions donc certains d'être bien reçus? Au moins Guadet n'en doutoit pas; et moi-même, pour cette fois, je trouvois qu'il avoit raison. La personne chez laquelle il alloit nous présenter avoit une famille depuis longtemps amie de la sienne, et lui personnellement avoit sauvé cette femme. Oui, je dois l'avouer, c'étoit une femme; il l'avoit sauvée d'un procès criminel où son honneur et celui de ses parens étoient gravement compromis. Depuis cette époque, longtemps même avant la Révolution, elle l'avoit cent fois assuré de sa reconnoissance et lui avoit fait mille offres de service. Au reste, nous ne lui demanderions asile que pour quatre ou cinq jours, époque après laquelle notre généreuse amie entendoit, quoi qu'on pût lui dire, nous recueillir encore.

D'abord ce que nous avions craint nous arriva. Nous nous égarâmes, et si malheureusement que, partis à sept heures, nous n'eûmes achevé qu'à minuit les deux lieues de cette traverse; nous étions passés par des chemins si détestables que, sans exagération, les boues nous montoient à mi-jambes. Je regrettois une forte canne à sabre sur laquelle il avoit fallu m'appuyer si souvent et quelquefois si violemment qu'enfin elle s'étoit rompue.

On peut se figurer notre fatigue : pourtant il y avoit encore quatre lieues à faire. Nous les fîmes; nous arrivâmes à quatre heures du matin, chargés de boue, trempés jusqu'aux os, tout à fait épuisés.

Guadet fut frapper à la porte; au bout d'une demi-heure on l'entr'ouvrit. Un domestique qui l'avoit vu cent fois ne le voulut point reconnoître; il déclina son nom, alors on dit qu'on alloit réveiller Madame. Une autre demi-heure se passa, après laquelle Madame fit dire que ce qu'on lui demandoit étoit impossible parce qu'il y avoit dans son village un comité de surveillance; elle ignoroit apparemment qu'il y en avoit partout. Guadet insista, il demanda à être introduit, seul d'abord si Madame l'aimoit mieux, qu'au moins il pût lui parler un moment. Madame fit répondre que cela aussi étoit impossible, et la porte se referma.

Il y avoit une heure que nous nous tenions sous des arbres tellement chargés d'eau que peut-être ils nous en donnoient plus qu'ils ne nous en épargnoient. Quand j'y étois arrivé, les gouttes de sueur se confondoient sur mon visage et sur tout mon corps avec des torrens de pluie. Depuis que nous étions immobiles, un vent du midi, qui nous sembla rafraîchissant d'abord et bientôt très froid, souffloit sur nous. Nos habits, imprégnés d'eau, étoient à la glace; moi, surtout, je gelois : on entendoit claquer mes dents!

Guadet désespéré venoit enfin nous rendre compte de l'inconcevable issue de ses démarches; je ne l'entendois qu'à peine. Une révolution terrible se faisoit en moi : la transpiration s'étoit entièrement arrêtée, le frisson m'avoit tout à fait saisi; je perdois connoissance. Mes amis voulurent m'appuyer debout contre un arbre; ma foiblesse étoit si grande que je ne pus m'y tenir : il fallut me laisser m'étendre par terre, c'est-à-dire dans l'eau. Guadet courut refrapper à la porte; on ne l'ouvrit point; on lui permit de parler à travers le trou de la serrure. « Une chambre et du feu, dit-il, seulement pour deux heures! un de mes amis se trouve mal! » On alla en instruire Madame, qui fit dire que cela étoit impossible. « Au moins un peu de vinaigre et un verre d'eau! » s'écria mon malheureux ami. Un moment après Madame fit répondre encore que cela étoit impossible!

La misérable! elle s'appeloit... Je le devrois! je devrois la nommer! je devrois la produire à l'enthousiasme des scélérats qui souillent aujourd'hui la France. Je l'abandonne à ses remords, et puisse la justice vengeresse ne pas lui garder un autre châtiment! Puisse-t-elle, au milieu des premières angoisses qui l'attendent, ne pas rencontrer quelque monstre d'inhumanité qui lui refuse l'eau et le feu!

Je ne pouvois parler, mais j'entendois; j'entendis Guadet accuser la nature humaine et déplorer

son sort; ceci me valut mieux pour rappeler mes forces que les liqueurs les plus irritantes. Je repris bientôt tous mes sens; la plus vive indignation m'enflammoit. « Marchons, leur dis-je; fuyons, fuyons les hommes, fuyons dans le tombeau. »

Je me relevois à peine que d'autres idées faisoient bouillonner mon sang; je les écoutois s'entretenant ensemble sur les moyens de regagner leur grotte, et ma tête travailloit un projet de toute autre espèce. Moi, me cacher encore devant des êtres aussi vils? Triompher d'eux ou mourir, plus de milieu. Cependant nous achevions le quart de lieue qu'il y avoit à faire pour regagner la grande route.

Arrivés là, je leur dis : « Mes amis, comment ferez-vous pour regagner votre triste retraite avant le jour? Je suis désespéré de vous laisser dans cette peine, mais je n'y puis rien, et, quant à moi, mon parti est pris. Je vous l'ai dit cent fois : je pense qu'il y a des extrémités au delà desquelles on ne doit pas traîner la vie. Cent fois je vous ai prévenus que, quand j'en serois à ce point de détresse extrême où je crois qu'un brave homme peut finir, au lieu de me tirer un coup de pistolet, je me mettrois sur la route de Paris. Mille à parier contre un que je n'arriverai pas, je le sais; mais mon devoir est de le tenter. Ce n'est qu'ainsi qu'il m'est permis de me donner la mort; ma famille,

des amis de vingt ans, ont encore sur moi cet empire. Vous savez surtout quelle femme m'attend! Il faut que mes amis sachent qu'abandonné du monde entier, je leur ai donné ce témoignage d'estime de ne pas désespérer d'eux et de tenter un dernier effort pour m'aller reposer dans leurs bras. Il faut surtout que ma Lodoïska voie bien qu'en tombant j'avois encore le visage tourné vers elle ; que si, au contraire, à travers mille hasards, j'arrive, Guadet, dis à tes lâches amis que désormais je suis en sûreté, parce qu'il reste encore sur la terre quelques amis fidèles et dévoués. »

Ils me retiennent, ils me conseillent, ils me prient, je ne les écoute seulement pas. A la hâte je me dépouille de tout ce qui pourroit me gêner dans ma longue route. Des bas, des mouchoirs, un habit, restent sur le chemin ; je garde ma redingote nationale ; je jette sur mes cheveux une petite perruque jacobite, avec soin gardée en réserve, et qui me déguise assez bien. Je presse Guadet et Salle sur mon cœur ; j'ouvre mon portefeuille, et je partage quelques assignats avec celui-ci, plus pauvre que moi ; j'embrasse encore une fois mes amis, et je pars.

Jamais je ne m'étois senti une résolution plus forte, un courage plus exalté. A quelques pas cependant je m'arrête, je tourne la tête, je jette un regard inquiet sur les gens de bien que je

quitte. Eux aussi s'étoient retournés, eux aussi me regardoient, et, tandis que je tremblois pour eux, ils trembloient pour moi. Je les vois prêts à s'élancer pour me retenir encore; je leur fais un dernier signe de la main, je reprends mon chemin, je m'éloigne; je plonge sur cette immense route de Paris un regard d'espérance mêlée de quelque étonnement.

Je pars; vous allez jouir d'un spectacle digne de quelque attention; vous allez contempler un homme, un homme seul aux prises avec la fortune et devant un monde d'ennemis. Non, je me trompe, je n'étois pas seul. La haine des tyrans, le mépris des esclaves, le mépris de la mort, marchoient avec moi. Ta tendresse immortelle, ton impérieux génie, m'attiroient, ô Lodoïska. Surtout, Dieu d'équité, Providence infatigable, j'étois pas à pas, tantôt précédé, tantôt suivi de ta protection, que tu ne refuses pas toujours à l'innocence.

Montpont[1], chef-lieu de district, à deux lieues de là, étoit un passage dangereux; la prudence conseilloit de le franchir avant le jour. Cependant mes membres toujours engourdis refusoient d'aller vite. Bientôt l'exercice reporta dans toutes les

---

1. Montpont (Dordogne) est actuellement un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Ribérac.

parties du corps ce feu qui naguère n'enflammoit que ma tête et mon cœur. Mon sang réchauffé circula sans obstacle; la transpiration se rétablit; j'allai vite, j'allai longtemps, je ne sentois plus mes fatigues. Il est probable qu'en nous repoussant avec tant de barbarie, cette femme venoit de m'épargner une maladie. Le soleil se levoit, quand je vis Montpont. Ses habitans, pour s'assurer que rien ne sortiroit de la Gironde sans avoir été bien examiné, avoient placé une sentinelle à l'entrée de la ville, de ce côté-là. Je voyois bien le factionnaire : il étoit appuyé contre le mur, sous une espèce d'auvent; et là, tout à fait immobile, il avoit l'air de me regarder venir et de m'examiner attentivement. Pour ne pas me rendre suspect, je diminuai la vitesse de ma course, je m'avançai avec précaution, tenant tout prêt mon méchant passeport que je comptois lui présenter d'un air détaché, espérant qu'après y avoir jeté un coup d'œil il me diroit : « Passez. » Il ne me dit pas un mot, car il dormoit; le bout de son fusil reposoit sur son estomac, la crosse étoit par terre et barroit mon chemin : je passai par-dessus. Pour ne pas troubler l'heureux sommeil de ce jeune homme, je continuai de marcher à petits pas, à bas bruit. Au bout de la rue, je repris ma marche; alors il s'éveilla, il demanda : « Qui vive? » Il le cria deux fois. Il l'auroit crié dix que l'envie ne

m'auroit pas pris de retourner pour lui répondre.

Je voulois pousser beaucoup plus loin, mais à demi-lieue je sentis, aux environs de la cheville du pied gauche, une vive douleur qui me saisit comme un coup de foudre. Je comptois que ce ne seroit rien; je la voulus surmonter: elle devint plus vive, et se fixa, descendant jusque sous la plante du pied. C'étoit apparemment le reste du dépôt de la transpiration arrêtée, une humeur inflammatoire qui se jetoit sur la poitrine au moment où je perdis connoissance à la porte de cette femme, et que mes derniers efforts venoient de déterminer à se porter aux extrémités. Quoi qu'il en soit, je ne fis pas sans peine une autre demi-lieue. Ce fut dans une auberge de village que j'obtins une chambre, un grand feu, et un déjeuner dînatoire dont j'avois grand besoin.

J'y trouvai même une écritoire et une bonne plume qui ne m'étoient pas moins nécessaires. Mon passeport étoit de Rennes. Dans la Gironde, un ami de notre curé, un écrivain non moins officieux qu'habile, y avoit fait, de la même main, et pourtant de quatre écritures différentes, quatre visas divers : l'un du bureau des classes de la marine de Lorient, l'autre d'un de ses municipaux, le troisième de la marine de Bordeaux, le dernier du nouveau maire de cette ville. Tous certifioient qu'ils avoient vu passer le citoyen Larcher (c'étoit

mon nouveau nom) et que j'étois un brave sans-culotte. Fort bien! Mais depuis Bordeaux il me falloit aussi quelques visas. Je savois le nom du président du Comité de surveillance de Libourne; je me hasardai de l'y ajouter de ma main beaucoup moins habile à se déguiser; j'y réussis néanmoins passablement, et je fis bien : à dix lieues de là, j'étois arrêté sans cette précaution.

Vous saurez que ce passeport ainsi bardé de signatures pouvoit aller dans les villages, mais que pour les villes il ne valoit rien. Il y manquoit encore assez de choses pour que les citadins n'en fussent pas toujours dupes, il y manquoit le visa du district et son cachet; et puis tout ce qui avoit passé à Bordeaux étoit très suspect dans les chefs-lieux de district et de département; et sur mon passage il y en avoit peut-être vingt de ces chefs-lieux, et dans chacun quelques commissaires du pouvoir exécutif, tous émissaires des Jacobins de Paris à qui ma figure étoit bien connue, ou, qui pis est, des Montagnards qui me connoissoient mieux! Je devois donc m'arranger de manière à ne jamais passer les villes qu'au lever du soleil ou à l'entrée de la nuit; il falloit ne coucher que dans les villages. Ceci même avoit l'inconvénient de me rendre quelquefois suspect, mais ce péril étoit moindre que celui auquel je m'exposerois si je m'arrètois même dans un bourg.

Cette après-dînée je devois donc faire trois lieues pour traverser Mussidan[1] à la brune et m'aller gîter une lieue plus loin. Je partis à trois heures, un peu reposé, bien séché, mais non moins travaillé de mon rhumatisme. Bientôt les douleurs devinrent si vives qu'à chaque pas mon corps se plioit à moitié et ne se relevoit point sans un grand effort. La jambe malade enfloit, devenoit brûlante et prenoit un poids accablant. Pour surcroît de peine, je me traînois sur un chemin tantôt coupé par de profonds monceaux de boue, tantôt recouvert de cailloux pointus sur lesquels je ne m'aventurois que comme sur des charbons ardens. Le travail de cette marche étoit si pénible qu'au bout de cinq minutes je me trouvois inondé de sueur et qu'alors force étoit de m'arrêter au moins autant de temps, et de rester pensif, inquiet, souffrant, une jambe en l'air, l'autre bien lasse, et le corps appuyé sur un bâton. La nuit commençoit, et d'ailleurs mes forces étoient vraiment épuisées, quand je me trouvai dans un village à demi-lieue au-dessous de Mussidan. Je vis un bouchon, où je m'arrêtai.

Les bonnes gens qui l'habitoient! « Ah! Monsieur, vous paroissez bien malade! » Ils exami-

1. Mussidan (Dordogne) est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Ribérac.

nèrent ma jambe, ils me préparèrent avec zèle le bain d'eau tiède que je désirois. Ils coururent chercher la fleur de sureau que je demandai. Ils voulurent que je soupasse dans une petite chambre séparée, parce qu'ils préparoient à souper pour une bande de révolutionnaires très furieux, très bavards, et qu'un malade étoit bien aise d'être tranquille. Je ne sais s'ils devinoient que j'avois quelques raisons de ne pas aimer cette compagnie. Enfin l'hôtesse découcha pour me donner son lit. Il seroit meilleur, et d'ailleurs je serois seul dans une chambre. J'étois si las, j'avois tant souffert, j'avois passé deux nuits si fâcheuses, ma jambe paroissoit exiger si impérieusement le plus long repos possible; mes hôtes avoient tant d'attentions et de si bonnes figures, et je vous ai déjà dit que je crois aux figures, aussi; quelquefois je compte un peu sur les belles, et toujours beaucoup sur les bonnes. Enfin ces braves gens prenoient tant de soin d'écarter de moi tout sujet d'inquiétude et tout regard curieux! Je crus ne pouvoir mieux faire que de me reposer chez eux jusqu'au surlendemain. Leurs soins ne se démentirent pas une minute; surtout ils ne m'alarmèrent point de cette foule de questions dont les aubergistes vous accablent toujours. Seulement ils me disoient quelquefois : « Vous venez de Bordeaux sûrement, Monsieur? » Et, sans attendre ma ré-

ponse, sans en demander davantage, sans rien ajouter, ils levoient au ciel les yeux et les mains d'un air très significatif. Une fois pourtant la femme, en regardant mes vêtemens, que mes dernières courses n'avoient pas embellis, me dit : « Ah! Monsieur, vous avez beau faire, on voit bien que vous êtes fait pour porter des habits plus propres que ceux-là! » Le compliment ne me fit pas autrement plaisir : ce m'étoit un avertissement que je ne me donnois pas encore bien toute l'encolure d'un sale jacobin, et je me promis de ne rien négliger pour l'attraper. Ce ne fut donc qu'à la fin du second jour que je pris congé de mes hôtes! Qu'avec peine je les quittai les excellentes gens, et qu'en soldant le petit compte de ma dépense je ressentis un déplaisir secret du trop bon marché qu'ils me firent!

Je m'achemine sur Mussidan, j'y entre à la brune; un corps de garde est au milieu de la rue principale sur la droite, je me glisse à gauche pendant que des rouliers passent avec leurs charrettes entre deux. Me voilà sans accident hors de la ville. Mais le moyen de me traîner plus loin? J'ai vainement soigné mon rhumatisme, le mal a empiré; le peu d'exercice que je viens de prendre a beaucoup augmenté l'enflure, elle monte à mi-jambe. Les douleurs sont extrêmes. Quelle fatalité! Moi qui naguère encore marchois si bien,

me voilà privé de mes jambes au moment où je comptois principalement sur elles pour mon salut. Si je ne fais que deux lieues par jour, quelle espérance puis-je conserver! Ils se trouvent quintuplés, les périls de mon entreprise déjà si audacieuse. M'arrêter dans plus de soixante auberges! rester deux grands mois en route! comment n'être pas découvert? Au moins s'il m'eût été donné de presser encore une fois Lodoïska sur mon cœur! mais il est trop vrai qu'enfin le cruel destin nous sépare! Ainsi je murmurois contre la Providence, et qu'elle pardonne aux foiblesses de l'homme : il ne l'accuse si souvent que parce qu'il ne pénètre point ses vues.

Je vous assure que j'eus besoin d'un vrai courage pendant les mortelles deux heures que je mis à faire trois petits quarts de lieue. Enfin parvenu au premier village, j'y réveillai des paysans, les priant de m'enseigner l'auberge. L'un d'eux me conduisit à une maison de mauvaise apparence, au reste trop semblable à son maître, qui vint en grommelant m'en ouvrir la porte. Il me toisa d'un air défiant; puis dans son patois, que j'eus le bonheur de comprendre, il dit à mon guide : « Où l'as-tu trouvé? — Ma foi, sur le chemin », répondit celui-ci; à quoi le brutal répliqua : « Bon, bon. On le retournera. »

J'étois entré. L'homme avoit déjà repris sa pipe,

la fumoit sans rien dire, me crachoit presque sur les pieds, s'étoit campé tout au beau milieu du feu, qu'il me cachoit, et sembloit avoir complètement oublié qu'il y avoit là quelqu'un. Sa petite femme, au contraire, venoit de prendre avec moi le ton le plus caressant; mais il y avoit dans ses discours je ne sais quoi de contraint, dans ses regards quelque chose de faux, et sur toute sa mine hypocrite un air de malice méchante qui ne me permit pas d'être un instant sa dupe. Je ne pouvois guère être plus mal tombé, mais je ne pouvois pas non plus être mieux averti : sur-le-champ j'arrangeai mon visage, mes gestes, mes paroles, selon le personnage que j'étois appelé si malheureusement à représenter.

Tout en brûlant mon omelette, la bavarde sempiternelle m'assassinoit de ses questions, qu'elle entremêloit de réflexions insidieuses. Comme elle les plaignoit, ces bons seigneurs, ces pauvres prêtres, tous ces braves marchands, qu'on guillotinoit par douzaine! Cela ne prit pas. Elle se rabattit sur Corday, dont elle fit l'éloge; sur Marat, dont elle dit pis que pendre. J'entrai dans une grosse fureur et ne la menaçai pas moins que de la guillotine, le tout en vrai style de Père Duchêne : enfin je me rendis un jacobin hideux de ressemblance. Elle ne s'étonna point; elle ne se rendit point : elle continua son vilain rôle avec une per-

fidie constante, et je demeurai dans le mien avec une épouvantable intrépidité.

Pourtant fallut-il s'aller coucher. Par précaution je me mis au lit avec mon pantalon, où je tenois toujours mes deux bons pistolets de poche. Ma chère espingole, je la braquai sous mon chevet. Au reste, quelque formidable que fût cette arme, qui, de sa large embouchure, comme d'un canon chargé à mitraille, vomissoit quatre balles et quinze chevrotines à la fois et laissoit ensuite échapper une puissante baïonnette, ce n'étoit pas sur elle que je comptois le plus. Ce qui me donnoit surtout l'audace de regarder avec calme les renaissans périls de chaque jour et de traverser, tête levée, la foule ennemie, c'étoient plusieurs pilules d'un excellent opium, don précieux de mon universel du Finistère. Je les tenois enveloppées d'un morceau de gant, cachées sur ma peau même, d'ailleurs si bien et dans un endroit si secret qu'à moins de me mettre nu de la tête aux pieds et de me palper le plus indécemment du monde, il étoit impossible de rien trouver. Au cas d'une attaque imprévue, de quelque brusque surprise qui ne m'eût permis ni de me faire jour, ni de terminer mon sort avec mes pistolets, une ressource dernière, mais assurée, me restoit encore. Du fond de l'affreux cachot où ils ne manqueroient pas de me jeter d'abord, au moyen de mon invisible nar-

cotique j'échappois à leur exécrable échafaud. Je me complaisois dans cette pensée que, jusqu'à mon dernier soupir, défiant leur fureur, je l'aurois trompée.

Le lendemain je fus un peu surpris d'avoir passé toute une bonne et longue nuit dans le même lieu. C'étoit à plus de neuf heures que l'hôtesse me réveilloit pour me demander si je ne partois pas. Je l'assurai que, me trouvant fort bien chez elle, j'y dînerois; il ne tint pas à elle que ce ne fût mon dernier dîner. Comme je le finissois elle sortit, me disant d'un ton patelin que je la payerois à son retour, qu'elle alloit rentrer dans l'instant. Il est vrai qu'elle ne tarda pas, mais elle amenoit un gros paysan encore plus embarrassé qu'enorgueilli de sa magistrature. « C'est le citoyen notre maire, me dit-elle, il vient voir votre passe. » Je le produisis d'un air satisfait. A la manière dont il le lut, je reconnus presque aussitôt qu'il ne savoit pas lire. Mais il demanda le cachet; il avoit un timbre que je lui montrai, ajoutant qu'on ne cachetoit pas d'une autre manière dans mon pays, et du même temps je commençai sur cette espèce de cachet une longue et belle histoire souvent interrompue par les rasades du petit vin aigrelet dont je venois de faire apporter une pinte pour que le citoyen maire me fît l'honneur de boire un coup avec moi. J'avois très bien fait, et je m'aperçus, dans le cours

du récit de mon histoire, que les épisodes faisoient merveilleusement valoir le fond. La méchante hôtesse s'en aperçut aussi : le maire trouvoit mes papiers trop bons, ce n'étoit pas son compte. « Je vais, dit-elle, chercher le citoyen procureur-syndic, c'est celui-là qui déchiffre tout couramment dans les écritures. » Il entra presque aussitôt, fut reçu comme un homme dont je connoissois l'éclatant mérite, prit un troisième verre, et d'abord entendit l'un de mes derniers contes que le maire me pria de recommencer pour son collègue. Sur celui-là un second fut enté, et sur le second un troisième, que plusieurs autres suivirent encore, le tout accompagné du cliquetis des verres et du fracas des éclats de rire que mes villageois poussoient à pleine gorge. Pour eux prodigue, avare pour moi, je remplissois à tout moment leurs verres, et ne vidois le mien que le moins possible. Peu à peu néanmoins je m'étois échauffé moi-même, j'en avois une pointe et n'en valois que mieux. Mes récits, toujours plus divertissans, les faisoient pâmer de joie. Ils oublioient le passeport, qu'au reste j'avois grand soin de leur rappeler sans cesse. La femme, qui ne buvoit pas, grilloit de l'impatience de le voir reparoître; il reparoissoit en effet, mais pour disparoître aussitôt. Le devoir, le respect pour les magistrats du peuple, me le mettoient à chaque instant à la main; mais les vertus de Marat

à publier, les grandes prouesses de la Montagne à peindre, tant de récits intéressans ou gais que j'avois à faire, ne me permettoient pas de l'ouvrir; sans que j'y fisse la moindre attention il retomboit dans mon portefeuille. Je ne tardois pas à l'en retirer, mais pour l'y laisser retomber encore. Dans l'espace d'une heure il fit trente fois le voyage; trente fois ils l'entrevirent, ils ne le virent pas une fois. Au reste, il n'en étoit plus besoin. Plus je parlois, plus je criois, plus je jurois, plus je guillotinois, plus j'insultois à la morale, à la justice, à l'honnêteté publiques, moins ils avoient envie de lire mes papiers; nul doute désormais que je ne fusse un des bons patriotes de la France. L'hôtesse en enrageoit, elle alla chercher un municipal pour renfort. Je le fis boire et rire, rire et boire; mais, pour le passeport, il ne lui fut permis, comme aux autres, de l'apercevoir que de loin. Pourtant la mijaurée n'en vouloit point démordre; ne fût-ce que pour le débit de son vin, elle iroit chercher toute la municipalité, pièce à pièce! Ne m'amenoit-elle pas encore deux recrues, mais si puissamment robustes qu'eux seuls auroient vidé la cave. On eût fini par m'y enterrer. Dès que je les aperçus, je me levai pour payer ma dépense. L'honnête femme, qui pourtant s'étoit contentée de regarder boire, voyoit double; elle comptoit quelques pintes de plus. Moi qui n'avois rien à craindre, je

l'envoyai à tous les diables et lui offris pour le voyage mon passe, dont je ne cessois de parler et avec lequel j'assurois aux nouveaux venus qu'on iroit jusqu'au fond de l'enfer. Cette assertion ne fut contredite par aucun des anciens. Le maire, qui ne l'avoit pas lu, quoique je lui en eusse laissé le pouvoir, juroit qu'il n'y avoit rien à y reprendre, mais il le juroit moins fort que ses deux acolytes auxquels je n'avois pas permis de le lire. Ce fut au milieu de leurs complimens que je payai avec la dépense déjà faite une autre pinte que je fis apporter; et, dès que j'en eus goûté à la santé des deux derniers auxiliaires, je pris congé au regret de la compagnie, fâchée de perdre un si bon compagnon; surtout au grand regret de la méchante femme, intérieurement désespérée d'être enfin réduite à ne plus espérer cette fois aux cent francs de gratification dont on récompensoit tous les délateurs.

Le lendemain rien de nouveau; ce ne fut que le jour d'après que je vis Périgueux, dangereux passage aux environs duquel l'ami de Valady s'étoit fait arrêter. Heureusement la route de Limoges tourne la ville par un faubourg où personne ne m'inquiéta ; mais il étoit nuit pleine lorsque, excédé de fatigue, j'arrivai dans un hameau, distant d'une lieue, appelé les Tavernes; l'aubergiste s'alloit

coucher. A peine je lui demandois un lit qu'il me demanda mon passeport; dès qu'il eut reconnu qu'il n'étoit point visé du chef-lieu il se récria : « Je vois bien, disoit-il, qu'il l'est de Libourne, sans quoi je vous ferois arrèter tout à l'heure; mais vous passez Périgueux sans vous présenter aux autorités ; dès demain, pardieu, on vous y fera reconduire! » Le moyen de ne pas frémir : je n'ignorois pas que deux ou trois montagnards étoient dans Périgueux, où d'ailleurs tous les corps administratifs avoient été, dans le style d'Hébert, régénérés. Je fis néanmoins bonne contenance, annonçant que je ne voyois à ce retour d'autre inconvénient que celui d'allonger ma route, à moi pauvre diable déjà si malade. Je croyois d'ailleurs inutile et même impossible de faire viser mes papiers partout où je passois; à quoi l'hôte répondit toujours trop laconiquement : « Ah ! pardieu ! vous y serez reconduit. » Enfin une espèce de voiturier qui avoit l'air de la franchise, de la douceur et de la bonhomie, prit parti pour moi contre l'aubergiste, auquel il remontra d'un ton amical, mais ferme, « qu'en effet ce pauvre homme n'étoit pas tenu de se faire viser dans toutes les villes ; qu'il y auroit de la cruauté à le faire retourner sur ses pas dans l'état où il se trouvoit; qu'à force de chicaner les voyageurs, on les dégoûtoit, et que c'étoit ainsi qu'on achèveroit de ruiner les

aubergistes, le commerce, la France et les voituriers ». A ce discours, notre hôte un peu calmé ne répéta plus sa terrible phrase; mais, quoi que je pusse essayer, il ne dit pas non plus un seul mot qui fût propre à me rassurer; je trouvai même que toutes ses manières étoient de mauvais augure. Il ne me donnoit pour souper qu'un morceau de pain noir et de la piquette. Mon brave partenaire prit encore pitié de ma peine; il m'offrit et me força d'accepter le dernier morceau d'un morceau de volaille qu'il dévoroit quand j'étois entré. Puis on causa. Je ne sais comment on parla de divorce; mon bon homme alors se mit en colère, protestant qu'on ne le réduiroit jamais à se séparer de sa femme et de ses enfans. Je vis qu'il les adoroit, et quelques mots suffirent pour m'apprendre que cet homme mal élevé, mais bien né, seulement aidé de ses simples lumières et de sa probité naturelle, détestoit les excès du jour; je n'appris pas sans quelque joie qu'il alloit à Limoges avec une petite charrette chargée de marchandises, et je me promis bien de me lever d'assez bonne heure pour faire route avec lui, pourvu que l'aubergiste n'eût pas encore le secret dessein de me faire reprendre le chemin de Périgueux. Sa femme, comme j'allois dans un grenier vers le grabat qu'elle m'indiquoit, me déclara qu'il falloit payer sur l'heure mon méchant repas et mon plus méchant

lit. Qu'un philosophe même est quelquefois foible et bizarre! Cette circonstance, qui d'ailleurs me prouvoit qu'enfin je jouois à merveille le sans-culotte et que le représentant du peuple étoit bien caché, cette circonstance m'affecta beaucoup plus vivement que l'approche des plus grands périls. J'avois en vérité les larmes aux yeux lorsque je tendis à cette femme le piètre assignat de quinze sols sur lequel elle me rendit encore un moneron de cinq; et dès qu'elle se fut éloignée : « Que de peines, m'écriai-je, que de peines à souffrir! que d'humiliations à dévorer, hélas! et pour finir peut-être sur un échafaud ! »

Jugez pourtant de l'imprudence que je venois de commettre et de l'angoisse qui la suivit, lorsque presque aussitôt le bruit causé par quelques mouvemens partis d'une autre manière de lit, que je n'avois pas aperçu à l'autre extrémité de mon taudis, me fit comprendre qu'un pauvre hère étoit là, qui, s'il ne s'étoit pas trouvé profondément endormi, devoit m'avoir entendu. Dès lors c'en fut fait de ma nuit; l'inquiétude amena l'insomnie; à la pointe du jour seulement la fièvre m'ayant laissé, je tombai dans un assoupissement trop long. Quand je rouvris les yeux, il y avoit une bonne heure que le charretier tutélaire étoit parti; et mon opium qui, s'étant détaché, dans les mouvemens de ma veille, étoit apparemment

perdu! Dans quelle anxiété me jeta la recherche de ce secours plus que jamais indispensable! quel tourment jusqu'à ce que je l'eusse retrouvé! Peut-être aucun des cruels accidens de ce triste voyage ne m'avoit fait autant souffrir!

Je descendois pour me traîner dehors quand, du seuil de la porte, l'aubergiste déjà à cheval me cria : « Bon voyage! Je vais à Périgueux. » Un instant après, réfléchissant sur l'étrange soin qu'il avoit pris de me dire où il alloit, à moi qui ne le lui demandois pas, je m'inquiétai de savoir s'il avoit bien pris cette route, et, regardant de tous côtés, je ne vis rien sur celle de Périgueux, mais au contraire un cavalier qui galopoit du côté de Thiviers. Dès lors je suis en proie aux plus vives alarmes : sans doute il prend l'avance pour me dénoncer et me faire arrêter dans le premier bourg; pourtant je me mets en chemin, bien résolu d'interroger les passans. Le premier à qui je demande si le cavalier qui est en avant n'a pas un cheval noir, un manteau gris, à peu près cinquante ans, cinq pieds six pouces, les cheveux bruns, me répond : « Oui. » Autant m'en dit le second. Le troisième, c'étoit mon charretier de la veille; il avoit été lentement, parce qu'il y avoit toujours à monter. J'affecte un air riant et je lui dis : « Bonjour. Notre aubergiste est donc en avant? » Il me répond simplement que non. Préoccupé de

mes craintes, je n'ajoute rien, je passe, et demi-quart de lieue plus loin je questionne un quatrième voyageur : « C'est bien l'homme que vous me dépeignez, dit-il; mais vous ne pouvez manquer de le rattraper : il vient de s'arrêter au bas de la montagne, dans le gros village que vous pouvez apercevoir d'ici. » Ces mots ne me permettent plus de douter du malheur qu'un traître me préparoit. Pour l'éviter, s'il est possible, je ferai bien, quoi qu'il m'en coûte et quel qu'en soit le risque, de revenir sur mes pas, de retourner à Périgueux et de m'y faire viser. Sans doute il vaut encore mieux aller de moi-même me présenter dans cette redoutable ville, où du moins ma démarche en apparence volontaire inspirera quelque confiance, que d'y être reconduit, dès ce soir, par les Jacobins de ce bourg où un dénonciateur m'attend. Quelle alternative néanmoins! Que le choix est cruel! Et quelle noire méchanceté m'y réduit! Enfin je me décide, et me voilà, bien triste, reprenant le chemin de la ville. Je retrouve le charretier, qui me demande si j'ai perdu quelque chose : « Hélas! oui, mes fatigues et mon temps, je retourne à Périgueux. Mais vous qui m'aviez inspiré tant de confiance, vous aussi pourquoi me tromper maintenant? Pourquoi vous réunir à cet homme qui me trahit. — Qui? me dit-il. — L'aubergiste. C'est lui qui vient de passer sur ce cheval

noir, avec un manteau gris. Il vous a prié de ne m'en rien dire; il est allé me dénoncer à Palissoux. — Pas un mot de vrai! s'écrie mon charretier; je l'ai bien vu, ce voyageur; ce n'est pas l'aubergiste; s'il en étoit capable, je ne retournerois jamais loger chez lui. » Et de ce ton que le mensonge n'imite pas, de cet air sensible que le méchant n'aura jamais, il ajoute : « Tenez, mon pauvre ami, vous me faites compassion; dans l'état où vous êtes, avec une jambe enflée jusqu'au genou, vous retourneriez à Périgueux! Croyez-moi, montez sur ma charrette, faites-vous un trou dans mes marchandises; venez dîner à Palissoux [1]; je vous promets que dans ma compagnie personne ne vous y dira mot. Après tout, je m'en tiens à mon premier dire : vous n'avez pas l'air d'un voleur. »

Quel heureux changement dans ma situation! Cette charrette me secoue à faire trembler! Et dans chaque cahot je dois me cramponner fortement, si je ne veux pas être précipité du haut en bas! Mais ma jambe se repose. Les sueurs abondantes, les fatigues cruelles, les douleurs aiguës, me sont épargnées; et puis si le bon charretier

---

1. Il s'agit sans doute du hameau appelé *Les Palissous*, et qui fait partie de la commune de Sorges-de-la-Dordogne.

me continue sa protection!... Il faut encore m'assurer!... Il faut voir.

Nous dînâmes ensemble; le repas fut trop court. Plus je lui parlois, plus il m'inspiroit de confiance, et plus il s'assuroit de son côté que je n'avois pas l'air d'un voleur. Cet étrange compliment auquel il bornoit ses éloges ne pouvoit que me frapper beaucoup. Je l'avois d'abord expliqué dans ce sens que le bon charretier, tout plein de son état, avoit le bonheur de ne connoître que cette espèce d'ennemis: apparemment son esprit, naïf et simple, n'en imaginoit aucune autre; mais bientôt j'appris que l'hôte des Tavernes ne m'avoit craint ni comme aristocrate, ni comme girondiste; il ne se mêloit que de ses affaires, et tout bonnement il m'avoit pris pour un voleur. De là venoit que sa femme m'avoit fait payer d'avance; et, pendant que je me couchois, mon charretier avoit par instinct dissuadé l'aubergiste, qui sans cela m'eût peut-être fait arrêter. Mes marches douloureuses par de mauvais chemins et des temps affreux m'avoient déjà si fort changé! D'ailleurs j'étois arrivé dans cette auberge à une heure indue; quoi qu'il en soit, mon brave homme ne se repentoit pas de m'avoir défendu : il répétoit sans cesse que je n'avois pas l'air d'un voleur.

« C'est qu'au contraire, lui dis-je, je suis leur ennemi. » Nous entrâmes en explication; je conti-

nuai : « Les voleurs, ce sont les maratistes, ce sont les gens qui guillotinent les négocians pour s'emparer de leurs marchandises, et qui détruisent le commerce par cette loi du maximum également ruineuse, inexécutable, et qui n'est qu'une permission donnée à tous les brigands de piller tous les magasins. — Bravo! » s'écria-t-il en m'appliquant sur la poitrine un rude coup du plat de sa main. Je repris : « Eh bien, moi, je suis du commerce de Bordeaux. Je me suis prononcé contre les voleurs. Je les ai tout haut appelés par leur nom. J'ai décidé nombre de mes camarades à leur faire la guerre; je la leur ai faite longue et mortelle. Enfin ils sont les plus forts; ils veulent ma tête, et je me sauve. — A ta santé! » s'écria-t-il en poussant son verre sur le mien. Il ne buvoit pas, il avaloit, il trépignoit d'aise. « Des coquins! des coquins! me dit-il; un tas de drôles qui n'ont jamais rien fait et qui mangent le bien de celui qui travaille! Mon beau *chevau,* ne l'ont-ils pas *requéri!* comme ils disent; ils ont tellement chargé la pauvre bête qu'il en est devenu malade et mort; je l'avois payé vingt beaux louis. Et ce divorce! c'est aussi pour requérir ma femme qu'ils ont inventé ça; est-ce qu'on peut m'ôter ma femme, voyons! Sacrebleu! que j'ai bien fait de vous avoir défendu! Et vous viendrez avec moi, dà! Je suis connu sur toute cette route. Avec moi, on ne

vous dira rien. Sacrebleu! je le voyois bien que vous n'aviez pas l'air d'un voleur! »

Pour qu'il en fût plus sûr, je payai tout le fricot, et, le priant de se charger dorénavant de ma dépense, je le forçai de recevoir un assignat de cinquante livres, qu'il ne mit point dans son portefeuille sans me parler de son *chevau*, de sa femme, de son Dieu, et sans avoir répété quatre ou cinq fois que je n'étois pas un voleur.

Il eut pour moi l'attention de ne point aller coucher à Thiviers : ce fut dès le grand matin que nous passâmes ce chef-lieu de district ; étendu dans la charrette et couché à plat ventre sous la toile qui couvroit les marchandises, j'étois invisible. Dans toutes les auberges, mon conducteur étoit connu. Les questions curieuses ne s'adressoient qu'à lui ; il me donnoit pour un jeune Libournois de ses amis, et ne manquoit pas d'affirmer que j'étois bien en règle. Dans les villages, dans les petits bourgs, je ne prenois pas l'inutile peine de me cacher sous la toile ; je passois à visage découvert, seulement à demi couché sur la charrette, la jambe malade enveloppée du sarrau de mon guide, l'air fatigué, souffrant, mais pourtant fier et déterminé. Qui, dans cet équipage et sous ce maintien, eût soupçonné l'un de ces proscrits trop fameux, poursuivis dans toute la France? Je ressemblois tout à fait à un pauvre volontaire,

tout à l'heure sorti des hôpitaux et s'en retournant au pays avec un congé de semestre.

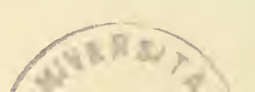
Cette ressemblance et ma présence d'esprit me tirèrent, à la fin de la troisième journée, d'un très mauvais pas. C'étoit à Aixe[1], petite ville à deux lieues de Limoges. Mon conducteur m'avoit dit qu'on n'y montoit point la garde; ainsi je ne m'étois pas mis sous la toile : tout d'un coup, au détour d'une rue, nous tombons dans un poste tout nouvellement établi. Pour cette fois, il faisoit beau, il faisoit jour, le factionnaire ne dormoit pas, et, qui pis est, vingt de ses camarades, assis au dehors à côté de lui, me regardoient curieusement. « Citoyen, ton passeport! » me dit la sentinelle. Moi, sans hésiter, je lui crie en soulevant ma jambe avec effort : « Attends, petit b..... (c'étoit un enfant de seize ans). Va-t'en à ma place te faire mettre à terre par les brigands de la Vendée. Puis en revenant passe hardiment partout : ta jambe à moitié cassée te servira de passeport. » A ces mots, la sans-culotterie, charmée, partit d'un éclat général; tous, en battant des mains, s'écrioient : « Bien, bien, camarade! » Et le pauvre petit soldat, tout honteux, prit aussi le parti de rire; quant à mon guide, pressé d'aller plus loin,

1. Aixe-sur-Vienne, à 13 kilomètres de Limoges.

il remuoit terriblement son fouet. C'étoit la première fois que je le voyois battre ses chevaux; c'étoit aussi la plus grande preuve d'attachement qu'il pût me donner!



Imp. D. Jouaust.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

A 5 Francs le volume

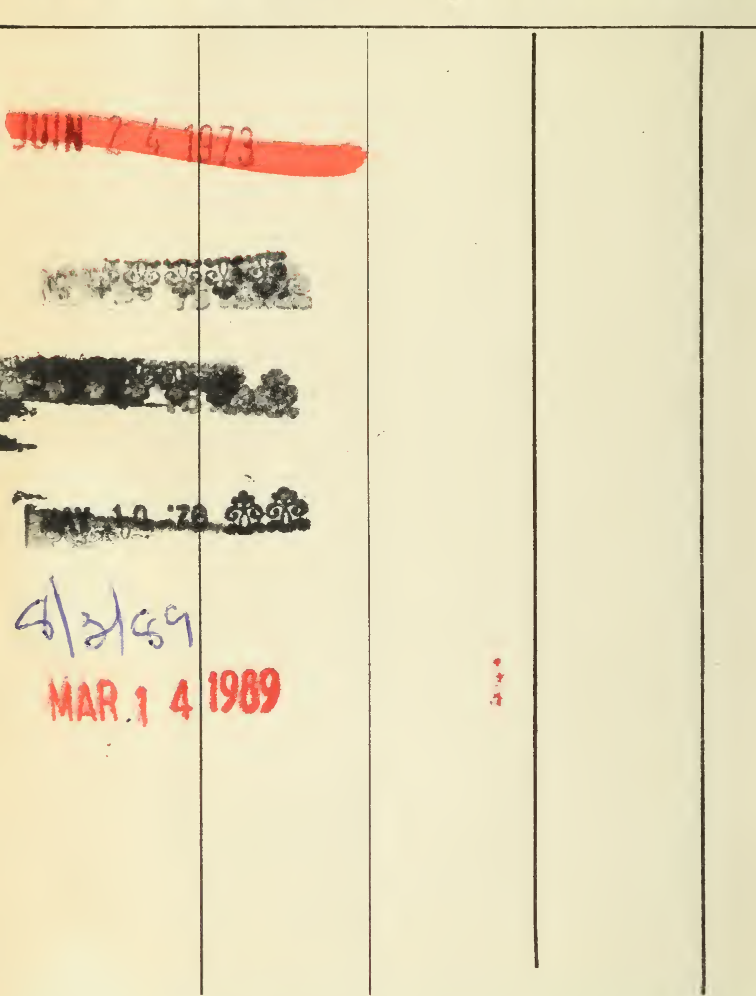
Vol.

Aubigné (Agrippa d'): *Les Tragiques*, avec une étude et des notes par Ch. Read 2
Baudelaire (Charles): *Les Fleurs du mal*, avec une préf. de Gustave Kahn 1
Beaumarchais. Théâtre, publié par A. Vitu: *Le Barbier de Séville* . . 1
Le Mariage de Figaro 1
Bernardin de Saint-Pierre: *Paul et Virginie*. 1
Boccace (Jean): *Le Décaméron*, publié par Paul Lacroix 3
Boileau: *Œuvres*, publiées par P. Chéron 2
Bossuet: Publié par A. Gasté: *Discours sur l'histoire universelle* . 2
Oraisons funèbres 1
Brancas (Duchesse de): *Mémoires*, publiés par E. Asse 1
Brantome: *Les Dames galantes*. Préface par H. Bouchot 2
Brillat-Savarin: *Physiologie du Goût*. Préf. de Charles Monselet . 2
Chénier (A.).: *Œuvres poétiques*, publiées par Eug. Manuel 1
Choisy (Abbé de): *Mémoires sur le siècle de Louis XIV*, publiés pr M. de Lescure 2
Corneille: *Théâtre*, publié par V. Fournel 5
Courier (P.-L.): *Œuvres*, avec préface de Francisque Sarcey 3
Diderot: *Œuvres choisies*. Préface de Paul Albert 6
Florian: *Fables*. Avec avant-propos. 1
Galland: *Les Mille et une Nuits*. Préface de J. Janin 4
Gœthe: *Faust*. Avec une préface par P. Stapfer. 1
— *Werther*. Trad. de Mme Bachellery 1
Goldsmith: *Le Vicaire de Wakefield*. Traduction par Charles Nodier . . 1
Hamilton: *Mémoires de Grammont*, publiés par M. de Lescure 1
Hausset (Mme de): *Mémoires*, publiés par H. Fournier 1
Heptaméron des nouvelles de la reine de Navarre 2
Hoffmann: *Contes fantastiques*. . . 2
Horace: *Odes*, *Satires*, *Epîtres*. Traduction de Jules Janin 2
La Bruyère: *Caractères*. Préface pr L. Lacour 1

Vol.

La Fontaine: *Contes*, publiés par D. Jouaust. 2
— *Fables*. Préface de P. Lacroix . . 2
La Rochefoucauld: *Maximes*, publiées par J.-F. Thénard 1
Le Sage (A.-R.): *Le Diable boiteux*. Préface par H. Reynald 1
Linguet-Dusaulx: *Mémoires sur la Bastille*, publiés par H. Monin . . 1
Louvet de Couvrai: *Mémoires*, publiés par F.-A. Aulard. 2
Maistre (X. de): *Voyage autour de ma chambre*. — *L'Expédition nocturne*. — *Le Lépreux de la cité d'Aoste* — *Les Prisonniers du Caucasse*. — *Poésies*. Préface par J. Claretie. .
Malherbe: *Poésies*, publiées par P. Blanchemain. . . . .
Marivaux: *Théâtre*, préf. de F. Sarcey
Marmontel: *Mémoires*, publiés par M. Tourneux. 3
Molière: *Théâtre*, publ. pr D. Jouaust 8
Montaigne: *Essais*, publiés par H. Motheau et D. Jouaust. 7
Montesquieu: *Grandeur et Décadence des Romains*, publié par G. Franceschi. 1
— *Lettres persanes*. Préface par M. Tourneux 2
Musset (Alfred de): *Œuvres complètes* 9
Perrault: *Contes*. Précédés d'une préf. par P.-L. Jacob, et suivis de la *Dissertation sur les contes de fées*, par le baron Walckenaer. 1
Prévost (l'Abbé): *Histoire de Manon Lescaut* 1
Rabelais: *Œuvres*. Notice de Paul Lacroix 4
Racine: *Théâtre* Préf. de V. Fournel 3
Regnard: *Théâtre*, pub. pr G. d'Heylli 2
Regnier: *Œuvres*, pub. pr L. Lacour 1
Rivarol: *Œuvres choisies*, publiées par M. de Lescure. 2
Rousseau (J.-J.): *Les Confessions* . 3
Satire Ménippée. Publiée par Read 1
Scarron (P.): *Le roman comique*. Préface par Paul Bourget 2
Vigny (Alfred de): *Poésies*. Préface de Léo Larguier 1
Villon (François): *Œuvres*, publ. avec préface par Paul Lacroix . . 1
Voltaire: *Œuvres choisies*, publiées par G. Bengesco. 10

3024. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. — 6-22.


JUIN 2 4 1973
MAR 1 4 1989

